MAR 1 1922
GENERAL LIBRARY
MAR 1 1922
UNIV. OF MICH.

29e Année N° 3. 1er Février 1922.

# LA REVUE DE PARIS

## SOMMAIRE

| | | Pages. |
|---|---|---|
| John Galsworthy. . . | *Le dernier Été.* — I . . . . . | 449 |
| Alfred Dumaine. . . . | *Le Marquis de Custine et la Russie.* . . . . . | 476 |
| Jean Mariéjol. . . . . | *Marguerite de Valois en Gascogne.* — I. . . . . | 503 |
| Ignotus. . . . . | *Études et Portraits : M. Raymond Poincaré.* . . . | 535 |
| Lt-Colonel Revol. . . | *Les prochains Drapeaux et Étendards de l'Armée.* | 544 |
| Colette. . . . . | *Sur l'Album de la Vagabonde.* . . . . . | 564 |
| Paul Adam. . . . . | *Le Culte d'Icare* (fin) . . . . . | 570 |
| A.-R. de Lens . . . . | *Derrière les vieux murs en ruines.* — III . . . . . | 609 |
| Louis Houllevigue . . | Les Sciences : *La Transmutation naturelle* . . . . | 627 |
| Paul Souday . . . . . | Les Lettres : *Mme de Noailles à l'Académie Belge.* | 641 |
| Th. Julhiard-Pellisson. | La Vie à l'Étranger : *Wilson raconté par Tumulty.* | 647 |
| André Chaumeix . . . | La Politique : *Le nouveau Ministère* . . . . . | 663 |

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

La *Revue de Paris* publiera, dans son prochain numéro, la quatrième partie du roman de Marcelle Tinayre :

# PRISCILLE SÉVERAC

---

# HISTORIQUE DE L'AME EN FOLIE

par **François de Curel**

de l'Académie française.

Et la fin de l'étude de M. Paul Painlevé :

# LA POLITIQUE DE GUERRE FOCH-PÉTAIN

**Le premier stade du Commandement interallié**

---

## LIVRES NOUVEAUX

### DOCUMENTS DU G. Q. G. ALLEMAND, T. I

publiés par **Erich Ludendorff.**

Traduits par le chef de bataillon MABILLE.

Le général Ludendorff soutient dans ses mémoires que le Grand État-Major n'a pas voulu la guerre, et que si les armées allemandes ont été défaites, la faute en est au pays, qui n'a pas « tenu ». Pour appuyer sa thèse, l'ancien premier quartier maître général a réuni une documentation authentique considérable; il n'y ajoute aucun commentaire; au lecteur d'en tirer des conclusions pour le passé, des enseignements pour l'avenir. Ces textes nous mettent au courant des crises de toutes sortes qu'a subies l'Allemagne de 1916 à 1918, et des effets désastreux que le blocus a eu sur sa résistance; ils nous révèlent les violents conflits de pouvoir qui peuvent surgir et troubler l'État, même dans un pays dont l'ordre politique reposait sur la discipline militaire et monarchique.

### LA FIN DE STAMBOUL

par **Henri Mylès.**

Depuis les livres que Pierre Loti et Claude Farrère ont consacré à Constantinople, bien des émeutes ont transformé et bouleversé la vieille capitale des Osmanlis : incendies, écroulement politique, désastre économique; et c'est pourquoi les pages coloriées que M. Henri Mylès consacre à la *Fin de Stamboul* ont un très grand intérêt historique en même temps qu'un charme mélancolique si prenant. Elles ont été écrites les unes, de 1913 à 1914, sous le contre-coup des guerres balkaniques et dans l'attente de la conflagration européenne; les autres, de 1919 à 1921, sous la dure domination britannique. Au delà du pittoresque extérieur qu'il note d'un trait précis, l'auteur fait observer, discrètement, les transformations ethniques et les rivalités politiques. Et voilà pourquoi ce petit livre est si substantiel.

### LE DUC D'AUMALE, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE AVEC CUVILIER-FLEURY (1840-1871)

par **René Vallery-Radot.**

La commémoration du centième anniversaire de la naissance du duc d'Aumale restitue à la pleine actualité cette intéressante figure de prince, de soldat et de lettré. Reprenant et complétant les notices substantielles qui accompagnaient et éclairaient la publication documentaire de la correspondance de Cuvilier-Fleury avec son illustre élève, M. Vallery-Radot a donné une image frappante de la personnalité du prince et de son noble caractère, et a fait l'histoire de ses pensées, de ses paroles, de ses écrits et de ses actes. Le premier tome conduit le lecteur des années de jeunesse au 8 juin 1871, jour où l'Assemblée nationale décide à la fin de la validation de son élection et de l'abrogation des lois d'exil.

### INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE

par le **Dr Freud.**

La *psychanalyse* tire son originalité du rôle prépondérant que M. Freud attribue à l'inconscient, non seulement dans la genèse et le traitement des névroses, mais aussi dans la vie et les relations humaines en général. Etendant peu à peu la portée de ses théories, l'auteur a fait de la psychanalyse une méthode d'interprétation applicable aux productions du folk-lore, à la mythologie, à la création artistique, à la naissance et à l'évolution du langage, aux institutions religieuses et sociales des peuples primitifs. Aussi ses ouvrages sont-ils de nature à intéresser non seulement le médecin et le psychologue, mais le sociologue, le linguiste et l'historien des civilisations primitives.

E

N

es-

aire
la
nce,
ant
t et
la
son
une
e et
ses
ses
des
'As-
tion
exil.

pré-
ent,
nent
rela-
u à
t de
tion
la
nce
reli-
ussi
non
is le
vili-

# LE DERNIER ÉTÉ

Et de l'été le bail est à terme trop court
SHAKESPEARE

## I

C'était en 1891 ou 92, le 31 mai, vers six heures du soir, le vieux Jolyon Forsyte était assis sous le chêne, devant la terrasse de sa maison, à Robin Hill. Il s'y attardait jusqu'à l'heure où les moucherons commencent à piquer, avant de quitter la splendeur de cet après-midi. Sa main brune et mince, marquée de veines saillantes, tenait le bout d'un cigare entre les doigts effilés, aux ongles longs. Cette mode des ongles pointus et polis, il l'avait conservée des premières années du règne de Victoria, alors qu'il était si distingué de ne toucher à rien, même du bout des doigts. La voûte de son front, sa grosse moustache blanche, ses joues creuses, sa mâchoire longue et maigre se trouvaient protégées du soleil couchant par un vieux panama brun. Il avait les jambes croisées; son attitude était toute de sérénité, et faite d'une sorte d'élégance, celle d'un vieillard qui, tous les

1. Le Dernier Eté (Indian Summer of a Forsyte), paru en 1918, fait partie d'un ensemble d'ouvrages où M. John Galsworthy, l'un des plus célèbres écrivains actuels de l'Angleterre, a raconté l'histoire d'une famille anglaise, les Forsyte. Ce récit fait suite au *Man of Property* et met en présence Irène Forsyte et son oncle Jolyon. Irène, à la suite d'un épisode dramatique, a perdu l'homme qu'elle aimait et quitté son mari. Le vieux Jolyon, qui a toujours porté à sa nièce un tendre intérêt, habite la maison construite jadis par celui qu'aimait Irène.

matins, parfume à l'eau de Cologne, son mouchoir de soie. A ses pieds reposait un chien à la toison blanche et noire, qui voulait passer pour un loulou de Poméranie, le chien Balthazar; entre son maître et lui, le sentiment d'aversion primitive avait fait place, avec le temps, à de l'attachement. Tout près de sa chaise, il y avait une balançoire, et sur la balançoire était installée une des poupées de Holly, appelée « la sotte Alice », le corps replié en avant sur les jambes, et son nez maussade enfoui dans son jupon noir. Elle était toujours en pénitence; aussi, peu lui importait de bien se tenir. Après le chêne, la pelouse s'abaissait en pente, et s'étendait jusqu'à la fougeraie; s'étant offert ce luxe, elle se transformait en champs qui descendaient jusqu'à l'étang, jusqu'aux taillis et jusqu'au point de vue « superbe, remarquable », devant lequel Swithin Forsyte s'était extasié, sous ce même arbre, quand il était venu, avec Irène, quatre ans auparavant, visiter la maison. Le vieux Jolyon avait entendu parler de cet exploit de son frère, de cette promenade en voiture devenue célèbre à la Banque Forsyte. Swithin! Et le brave garçon s'était laissé mourir en novembre dernier, âgé seulement de soixante-dix-neuf ans, en jetant un nouveau doute sur la longévité indéfinie des Forsyte, question qui s'était déjà posée à la mort de la tante Anne. Swithin était mort, ne laissant comme survivants que Jolyon et James, Roger, Nicolas et Timothée, Julie et Esther! Et le vieux Jolyon pensa : « Quatre-vingt-quatre ans! je ne les sens pas..., sauf quand j'ai ma douleur ».

Sa mémoire se mit à fouiller le passé. Il n'avait guère senti son âge depuis qu'il avait acheté la malchanceuse maison de son neveu Soames et qu'il s'y était installé, là, à Robin Hill, près de trois ans auparavant. C'était comme s'il avait rajeuni à chaque printemps, en vivant à la campagne avec son fils et ses petits-enfants... June et les petits du second mariage, Jolly et Holly; en vivant là, loin du brouhaha de Londres et du caquetage du cercle des Forsyte, affranchi de ses conseils d'administration, dans une délicieuse atmosphère faite de repos et de distractions; il y avait largement de quoi s'occuper à mettre la dernière main à la maison et à ses huit hectares et à satisfaire les

caprices de Holly et de Jolly. Toutes les rugosités et toutes les amertumes accumulées dans son cœur pendant cette longue et tragique histoire de June, de Soames, d'Irène, sa femme, et du pauvre jeune Bosinney, s'étaient adoucies à la longue; même la mélancolie de June s'était dissipée à la fin... témoin ce voyage en Espagne qu'elle faisait actuellement avec son père et la seconde femme de ce dernier. Leur départ, chose curieuse, lui laissait une paix parfaite, une paix bienheureuse et pourtant vide, parce que son fils était absent. Ce fils ne lui donnait à présent que de la joie et du bonheur; c'était un bon garçon, mais les femmes, vous savez... même les meilleures portent un peu sur les nerfs, à moins naturellement qu'on ne les adore.

Dans le lointain, un coucou fit entendre son appel; le roucoulement d'un pigeon ramier sortait de la prairie, venant de l'orme le plus proche. Comme les boutons d'or et les pâquerettes étaient sortis de terre depuis la dernière fenaison! Et puis le vent avait tourné au sud-ouest... quel air délicieux, plein de sève! Le vieux Jolyon rejeta son chapeau en arrière et laissa au soleil le bas de son visage. On aurait dit que, ce jour-là, il manquait de compagnie, il lui manquait un joli visage à regarder. Les gens traitent les vieillards comme s'il ne leur fallait plus rien. Avec cette philosophie contraire aux traditions des Forsyte, qui, toujours empiétait sur son esprit, il pensa : « On n'en a jamais eu assez! même avec un pied dans la tombe, il vous faudrait encore quelque chose, que je n'en serais pas surpris. » Ici, à la campagne, loin des affaires absorbantes, ses petits-enfants et les fleurs, les arbres et les oiseaux de son petit domaine, sans oublier le soleil, la lune et les étoiles planant au-dessus d'eux, tout cela lui disait nuit et jour : « Sésame, ouvre-toi. » Et Sésame s'était ouvert, à quel point, il ne le savait peut-être pas lui-même. La nature, ainsi qu'on avait commencé de dire en son temps, avait toujours éveillé en lui un écho, écho spontané et presque religieux, bien qu'il n'eût jamais perdu l'habitude de dire simplement « un coucher de soleil » en parlant du soleil couchant, d'appeler une vue « une vue », si profonde que pût être l'émotion éprouvée. Mais, à présent, la nature lui faisait positivement

mal, tellement il la sentait. Pendant toutes ces journées tranquilles, radieuses, aux après-midi plus longs, tenant la main de Holly dans la sienne, précédé du chien Balthazar (attentif à chercher ce qu'il ne trouvait jamais), le vieux Jolyon flânait. Il regardait les roses s'ouvrir et les fruits qui bourgeonnaient sur les espaliers; il regardait le soleil éclairer les feuilles des chênes et les arbrisseaux des taillis. Il regardait les feuilles des nénuphars se dérouler en chatoyant, et les épis argentés de l'unique champ de froment; il écoutait les étourneaux et les alouettes et les vaches d'Aurigny qui ruminaient, remuant doucement leur queue touffue. Et chaque jour de cette belle saison, une douleur lui venait au cœur, rien que de l'amour de toutes ces choses, parce qu'il sentait, peut-être, tout au fond de lui-même, qu'il n'avait plus bien longtemps à en jouir. La pensée qu'un jour — peut-être dans moins de dix ans, peut-être dans moins de cinq — il serait privé de tout cet univers, avant qu'il n'ait épuisé ses facultés d'aimer, lui faisait l'effet d'une sorte d'injustice qui menaçait l'horizon. S'il existait un au-delà, il n'y retrouverait pas ce qu'il voulait; ce ne serait pas Robin Hill, ni des fleurs, ni des oiseaux, ni de jolis visages, de ceux qu'il avait autour de lui et qui n'étaient pas déjà si nombreux. Avec le temps, sa haine des conventions avait augmenté; les idées orthodoxes qu'il affichait au cours des années 1860 comme il avait arboré des favoris, par simple bravade, il s'en était détaché depuis longtemps, ne gardant de révérence que pour trois choses seulement : la beauté, l'honorabilité, la fortune; et maintenant, ce qui comptait le plus pour lui, c'était la beauté. Il s'était toujours intéressé à beaucoup de choses et lisait encore le *Times*, mais il risquait d'interrompre sa lecture à tout moment, s'il entendait seulement siffler un merle. L'honorabilité, la fortune... c'est bien fatigant; les merles et les couchers de soleil, voilà qui ne le fatiguait jamais; ils lui laissaient seulement un malaise, et comme l'impression qu'il ne pourrait pas s'en rassasier. Le regard perdu dans le rayonnement paisible de cette fin de journée et se portant sur les fleurs jaunes et blanches de la pelouse, une pensée lui vint : ce beau temps ressemblait à la musique d'*Orphée* qu'il avait entendue

récemment à Covent-Garden. C'était un opéra admirable qui ne ressemblait ni à Meyerbeer, ni tout à fait à Mozart; mais dans son genre, peut-être encore plus beau, il gardait quelque chose de l'âge d'or classique dans sa sobriété et sa maturité. Et la Ravogli « qui valait presque l'ancien temps »... il ne pouvait décerner de plus grande louange. Orphée et cette nostalgie de la beauté qu'il perdait, de son amour qui descendait aux enfers, comme disparaissent, de la vie, l'amour et la beauté; cette nostalgie qui chantait et palpitait à travers la musique divine, vibrait aussi ce soir-là dans toute cette beauté attardée de la nature. Du bout de sa bottine à élastiques et à semelles de liège, le vieux Jolyon frôla involontairement le flanc du chien Balthazar, éveillant l'animal qui se mit à chercher ses puces; car bien qu'il fût censé n'en pas avoir, rien ne pouvait l'en persuader. Quand il eut fini, il frotta l'endroit qu'il avait gratté contre le mollet de son maître et se réinstalla sur le dessus de la bottine indiscrète. Un souvenir vint à l'esprit du vieux Jolyon... celui d'un visage qu'il avait vu trois semaines auparavant à l'Opéra... Irène, la femme de son animal de neveu, Soames, le grand propriétaire. Bien que ne l'ayant plus rencontrée depuis la réception donnée dans sa vieille maison de Stanhope Gate, en l'honneur des malencontreuses fiançailles de sa petite-fille June avec le jeune Bosinney, il s'était souvenu d'elle tout de suite, car il l'avait toujours admirée... une si jolie créature! Après la mort du jeune Bosinney, dont elle avait eu le tort de devenir la maîtresse, il apprit qu'elle avait quitté Soames sur-le-champ. Dieu seul savait ce qu'elle avait fait depuis : la vue de son visage, aperçu de profil au premier rang, était, depuis trois ans, la seule indication que la jeune femme fût encore en vie. Personne ne parlait jamais d'elle, et cependant son fils Jo lui avait dit quelque chose, une fois, une chose qui l'avait complètement bouleversé. Le jeune homme l'avait apprise, croyait-il, par Georges Forsyte, qui avait aperçu Bosinney, dans le brouillard, le jour où il avait été écrasé par accident... et cela expliquait le désespoir du jeune homme... une violence de Soames envers sa femme, violence révoltante. Jo l'avait vue, elle aussi, le jour où on avait su la nouvelle, il l'avait vue un

moment et la description qu'il en avait donnée était toujours restée dans l'esprit du vieux Jolyon... « égarée et perdue », avait-il dit. Le lendemain, June était allée chez eux, refoulant ses sentiments; elle y était allée et la femme de chambre en larmes lui avait raconté comment sa maîtresse s'était enfuie dans la nuit et avait disparu. Somme toute, quelle tragique histoire! Une chose demeurait certaine, Soames n'avait jamais pu remettre la main sur elle. Et il habitait maintenant Brighton, faisant la navette entre cette ville et Londres. Triste destinée pour le riche propriétaire! En effet, quand il prenait quelqu'un en grippe comme son neveu, le vieux Jolyon n'en démordait plus. Il se rappelait encore, avec quelle impression de soulagement, il avait appris la nouvelle de la disparition d'Irène. Quel coup de se la figurer prisonnière dans cette maison où elle avait, sans doute, dû se réfugier, dans son égarement, quand Jo l'avait entrevue, se réfugier un moment « comme un animal blessé retourne à son gîte », après avoir appris par les journaux, dans la rue, la nouvelle de la « mort tragique d'un architecte ». Son visage l'avait beaucoup frappé l'autre soir... plus beau qu'il ne l'avait cru, mais semblable à un masque sous lequel il se passerait quelque chose. C'était encore une jeune femme — vingt-huit ans, peut-être. Ah, mon Dieu! Sans doute avait-elle eu un autre amant depuis le temps. Mais à cette pensée subversive — car les femmes mariées n'ont pas le droit d'aimer : même une fois, c'est trop — son cou-de-pied se releva, soulevant, par ce mouvement, la tête du chien Balthazar. La sagace bête se dressa et regarda le vieux Jolyon en face : « Promenade! », semblait-il dire, et le vieux Jolyon répondit : « Allons, mon vieux. »

Lentement, selon leur coutume, ils traversèrent la pelouse constellée de boutons d'or et de marguerites et ils pénétrèrent dans la fougeraie. Le chien Balthazar avait une prédilection pour ce terrain rocailleux où parfois il découvrait une taupe. Le vieux Jolyon tenait à y passer, bien que l'endroit fût sans beauté, mais il espérait bien l'embellir un jour et il pensait : « Il faut que je fasse venir Varr pour s'en occuper, il vaut mieux que Beech. » Car les plantes, comme les habitations et comme les maladies humaines, exigent les soins des meilleurs

experts. Des escargots y habitaient et, quand ses petits-enfants l'accompagnaient, le vieux Jolyon leur en montrait un et leur racontait l'histoire du petit garçon qui avait dit : « Maman, c'est-y que les prunes, elles ont des jambes! — Non, mon petiot. — Ah, zut alors, v'la-t-y pas que j'ai avalé un escargot! » Et tandis que les enfants sautaient et se cramponnaient à sa main, en pensant à l'escargot qui descendait le long du gosier du petit garçon, ses yeux brillaient de malice. Émergeant de la fougeraie, il ouvrit la barrière qui, à cet endroit, donnait accès dans le premier champ, sorte de parc très étendu, dans lequel on avait taillé, en l'entourant d'un mur de briques, le jardin potager. Le vieux Jolyon évita ce potager qui, au moment, ne lui disait rien, et se dirigea vers l'étang, en descendant la colline. Balthazar, qui avait l'œil sur les rats d'eau, trottinait devant lui, à l'allure d'un vieux chien qui prend de l'âge et fait tous les jours la même promenade. Arrivé au bord de l'eau, le vieux Jolyon resta immobile, en remarquant un autre nénuphar éclos depuis la veille; demain, il le montrerait à Holly quand sa « petite chérie » serait remise de l'indisposition causée par une tomate qu'elle avait mangée à son déjeuner — elle était très délicate de l'estomac. Maintenant que Jolly était au collège — son premier trimestre — Holly restait avec lui presque toute la journée, et à ce moment il sentit combien elle lui manquait. Il éprouva aussi cette douleur qui, à présent, le tracassait souvent : un petit tiraillement du côté gauche. Il se retourna vers la colline. Oui, vraiment, ce jeune Bosinney, le pauvre, avait admirablement tiré parti de la maison; il se serait bien débrouillé s'il avait vécu. Où était-il à présent? Peut-être hantait-il encore ce théâtre de ses derniers travaux, la scène de sa tragique aventure amoureuse. Ou bien l'esprit de Philippe Bosinney était-il dispersé dans toute son œuvre? Qui pouvait le dire? Mais ce chien qui se crottait les pattes de boue! Et Jolyon se dirigea vers les taillis. Il y avait eu là une des plus exquises floraisons de jacinthes des prés, et il connaissait un endroit où s'en attardaient encore quelques-unes, comme de petits carrés de ciel tombés entre les arbres, à l'abri du soleil. Il dépassa l'étable et le poulailler installés là, et suivit un sentier étroit qui s'enfonçait au

plus épais des buissons, en allant droit vers un des carrés de jacinthes bleues. Balthazar, prenant encore l'avance, poussa un sourd grognement. Le vieux Jolyon le poussa du pied, mais le chien resta immobile, à l'endroit même où il n'y avait pas la place de passer, et son poil se dressa lentement tout le long de son échine velue. Était-ce le grognement du chien, ou l'impression qu'un homme éprouve dans un bois? mais le vieux Jolyon sentit aussi un frisson lui courir le long de l'épine dorsale. Ici, le chemin bifurquait, et sur un vieux tronc moussu, il aperçut une femme assise. Elle regardait de l'autre côté et il eut tout juste le temps de penser : « Elle n'a pas le droit d'être là, il faudra que je fasse mettre un écriteau », avant qu'elle ne se retourne. — « Grands Dieux! » Le visage qu'il avait vu à l'Opéra, et justement la femme à laquelle il venait de penser! Dans ce premier moment de confusion, il crut que tout se brouillait devant lui, comme si un spectre... quel étrange effet... peut-être le rayon oblique du soleil sur sa robe d'un gris violet. Et alors elle se leva et resta debout souriante, la tête un peu inclinée de côté. Le vieux Jolyon pensa : « Comme elle est jolie! » Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre; et avec une certaine admiration, il s'expliqua son silence. C'était sans doute un souvenir qui l'avait amenée là, et elle ne voulait pas s'en défendre par des excuses banales.

— Ne laissez pas ce chien toucher à votre robe, — dit-il. — Il a les pattes mouillées. Ici, Balthazar!

Mais le chien continua à se diriger vers la visiteuse, qui abaissa la main et lui caressa la tête. Le vieux Jolyon dit vivement :

— Je vous ai vue à l'Opéra, l'autre soir, vous ne m'avez pas remarqué.

— Mais si, je vous ai bien vu.

Il sentit une flatterie subtile dans sa réplique, comme si elle avait ajouté : « Croyez-vous qu'on puisse manquer de vous voir? »

— Ils sont tous en Espagne, — dit-il brusquement. — Je suis seul; je m'étais fait conduire en ville pour aller à l'Opéra. La Ravogli chante bien. Avez-vous vu les étables?

Dans une situation si lourde de mystère et de quelque

chose qui ressemblait fort à de l'émotion, il se tourna instinctivement vers ce coin de sa propriété, et elle marcha à côté de lui. Son corps se balançait légèrement, avec une démarche on ne peut plus française; sa robe aussi était d'un ton de gris à la française. Il remarqua deux ou trois fils d'argent dans ses cheveux couleur d'ambre, des cheveux étranges pour des yeux sombres et le teint laiteux de son visage. Un regard de côté lancé subitement par ces yeux de velours brun l'émut. Il semblait venir d'une grande profondeur, de très loin, presque de l'autre monde, et, en tous cas, de quelqu'un qui ne vivrait guère dans celui-ci. Et il dit machinalement :

— Où habitez-vous maintenant?

— J'ai un petit appartement à Chelsea.

Il ne voulait pas savoir ce qu'elle faisait, il ne voulait rien savoir du tout, mais le petit mot malveillant lui échappa :

— Seule?

Elle acquiesça. Il éprouva un soulagement de l'apprendre, et la pensée lui traversa l'esprit que, sans un revirement du sort, elle aurait été la propriétaire de ces bois, et lui aurait fait, à lui, visiter les étables.

— Toutes des vaches d'Aurigny, — murmura-t-il. — Elles donnent le meilleur lait. Celle-ci est une jolie bête. Ho! Myrtille.

La vache de couleur fauve avec des yeux aussi bruns et aussi doux que ceux d'Irène elle-même, restait absolument tranquille, car on venait de la traire. Elle les regarda du coin de ses yeux brillants, tendres, cyniques; et, filtrant à travers ses lèvres grises, un peu de salive passa en bavure et tomba sur la paille. Une odeur de foin, de vanille et d'ammoniaque s'éleva dans l'étable fraîche et vaguement éclairée, et le vieux Jolyon dit :

— Il faut que vous veniez dîner avec moi. Je vous renverrai en voiture.

Il se rendit compte qu'un combat se livrait en elle, bien naturel d'ailleurs, à cause de ses souvenirs. Mais il désirait sa compagnie; un visage charmant, une jolie femme, une tournure charmante, de la beauté! Il avait été seul tout l'après-midi. Elle lut peut-être dans son regard inquiet, car elle répondit :

— Merci, mon oncle, j'aimerais bien.

Il se frotta les mains et dit :

— Bravo! eh bien, alors, rentrons!

Et précédés du chien Balthazar, ils remontèrent à travers le pré. Le soleil était maintenant presque au niveau de leurs visages, et il apercevait non seulement les fils d'argent, mais de petites lignes juste assez profondes pour marquer sa beauté d'une fine empreinte de médaille — l'aspect particulier de l'être qui ne partage pas sa vie avec d'autres. « Je la ferai entrer par la terrasse, — pensa-t-il. — Je ne la traiterai pas comme une visiteuse ordinaire. »

— Que faites-vous toute la journée? — dit-il.

— Je donne des leçons de musique; je m'occupe aussi d'autre chose.

— Le travail! — dit le vieux Jolyon, ramassant la poupée de la balançoire et arrangeant son jupon noir. — Rien de tel, n'est-ce pas? Je ne travaille plus maintenant. Je me fais vieux. De quoi est-ce que vous vous occupez encore?

— J'essaye d'aider les femmes qui ont eu des malheurs.

Le vieux Jolyon ne comprit pas tout à fait.

— Des malheurs? — répéta-t-il; puis brusquement il se rendit compte que ses paroles signifiaient exactement ce qu'il aurait voulu dire lui-même s'il s'était servi de ce terme. Assister les Madeleines repentantes de Londres! Quelle étrange et terrifiante occupation! Et la curiosité ayant raison de sa répugnance naturelle, il demanda :

— Pourquoi? Que faites-vous pour elles?

— Pas grand'chose. Je n'ai pas d'argent de trop. Je ne peux leur donner que de la sympathie et quelquefois un peu à manger.

Involontairement la main du vieux Jolyon chercha son porte-monnaie. Il dit vivement :

— Comment les découvrez-vous?

— Je vais à l'hôpital.

— Un hôpital! Pouah!

— Ce qui me fait le plus de mal, c'est que presque toutes elles ont eu leur part de beauté.

Le vieux Jolyon redressa la poupée.

— De beauté, — s'écria-t-il, — ah! oui c'est bien triste! —

et il se dirigea vers la maison. Entrant par une porte-fenêtre et passant sous les stores encore baissés, il la précéda dans la pièce où il avait l'habitude de lire le *Times* et les pages d'un magazine d'agriculture aux énormes gravures de raves ou d'autres plantes, que Holly s'amusait ensuite à colorier.

— Le dîner est dans une demi-heure. Vous voulez peut-être vous laver les mains? Je vais vous mener dans la chambre de June.

Il vit qu'elle regardait avec avidité autour d'elle; que de changements depuis qu'elle avait visité la maison en dernier lieu avec son mari ou avec son amant, peut-être avec les deux ensemble, il ne le savait pas, il n'aurait pu le dire! Tout cela était tombé dans l'oubli et il préférait qu'il en fût ainsi, mais que de changements! Dans la galerie, il lui dit :

— Mon fils Jo est peintre, vous savez. Il a beaucoup de goût. Ce n'est pas le mien naturellement, mais je l'ai laissé faire à sa tête.

Elle se tenait debout, immobile, tandis que ses yeux erraient à travers la galerie et la salle de musique telles qu'elles étaient maintenant, ne formant qu'une seule et vaste pièce sous le grand plafond vitré. Elle faisait au vieux Jolyon une étrange impression. Essayait-elle d'évoquer quelqu'un dans l'ombre de cet espace dont tout le coloris était gris perle et argent? Lui, il aurait fait mettre de l'or, c'est plus gai, plus cossu. Mais Jo avait des goûts français qui s'étaient révélés dans cet ensemble de grisailles rappelant l'effet de la buée des cigarettes que le jeune homme fumait toujours, et où flambait çà et là une petite note de bleu ou de rouge vif. Ce n'était pas son rêve à lui. Par la pensée, il avait pendu dans ce « hall » des toiles de maîtres, des natures mortes dans leurs cadres dorés, qu'il avait achetées jadis. Et maintenant où étaient-elles? Vendues pour un morceau de pain! Car ce quelque chose, qui le faisait, seul des Forsyte, marcher avec son temps, l'avait averti de ne pas lutter pour les garder malgré tout. Mais dans son cabinet de travail, il avait encore des « bateaux de pêche hollandais au coucher du soleil ».

Il se mit à gravir lentement l'escalier avec Irène, car il sentait sa douleur au côté.

— Voici les salles de bain, — lui dit-il, — et les autres installations. Je les ai fait daller. Les chambres d'enfants sont par là. Et ici, il y a les chambres de Jo et de sa femme; elles communiquent toutes. Mais vous vous souvenez, je pense.

Irène fit signe que oui. Ils remontèrent le couloir et entrèrent dans une grande chambre à plusieurs fenêtres meublée d'un petit lit.

— Ça, c'est la mienne, — dit-il.

Les murs étaient couverts de photographies des enfants et d'aquarelles, et il ajouta d'un ton vague :

— Ce sont des œuvres de Jo. On a une vue magnifique d'ici. Par temps clair on voit la grande tribune d'Epsom.

Le soleil à présent se couchait derrière la maison, et sur le « point de vue » un brouillard lumineux s'était posé comme l'émanation de la longue et prospère journée. On voyait peu de maisons, mais les champs et les arbres scintillaient vaguement, se perdant dans un vague contour de dunes.

— Le pays change, — dit-il brusquement, — mais il demeurera quand nous ne serons plus de ce monde. Regardez ces grives, les oiseaux sont délicieux ici le matin. Je suis ravi de m'être affranchi de Londres.

Le visage d'Irène était près du carreau de la fenêtre et il fut frappé de son expression endeuillée. « Comme je voudrais pouvoir lui donner l'air heureux, — pensa-t-il, — jolie figure, mais triste. » Et ramassant son broc d'eau chaude, il sortit dans le couloir.

— Ici, c'est la chambre de June, — dit-il en ouvrant la première porte et en posant le broc. — Je crois que vous trouverez tout ce qu'il faut.

Il referma la porte derrière elle et retourna dans sa chambre. Il se mit à rêver, tout en se brossant les cheveux avec ses grandes brosses d'ébène et en s'imbibant le front d'eau de Cologne. Cette femme était arrivée si étrangement, semblable à une apparition, mystérieuse, romanesque même, comme si son désir de société, de beauté avait été réalisé par... par qui peut bien s'occuper de réaliser ce genre de

choses. Devant le miroir il redressa sa taille encore droite, passa les brosses sur sa grosse moustache blanche, lissa ses sourcils d'eau de Cologne et sonna.

— J'ai oublié de dire que j'avais une dame à dîner. Prévenez le cuisinier d'ajouter un plat et dites à Beacon d'atteler deux chevaux au landau pour la reconduire à Londres ce soir à dix heures et demie. Mademoiselle Holly est-elle endormie?

— Je ne pense pas, — répondit la femme de chambre. Et le vieux Jolyon, suivant le couloir, marcha furtivement sur la pointe des pieds jusqu'à la nursery. Il ouvrit la porte dont il faisait spécialement huiler les gonds pour pouvoir se glisser le soir auprès des enfants sans être entendu.

Mais Holly était bien endormie, et reposait comme une madone en miniature, de ce type que les anciens peintres ne distinguaient pas de celui de Vénus, quand ils avaient achevé son portrait. Ses longs cils foncés étaient collés sur sa joue, son visage reflétait une paix parfaite — sans doute était-elle remise de son petit malaise. Et le vieux Jolyon, dans la pénombre de la chambre, resta debout, en adoration devant l'enfant. Il était si charmant, grave et aimant, ce petit visage. Le vieillard avait sa large part de cette faculté bénie de revivre dans les jeunes. Ils étaient pour lui sa vie future... tout ce que son paganisme foncier admettait peut-être d'une vie future. Et il y avait cette enfant avec tout l'avenir devant elle; son sang, un peu de son sang à lui coulait dans ses petites veines. Elle était là, sa petite compagne qu'il fallait rendre aussi heureuse qu'il le pouvait, afin qu'elle ne connût que la tendresse. Son cœur se gonfla, et il sortit, étouffant le bruit de ses bottines vernies. Dans le corridor, une pensée extraordinaire l'assaillit; dire que des enfants en arrivaient à être... ce qu'Irène, avait-elle dit, s'efforçait de secourir : des femmes qui avaient toutes été autrefois de petites créatures comme celle qui dormait là. « Il faudra que je lui donne un chèque, — songea-t-il, — pauvre femme! c'est plus fort que moi. » Il n'avait jamais pu supporter la pensée de ces parias; cela blessait trop profondément, jusqu'au vif, la vraie délicatesse qui se dissimulait sous des couches de formalisme et de respect humain;

cela blessait trop gravement ce qu'il y avait de plus profond en lui, cet amour de la beauté qui lui faisait encore, même à son âge, battre le cœur à l'idée de passer sa soirée en compagnie d'une jolie femme. Et il descendit, écartant les portes à deux battants, dans les régions reculées de la maison. Là, dans sa cave, il y avait un vin du Rhin qui valait au moins deux livres la bouteille, un Steinberg meilleur que n'importe quel Johannisberg qu'on eût jamais dégusté, un vin d'un bouquet parfait, parfumé comme une pêche et digne des dieux! Il sortit une bouteille, la maniant avec la précaution d'une mère et la tint à hauteur de la lumière pour la regarder. Enchâssée dans sa couche de poussière, cette bouteille au long col, au ton moelleux, lui donnait grand plaisir à voir. Depuis trois ans, depuis le déménagement de Londres, le vin avait eu le temps de se reposer, et devait être en parfait état. Il l'avait acheté trente-cinq ans auparavant; son palais, dieu merci, était toujours le même et il avait gagné le droit de boire ce vin. Elle apprécierait le cru; pas un soupçon d'acidité sur une douzaine de bouteilles. Il essuya la bouteille, la déboucha de ses propres mains, approcha le nez, respira son parfum, et retourna à la salle de musique.

Irène était debout près du piano; elle avait ôté son chapeau et une écharpe de dentelle qu'elle portait, de sorte que l'on voyait ses cheveux d'ambre et la pâleur de son cou. Dans sa robe grise, se détachant sur le bois de rose du piano, elle fit au vieux Jolyon l'effet d'un joli portrait.

Il lui offrit le bras et, cérémonieusement, ils se dirigèrent vers la salle à manger. La pièce, qui avait été aménagée pour permettre à vingt-quatre personnes d'y dîner à l'aise, ne contenait à présent qu'une petite table ronde. Dans sa solitude actuelle, la vue de la grande table oppressait le vieux Jolyon; il l'avait fait enlever jusqu'au retour de son fils. Là, en compagnie de deux copies, vraiment très bonnes, de madones de Raphaël, il avait coutume de dîner seul. C'était l'unique heure mélancolique de sa journée, par ce temps d'été. Il n'avait jamais été un gros mangeur, comme ce grand diable de Swithin, ou Sylvanus Heythorp, ou Anthony Tornworthy, ces copains d'autrefois; et ce dîner solitaire, sous l'œil des madones, n'était pour lui qu'une ennuyeuse corvée qu'il

expédiait vivement pour arriver au plaisir plus éthéré que lui procuraient son cigare et son café. Mais ce soir, c'était une autre affaire! Ses yeux pétillaient en regardant son invitée assise en face de lui, et il parlait de l'Italie, de la Suisse, lui racontait des histoires de voyages qu'il y avait faits, et d'autres aventures qu'il ne pouvait plus servir à son fils et à sa petite-fille, parce qu'ils les connaissaient.

Ce nouvel auditoire lui était précieux; il n'était pas devenu un de ces vieillards dont les radotages font le tour du même cercle de souvenirs. Se lassant vite lui-même des gens indifférents, il évitait instinctivement de fatiguer les autres, et son culte naturel de la beauté le mettait plus particulièrement en garde, quand il s'agissait de parler à une femme. Il aurait voulu qu'elle se donnât davantage; elle murmurait bien quelque chose, souriait et semblait se plaire à ses récits, et, malgré cela, il avait l'impression de cet éloignement mystérieux qui était pour moitié dans son charme fascinateur. Il ne pouvait supporter les femmes qui se jetaient à la tête des hommes, et qui bavardaient sans arrêt, ni ces femmes à la bouche dure, au ton impérieux, qui en savaient plus long que tout le monde. Il n'y avait qu'une qualité chez la femme qui l'attirât, c'était le charme, et plus il était discret, plus il lui plaisait. Et celle-ci avait du charme, alangui comme le soleil de l'après-midi sur ces montagnes et ces vallées d'Italie qu'il avait aimées. Et puis, l'impression qu'elle était en quelque sorte un être à part, cloîtrée, semblait la rendre plus proche de lui, et en faire une compagne étrangement désirable. Quand un homme est très âgé et retiré de toutes choses, il aime à se sentir en sécurité, à l'abri des rivalités de la jeunesse, car il voudrait encore tenir la première place dans le cœur des belles. Et il but son vin du Rhin, observa le mouvement des lèvres de la jeune femme et il se sentit presque jeune. Mais le chien Balthazar, couché, regardait ses lèvres aussi et méprisait dans son for intérieur les silences de leur conversation, et ces coupes aux tons verdâtres où les gens buvaient une liqueur d'or qui n'était pas de son goût.

Le jour finissait presque quand ils retournèrent dans la salle de musique. Un cigare aux lèvres, le vieux Jolyon dit :

— Jouez-moi du Chopin.

Aux cigares qu'ils fument, aux musiciens qu'ils aiment, on reconnaît les hommes et de quoi leur âme est faite. Le vieux Jolyon ne pouvait supporter ni un cigare fort, ni la musique de Wagner. Il aimait Beethoven et Mozart, Haendel et Gluck et Schumann, et il éprouvait un penchant secret pour les opéras de Meyerbeer. Mais, depuis quelques années, il avait été séduit par Chopin, de même qu'il avait pris le goût de la peinture de Botticelli. En cédant à ces goûts, il avait eu conscience qu'il s'écartait du type classique de l'âge d'or. Leur poésie n'était point celle de Milton, de Byron, de Tennyson; de Raphaël et de Titien; de Mozart et de Beethoven. Elle était pour ainsi dire derrière un voile; cette poésie ne heurtait personne en plein visage, elle s'insinuait sous la poitrine et nous étreignait, nous faisait fondre le cœur. Était-ce bon pour lui? Il n'en était pas toujours certain, mais cela lui était bien égal, tant qu'il pouvait voir les tableaux de l'un ou entendre la musique de l'autre.

Irène s'assit au piano, sous la lampe électrique festonnée de gris perle, et le vieux Jolyon, dans un fauteuil d'où il pouvait la voir, croisa les jambes et se mit à tirer lentement des bouffées de son cigare. Elle resta quelques instants les doigts sur les touches, évidemment occupée à fouiller sa mémoire pour savoir ce qu'elle lui jouerait. Puis elle commença et alors le vieux Jolyon sentit sourdre au fond de son être une jouissance amère qui ne ressemblait presque à rien d'autre au monde. Il tomba peu à peu dans une sorte d'extase interrompue seulement par le mouvement de la main portant le cigare à ses lèvres et l'en retirant à de longs intervalles. La réalité, c'était elle et le vin du Rhin qu'il avait bu et l'odeur du tabac; mais il y avait aussi un monde ensoleillé se fondant en clair de lune, et des mares parsemées de cigognes avec des arbres azurés au-dessus, aux troncs desquels des roses lie de vin mettaient une note flamboyante, et des champs de lavande où passaient des vaches d'un blanc de lait, et où une femme tout en ombres, aux yeux noirs et au cou blanc souriait, tendant les bras. Et, à travers l'air qui était comme de la musique, une étoile tomba et s'accrocha à la corne d'une vache. Il ouvrit les yeux. Le

beau morceau, elle jouait bien... le toucher d'un ange. Et il les referma. Il se sentait merveilleusement triste et heureux, comme on se sent, quand on se tient debout sous un tilleul tout fleuri de miel. Non pas revivre sa vie, mais rester simplement là à se réchauffer au sourire des yeux d'une femme et en savourer le bouquet. Et il retira brusquement sa main, car le chien Balthazar s'était dressé jusqu'à lui, et la léchait.

— Magnifique, — dit-il. — Continuez, encore du Chopin!

Elle se remit à jouer. Cette fois la ressemblance entre elle et la musique de Chopin le frappa. Le balancement qu'il avait remarqué dans sa démarche était aussi dans son jeu, dans le nocturne qu'elle avait choisi et la douceur sombre de ses yeux, la lumière sur ses cheveux comme le rayon d'une lune d'or. Séduisante sans doute, mais rien d'une Dalila, ni en elle, ni dans sa musique. Une longue spirale bleue s'éleva de son cigare et se dispersa dans l'air. « Nous nous évanouirons ainsi, pensa-t-il. Plus de beauté! Plus rien! »

Irène s'arrêta encore.

— Voulez-vous que je vous joue du Gluck? — dit-elle. — Il avait l'habitude de composer dans un jardin ensoleillé avec une bouteille de vin du Rhin auprès de lui.

— Ah! oui, jouez-moi *Orphée.*

Et une fois encore sa pensée s'envola. Il se sentait maintenant environné par des champs de fleurs d'or et d'argent où des formes blanches oscillaient dans un rayon de soleil et où des oiseaux aux teintes vives voletaient de-ci de-là. C'était le plein été! Des ondes, toutes de douceur et de regret, s'attardaient en lui et inondaient son âme. Un peu de cendre de son cigare tomba, il sortit son mouchoir de soie pour l'enlever et respira un parfum mélangé de tabac et d'eau de Cologne. « Ah! pensa-t-il, ce n'est que l'été de la Saint-Martin. » Et il dit :

— Vous ne m'avez pas joué « Che faro ».

Elle ne répondit pas, ne bougea plus. Il eut conscience de quelque chose, d'un étrange bouleversement. Soudain il la vit se lever et se détourner — et il se sentit pénétré d'un remords poignant. Quel imbécile! Quel vieux maladroit! Comme Orphée naturellement, elle aussi cherchait son bien-

aimé perdu dans cet antre du souvenir. Et, troublé jusqu'au cœur, il se leva de sa chaise. Elle s'était élevée jusqu'à la grande fenêtre au bout de la pièce. Avec précaution il la suivit. Elle tenait les mains croisées sur sa poitrine, il pouvait tout juste apercevoir sa joue, très pâle. Et, gagné par l'émotion, il dit :

— Voyons, voyons, ma chérie!

Les mots lui avaient échappé machinalement, car c'était ceux qu'il adressait à Holly quand elle avait mal, mais leur effet fut immédiat, désastreux. Elle leva les bras, s'en couvrit le visage et se mit à pleurer.

Le vieux Jolyon resta debout à la regarder de ses yeux que l'âge avait creusés. A voir ce fol accès de honte qui semblait s'emparer d'elle devant son abandon, cette attitude si différente de la quiétude, de l'empire sur soi-même qu'elle respirait, on aurait dit que pour la première fois elle se laissait aller en présence de quelqu'un.

— Voyons, voyons..., — mumura-t-il, et étendant la main avec des égards infinis, il l'effleura doucement. Elle se retourna et s'appuya sur lui, de ses bras qui couvraient toujours son visage. Le vieux Jolyon resta immobile, laissant reposer sa main amaigrie sur l'épaule de la jeune femme. Pauvre petite! Il fallait la laisser pleurer de tout son cœur. Ça lui ferait du bien. Et le chien Balthazar, intrigué, se mit sur son séant pour les observer.

La fenêtre était encore ouverte, on n'avait pas tiré les rideaux, et les dernières lueurs du jour entraient timidement se mêler à celle de la lampe allumée à l'intérieur de la pièce; il y avait un parfum de foin coupé. Avec la sagesse que donne une longue vie, le vieux Jolyon ne parla pas. Le chagrin lui-même finit, avec le temps, par épuiser ses sanglots; seul le temps apaise la douleur, le temps qui voit passer tous les changements d'humeur, toutes les émotions à tour de rôle, le temps qui donne le repos. Les vieillards le savent. La phrase : « Comme un cerf altéré soupire après l'eau courante » lui traversa l'esprit, mais elle ne pouvait lui servir de rien. Ensuite il eut conscience d'un parfum de violettes et il comprit qu'elle se séchait les yeux. Il avança le menton et appuya sa moustache contre le front d'Irène,

qu'il sentit frémir d'un tremblement de tout le corps, comme un arbre qui secoue toutes ses gouttes de pluie. Elle porta la main du vieillard à ses lèvres comme pour dire : « C'est fini! pardonnez-moi! »

Ce baiser, chose étrange, fut pour lui plein de réconfort; il la reconduisit à l'endroit où elle avait été si bouleversée. Et le chien Balthazar, les suivant, déposa à leurs pieds l'os d'une des côtelettes qu'ils avaient mangées.

Désireux d'effacer le souvenir de cette émotion, il ne sut rien imaginer de mieux que de lui faire admirer des porcelaines, et, en passant lentement avec elle d'une vitrine à l'autre, il sortait sans cesse des pièces de Saxe, de Lowestoft et de Chelsea, les retournant et les maniant de ses mains maigres et veinées dont la peau, légèrement tachée de son, donnait une telle impression de vieillesse.

— J'ai acheté ça chez Jobson, — disait-il, — ça m'a coûté trente livres. C'est très ancien. Ce chien laisse ses os partout. Cette vieille « coupe de bord », je l'ai dénichée à la vente de ce farceur de marquis, qui a eu des malheurs. Mais vous ne vous en souvenez pas. Et ceci, savez-vous ce que c'est?

Et il était réconforté en pensant qu'avec son goût elle s'intéressait vraiment à ces choses, car en somme il n'y a rien de plus calmant pour les nerfs qu'une pièce de porcelaine dont l'authenticité vous inspire des doutes.

Quand les roues de la voiture, à la fin, firent craquer le sable de l'allée, il dit :

— Il faudra que vous reveniez, il faudra venir déjeuner pour que je puisse vous montrer mes bibelots au grand jour, et ma « petite chérie »! c'est un amour. Ce chien semble vous avoir prise en amitié.

Car Balthazar, sentant qu'elle était sur le point de partir, se frottait contre sa jambe. Le vieux Jolyon sortit avec elle sous le porche.

— Il vous ramènera, — dit-il, — en une heure un quart. Prenez ceci pour vos protégées, — et il lui glissa dans la main un chèque de cinquante livres. Il vit ses yeux s'éclairer et l'entendit murmurer : « Oh! mon oncle! » et une vive sensation de joie lui traversa le cœur. Cela représentait un petit secours pour une ou deux pauvres créatures, et cela signi-

fiait qu'elle reviendrait encore. Il avança la main à travers la portière et serra encore la sienne. La voiture partit. Il resta debout, regardant la lune et l'ombre des arbres et il pensa : « Quelle douce nuit!... Irène!... »

## II

Après deux jours de pluie, l'été commença, plein de grâce et de soleil. Le vieux Jolyon se promena et causa avec Holly. D'abord il se sentit plus droit et plein d'une nouvelle vigueur, puis il perdit sa quiétude. Presque tous les après-midi ils entraient dans les taillis et marchaient jusqu'au tronc d'arbre. « Eh bien! elle n'est pas là! pensait-il, naturellement. » Et alors il se sentait rapetissé, et il traînait du pied en remontant la colline jusqu'à la maison, la main pressée contre son côté gauche. De temps en temps, une pensée l'agitait : « Est-elle venue? ou l'ai-je rêvé? » Et il regardait avec fixité dans le vide, pendant que le chien Balthazar le fixait aussi. Naturellement elle ne reviendra plus. Il ouvrit les lettres d'Espagne avec moins d'empressement. Ils ne revenaient qu'en juillet et, chose bizarre, il sentit qu'il pourrait supporter cette absence. Tous les jours, à dîner, il tendait son regard vers la place qu'elle avait occupée... Et comme elle n'y était pas, il ne lui restait plus qu'à l'en détacher.

Au bout d'une semaine, il pensa : « Il faut que j'aille en ville m'acheter des chaussures. » Il fit donner l'ordre à Beacon d'atteler et se mit en route. Après Putney, on se dirigeait vers Hyde-Park, lorsqu'il se dit : « Je pourrais aussi bien aller la voir à Chelsea », et il cria :

— Conduisez-moi donc où vous avez mené cette dame l'autre soir.

Le cocher tourna vers lui sa large figure rouge et ses lèvres humides répondirent :

— La dame en gris, monsieur?

— Oui, la dame en gris. — Naturellement. Est-ce qu'il en existait d'autre! Le butor!

La voiture s'arrêta devant un pâté d'immeubles à trois étages, loué en appartements, bâti un peu en retrait de la

rivière. L'œil exercé du vieux Jolyon lui dit qu'on ne devait pas les louer cher. Dans les soixante livres par an, j'imagine, réfléchit-il, et, en entrant, il regarda la liste des locataires. Le nom de « Forsyte » n'y était pas, mais à côté du « premier étage, porte C », il lut ces mots « madame Irène Heron ». Ah! elle avait repris son nom de jeune fille. Sans savoir pourquoi, il en éprouva du contentement. Il monta lentement; son côté le faisait un peu souffrir. Il se reposa un moment avant de sonner, pour laisser passer la sensation de tiraillement et de palpitation qu'il avait là. Elle n'y serait pas et alors il serait temps de songer aux chaussures! Cette pensée ne lui souriait pas. Qu'avait-il besoin de chaussures à son âge? Il ne pourrait même pas user toutes celles qu'il possédait déjà.

— Madame est-elle chez elle?

— Oui, monsieur.

— Annoncez monsieur Jolyon Forsyte.

— Oui, monsieur, voulez-vous venir par ici?

Le vieux Jolyon suivit une toute petite bonne, de seize ans environ, dans un salon où les stores étaient baissés. En fait de meubles, il n'y avait guère dans la pièce qu'un simple piano droit; le reste n'était que vague parfum et marques de bon goût. Il resta debout, au beau milieu, son chapeau haut de forme à la main et il pensa : « Je suppose qu'elle n'est pas très riche! » Dans un miroir au-dessus de la cheminée il vit son image. Quel vieux bonhomme! Il entendit un froufrou et se retourna. Elle était si près de lui que sa moustache effleura presque son front, juste au-dessous des fils qui argentaient ses cheveux.

— Je venais en ville, — dit-il. — J'ai eu l'idée de passer vous voir, pour vous demander comment vous étiez rentrée l'autre soir.

Et, la voyant sourire, il sentit un soulagement soudain. Elle était peut-être vraiment contente de le voir.

— Voudriez-vous mettre votre chapeau et venir faire un tour dans le parc?

Mais pendant qu'elle était allée mettre son chapeau, il fronça les sourcils. « Le parc! et James! et Émilie! Madame Nicolas ou quelque autre membre de ma chère famille va

probablement être là en train de caracoler. Et puis, ils iront échanger des potins sur leur rencontre. Vaut mieux pas! » Il ne tenait pas à faire revivre les échos du passé dans les cercles des Forsyte. Il ôta un cheveu blanc du revers de sa redingote strictement boutonnée et passa la main sur ses joues, ses moustaches et son menton carré. Quelle impression de creux, là, sous les pommettes! Il n'avait pas mangé beaucoup ces derniers temps... Peut-être ferait-il mieux de demander un fortifiant au petit médicastre qui soignait Holly. Mais elle était revenue, et quand ils furent dans la voiture, il lui dit :

— Voulez-vous que nous allions nous asseoir aux jardins de Kensington, au lieu d'aller au parc? — et il ajouta avec un clignement d'œil :

— Il n'y a pas de gens à caracoler par là — comme si elle était dans le secret de sa pensée.

Laissant la voiture, ils entrèrent dans cette enceinte choisie et, en flânant, se dirigèrent vers la pièce d'eau.

— Vous avez repris votre nom de jeune fille, à ce que je vois, — et il ajouta :

— Je n'en suis pas fâché.

Elle glissa une main sous son bras :

— Est-ce que June m'a pardonné, mon oncle!

Il répondit doucement :

— Mais oui, oui, naturellement... pourquoi pas?

— Et vous?

— Moi? Je vous ai pardonné dès que j'ai su le fin mot de l'histoire.

Et peut-être disait-il vrai; son instinct l'avait toujours conduit à pardonner à la beauté.

Elle poussa un profond soupir.

— Je n'ai jamais regretté... je ne le pouvais pas... Avez-vous jamais aimé très profondément, mon oncle?

A cette étrange question, le vieux Jolyon regarda droit devant lui. Avait-il profondément aimé? Il ne semblait pas s'en souvenir. Mais il n'aimait guère le dire à cette jeune femme dont la main touchait son bras, dont la vie semblait en quelque sorte suspendue au souvenir de ce tragique amour. Et il pensa : « Si je vous avais rencontrée, vous,

quand j'étais jeune, j'aurais peut-être perdu la tête. » Il fut pris du désir de se retrancher dans des réflexions générales.

— L'amour est une chose bizarre, — dit-il, — et souvent fatale. C'étaient bien les Grecs, n'est-ce pas, qui avaient fait de l'amour une déesse? Ils avaient sans doute raison, mais ils vivaient à l'âge d'or.

— Phil les adorait.

Philippe! ce nom le choqua, car, tout d'un coup, avec sa faculté de deviner le fin fond des choses, il comprit pourquoi elle supportait ainsi sa compagnie. Elle voulait parler de son amant! Soit! Si ça lui faisait plaisir! Et il dit :

— Ah! j'imagine qu'il y avait un peu du sculpteur chez lui.

— Oui. Il aimait l'équilibre et la symétrie, il aimait la façon absolue dont les Grecs s'adonnaient à l'art.

L'équilibre! Le pauvre garçon n'en avait pas du tout, si son souvenir était exact; et quant à la symétrie, il était assez bien bâti sans doute; mais ses yeux étranges et ses pommettes hautes... De la symétrie?

— Vous aussi, vous appartenez à l'âge d'or, mon oncle?

Le vieux Jolyon se retourna vers elle. Se moquait-elle de lui? Non, ses yeux étaient doux comme du velours. Est-ce qu'elle voulait le flatter? Mais alors dans quel but? Il n'y avait rien à tirer d'un vieux bonhomme comme lui.

C'était une idée à Phil. Il avait l'habitude de répéter : — Mais je ne puis jamais lui dire combien je l'admire.

Ah! voilà encore, son amant mort, son désir de parler de lui! Et il pressa son bras, à demi fâché de ces rappels, et à demi reconnaissant, comme s'il sentait quel lien ils créaient entre elle et lui.

— C'était un jeune homme plein de talent, — murmura-t-il. — Il fait chaud. Je souffre de la chaleur à présent. Asseyons-nous.

Ils prirent deux chaises sous un châtaignier, dont les larges feuilles les abritèrent de la paisible gloire du soleil de l'après-midi. C'était un plaisir de se trouver assis là avec elle, en l'observant, et de sentir qu'elle était contente d'être auprès de lui. Et le désir d'augmenter, s'il le pouvait, ce contentement, le fit poursuivre :

— Je suppose qu'il vous a laissé voir un côté de son caractère que je n'ai jamais vu. Avec vous, il devait naturellement paraître à son avantage. Ses idées sur l'art étaient un peu... nouvelles pour moi..., — il avait arrêté juste à temps le mot « osées ».

— Oui, mais il avait coutume de dire que vous aviez un véritable sentiment de la beauté.

« Diable! voyez-vous cela! » pensa le vieux Jolyon, mais il répondit avec un clignement d'œil :

— Ma foi, c'est vrai, car sans ça, je ne serais pas assis ici avec vous.

Elle était attirante quand elle souriait des yeux comme ça.

— Il pensait que vous étiez de ceux dont le cœur ne vieillit jamais. Phil avait une vraie divination.

Il ne fut pas dupe de ce compliment qu'il sentait provenir du passé, et de cet ardent désir qu'elle éprouvait de parler de son amant perdu — nullement dupe ; et cependant cela avait du prix, parce qu'elle contentait ses yeux, et son cœur qui, en vérité, ne connaissait pas la vieillesse. Était-ce parce que, à l'inverse d'elle et de son amant perdu, il n'avait jamais aimé jusqu'à la folie, et qu'il avait toujours conservé son équilibre et son sentiment de la symétrie? Eh bien, cela lui avait laissé, à quatre-vingt-quatre ans, le don d'admirer toujours la beauté. Et il pensa : « Ah! si j'étais peintre ou sculpteur! Mais je suis un vieux bonhomme. Il faut faire la moisson pendant que le soleil brille. »

Un couple, les bras enlacés, traversa le gazon devant eux au bord de l'ombre projetée par leur arbre. Le soleil tomba crûment sur les deux visages jeunes, mais pâles, aplatis, incultes.

— L'humanité est bien laide! — dit tout d'un coup le vieux Jolyon. — Ce qui me surprend, c'est que l'amour puisse triompher de cela.

— L'amour triomphe de tout!

— C'est ce que pensent les jeunes, — murmura-t-il.

— L'amour ne connaît ni âge, ni limites, ni mort.

Avec cet éclat sur son pâle visage, sa poitrine haletante, ses grands yeux sombres et doux, elle avait l'air de Vénus

ressuscitée. Mais ces exagérations amenèrent une réaction immédiate; et, clignant des yeux, il dit :

— Eh bien, s'il y avait des limites à l'amour, nous ne serions pas de ce monde; car, par le ciel, il lui faut supporter bien des choses.

Puis, ôtant son chapeau, il en lissa le tour d'un revers de main. Ce diable de chapeau haut lui échauffait le front; ces jours-ci il avait souvent le sang à la tête, sa circulation n'était plus aussi bonne qu'autrefois.

Elle restait encore assise, immobile, regardant droit devant elle et soudain elle murmura :

— C'est bizarre que moi, je sois encore de ce monde.

Les paroles de Jo : « Égarée et perdue » lui revinrent à la mémoire.

— Ah! — dit-il — mon fils vous a vue un instant ce jour-là.

— C'était votre fils? J'ai bien entendu une voix dans l'antichambre. J'ai cru pendant une seconde que c'était... Phil.

Le vieux Jolyon vit trembler ses lèvres. Elle les couvrit de sa main, puis elle la retira et continua tranquillement :

— Ce soir-là, je suis allée sur le quai de la Tamise; une femme m'a saisie par la robe. Elle m'a parlé d'elle-même. Et quand on sait ce que peuvent souffrir d'autres gens, on a honte de soi.

— Une de ces femmes?

Elle acquiesça, et un sentiment d'horreur remua le cœur du vieux Jolyon, l'horreur que peut éprouver un être qui n'a jamais eu à lutter contre le désespoir. Presque à contre gré, il murmura :

— Racontez-moi, voulez-vous?

— Il m'était égal de vivre ou de mourir. Quand on en est là, le sort cesse de vouloir vous tuer. Elle m'a soignée trois jours; elle ne m'a pas quittée. Je n'avais pas d'argent. Voilà pourquoi maintenant je fais ce que je peux pour elles.

Mais le vieux Jolyon pensait : « Pas d'argent! Quel sort comparable à celui-là? Est-ce qu'il n'englobe pas tous les autres? »

— Je voudrais bien que vous fussiez venue me trouver. Pourquoi n'êtes-vous pas venue?

Irène ne répondit pas.

— Parce que je m'appelais Forsyte, sans doute? Ou bien est-ce la pensée de rencontrer June qui vous a tenue à l'écart? Et comment cela marche-t-il maintenant?

Involontairement, son regard la parcourut du haut en bas. Peut-être qu'à ce même moment elle avait faim... Et pourtant, elle n'était pas maigre, non, vraiment.

— Oh! je gagne de quoi vivre.

La réponse ne le rassura pas; il avait perdu confiance. Et ce diable de Soames! Son sentiment de la justice l'empêcha de porter condamnation. Non, elle serait certainement morte plutôt que d'accepter un sou de lui. Malgré son air de douceur, il devait y avoir de la force en elle — force et fidélité. Mais pourquoi aussi le jeune Bosinney s'était-il fait écraser, en la laissant comme cela dans l'embarras!

— Eh bien, maintenant, il faudra venir me trouver, — dit-il, — si vous avez besoin de n'importe quoi; sans cela je serai très fâché.

Il mit son chapeau et se leva.

— Allons goûter quelque part. J'ai dit à ce paresseux de laisser reposer les chevaux pendant une heure et de venir me chercher chez vous. Nous prendrons un fiacre tantôt. Je n'ai plus la force de marcher comme autrefois.

Ce fut une joie pour lui, cette flânerie à travers le parc jusqu'à Kensington, le son de la voix d'Irène, le regard de ses yeux, la beauté subtile de cette silhouette charmante se mouvant à ses côtés. Une joie, de prendre le thé chez Ruffel, dans High Street; il en sortit avec une grosse boîte de chocolats pendue à son petit doigt. Une joie encore, le retour à Chelsea dans un « handsom » en fumant son cigare. Elle avait promis de venir à la campagne le dimanche suivant et de lui faire encore de la musique. Déjà en pensée il cueillait les œillets et les premières roses qu'elle emporterait le soir. Quel plaisir de lui faire ce petit plaisir, même venant d'un vieux bonhomme comme lui! La voiture était déjà devant la porte lorsqu'ils arrivèrent. C'était bien là un tour de ce garçon qui se faisait toujours attendre quand on avait besoin de lui! Le vieux Jolyon entra un instant pour lui dire adieu. La petite antichambre sombre de l'appar-

tement était imprégnée d'une odeur désagréable de patchouli. Sur une banquette, qui était le seul meuble de l'entrée, contre le mur, il vit une femme assise. Il entendit Irène dire doucement :

— Un petit instant.

Dans l'étroit salon quand la porte fut refermée, il demanda gravement :

— Une de vos protégées?

— Oui; maintenant, grâce à vous, je puis lui venir en aide.

Il resta debout, regardant droit devant lui et caressant son menton volontaire qui, dans son temps, avait fait peur à bien des gens. L'idée de la sentir ainsi mise directement en contact avec cette créature de rebut l'attristait et l'effrayait. Que pouvait-elle faire pour ces parias? Rien. Simplement se salir, et peut-être s'attirer des ennuis. Il dit :

— Prenez garde, ma chère. Le monde interprète tout au plus mal.

— Je le sais.

Il fut interloqué par ce tranquille sourire.

— Alors... à dimanche, — et il murmura : — Adieu.

Elle tendit la joue pour qu'il l'embrassât.

— Adieu, — dit-il encore. — Soignez-vous bien.

Et il sortit sans regarder la personne assise sur le banc. Il rentra en traversant par le chemin de Hammersmith, de façon à pouvoir s'arrêter dans un magasin qu'il connaissait, et lui faire envoyer deux douzaines de bouteilles du meilleur Bourgogne : elle devait avoir besoin parfois d'un stimulant. Ce ne fut qu'en traversant Richmond Park qu'il se souvint qu'il était venu en ville dans le but de se commander des chaussures, et il s'étonna d'avoir eu une idée aussi mesquine.

GALSWORTHY

(Traduit par madame ARNAVON.)

*(A suivre.)*

UN OBSERVATEUR MÉCONNU DE LA RUSSIE

# LE MARQUIS DE CUSTINE

Le peuple russe serait-il à ce point impénétrable et inconsistant que personne n'ait réussi à mesurer le danger de compter sur lui? Peut-être les mobiles qui, là-bas, agissent sur les âmes ne sont-ils pas intelligibles à des cerveaux occidentaux; c'est ce que les Russes se plaisent à affirm r. Suivant eux, la Russie est un jeu de la nature qu'on ne peut comprendre avec la raison, il faut y croire sans essayer d'y trouver de motifs. Explication qui parut suffisante au temps où leurs prestigieux romanciers nous envahissaient avec tant d'impétuosité. Un aveu de Dostoïewsky est aussi à retenir : « Chaque Russe est vaste comme son pays et terriblement enclin à tout ce qui est fantasque et désordonné »; à quoi il ajoutait judicieusement : « Et c'est un grand malheur d'être vaste sans génie particulier. » Avec un reste d'orgueil national sous une feinte humilité, dans cette formule tous les éléments d'une psychologie du Russe sont inclus. On ne s'en inquiéta pas. Le slavisme eut chez nous des fanatiques; la religion de la souffrance humaine recruta d'innombrables dévots. Acclamés par ces *ultras*, les cosaques, aurait-on pu croire, campaient pour la seconde fois dans les Champs-Élysées.

Mais depuis qu'on la voit, cette nation, la plus nombreuse de l'Europe, s'acharner à se détruire avec l'inconscience d'un

aliéné oublieux des nécessités vitales, beaucoup ont dû se demander jusqu'à quel point étaient restés ignorés les symptômes d'une telle démence collective et dévastatrice.

Ce n'est pas que les moyens de se renseigner aient fait défaut. Après Mérimée et vers le même temps que Melchior de Vogüé, si enthousiastes tous deux des trésors littéraires qu'ils découvraient, d'autres publicistes d'une haute valeur ont tenté de décrire et de juger les Russes, soit en sociologues, soit en moralistes politiques. Sans les ouvrages d'Anatole Leroy-Beaulieu, de Mackenzie Wallace, on essayerait en vain de se tracer une image de l'ancien empire moscovite. Pourtant, aucun de ces scrupuleux écrivains ne s'est révélé aussi clairvoyant qu'un simple touriste promenant sa curiosité, un quart de siècle avant eux, à travers la Russie. Amateur mis par la suite en concurrence avec les professionnels, il a cette chance d'avoir formulé beaucoup plus de prévisions hardies qu'on n'en rencontre dans les importants travaux ultérieurs. Pour une telle singularité, ce voyageur perspicace n'obtiendra-t-il pas que l'attention, détournée de lui depuis longtemps, s'arrête encore un instant sur son nom?

***

Le marquis Astolphe de Custine, en rassemblant ses observations, n'avait pas le moindre souci d'ordre ou de méthode. Tout est épars et sans lien dans ses lettres sur *la Russie en 1839*, quatre volumes accueillis avec quelque faveur et bientôt oubliés [1]. Trop de dissertations intempestives et déclamatoires, trop de prétention à révéler une philosophie religieuse de l'histoire, rendraient cette lecture fastidieuse, n'était la quantité de remarques lumineuses et de choses nettement vues qui brillent tout à coup comme des étincelles sous la cendre. Il ne se lasse pas de célébrer la profondeur de ses pensées, la fermeté de sa foi catholique, la rigidité de sa morale. Tout en feignant de faire peu de cas de son personnage, quelle satisfaction il tire de l'originalité de son caractère et de l'heureuse diversité de ses dons! La fatuité est son principal travers. Mais qu'on élimine le plus possible l'auteur de son

1. *La Russie en* 1839. 4 vol. Paris, librairie Amyot, 1843.

œuvre, le reste récompensera de ne pas s'être laissé rebuter. Libéral par ses origines, aristocrate par goût, hostile au régime hybride de la monarchie de Juillet, Custine était venu chercher en Russie, il l'avoue, des arguments contre le gouvernement représentatif; il en revint presque partisan des constitutions. C'est pourtant trop dire; car ayant espéré atteindre à des solutions, il ne rapporta que des problèmes.

Son mérite est d'avoir conservé intacte l'indépendance de son jugement, pas plus ébloui des prévenances flatteuses de la famille impériale que dupe des empressements calculés de la société.

Les Russes, il le savait d'avance, ne sont profonds que dans l'art de feindre. Dès ses premiers pas sur le sol de l'empire, il se tient en garde contre leur talent à tromper un interlocuteur. Tous leurs récits, il les écoute avec un très méfiant scepticisme et ne se laisse pas prendre à de feintes confidences. Il regarde partout d'un œil bien ouvert, et s'excuse seulement de ce que ses investigations ont eu de trop sommaire ou, faute de connaître la langue, d'insuffisamment direct.

Mais il se vante quand il raconte que ses prétendues lettres telles qu'il les a publiées ont été « écrites chaque nuit sous le coup des spectacles et des réflexions de la journée ». Elles n'ont rien de si spontané. Du reste, il lui échappe d'avouer que, par précaution contre la poste et les cabinets noirs, il les rapporta lui-même en France, « cachées entre la forme et la doublure de son chapeau ». Frappait-on à sa porte, il s'interrompait dans ses rédactions et faisait semblant de lire pour n'être pas soupçonné d'écrire sur la Russie. Revenu à Paris, il employa trois ans à préparer son livre, ce qu'il explique par ses hésitations à faire connaître ses opinions. Aussi sont-ils tout le contraire du style épistolaire, ces morceaux qu'il retravailla à loisir et piqua à l'excès d'interpolations, d'axiomes et d'apophtegmes. Une de ses joies, ce sont les digressions. « Je m'y complais ; cette espèce de désordre séduit mon imagination éprise de tout ce qui ressemble à la liberté. » Y a-t-il été encouragé par un des maîtres de son esprit, Montesquieu, si sobre pourtant et si contenu? « Je vois des gens, — a remarqué celui-ci, — qui s'effarouchent des digressions; je crois que ceux qui savent en faire sont comme les gens qui ont de grands

bras, ils atteignent plus loin. » Mais si Montesquieu doutait qu'il sût en faire, ce scrupule n'a jamais arrêté Custine.

Ce n'est pas qu'il s'abusât sur la perfection de son œuvre. Dans des lettres pleines d'abandon à Varnhagen von Ense, il ne se ménage pas les critiques. « Il faut de l'esprit pour juger un livre dont la forme est continuellement en contradiction avec le fond ; la forme est légère, décousue, le fond est sérieux. C'est beaucoup attendre du lecteur que de lui dire pendant quatre volumes : je vous donne mes idées, faites mon livre [1]. »

Comme preuve de sa sincérité, il cite la fréquence de ses contradictions. Sans embarras, il change d'avis sur un personnage ou une institution. Ainsi ses premiers pas dans Pétersbourg l'ayant amené à visiter le Palais d'Hiver reconstruit après un incendie, en un an, sur un ordre formel de Nicolas, il est très ému d'apprendre ce qu'a coûté de souffrances cette fantaisie inhumaine. Comment devrait être qualifié un souverain « appelé père par tant d'hommes immolés sous ses yeux » ? C'est qu'il a su que six mille ouvriers ont travaillé nuits et jours, enfermés dans des salles surchauffées dont il fallait sécher au plus vite les murailles. Certains étaient obligés de se mettre sur la tête des espèces de bonnets de glace, afin de conserver l'usage de leurs sens dans cette température brûlante. Il en mourait chaque jour un nombre considérable, aussitôt remplacés. A combien d'imprécations et d'invectives incitait la visite de « cet asile des vanités, de la magnificence et du plaisir » ! Aucune ne nous est épargnée.

Mais qu'il se trouve en présence de l'autocrate, le voilà fasciné.

> Son front superbe, ses traits qui tiennent de l'Apollon et du Jupiter, sa physionomie peu mobile, imposante, impérieuse, sa figure plus noble que douce, *plus monumentale qu'humaine*, exerce sur quiconque approche de sa personne un pouvoir souverain. Il devient l'arbitre des volontés d'autrui, parce qu'on voit qu'il est le maître de sa propre volonté.

Nicolas achève de le séduire en daignant faire pour ce Français l'analyse de sa fonction et un exposé de principes

1. Lettres du marquis A. de Custine à Varnhagen d'Ense et à Rachel de Varnhagen, publiées par Ludmilla Assing. Bruxelles, Henry Merzbach, 1870.

inattendu Il comptait bien, peut-on supposer, que Custine à Paris ne s'astreindrait pas à être discret.

J'aime mon pays, lui dit le tsar, et je crois l'avoir compris ; lorsque je suis bien las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe en me retirant vers l'intérieur de la Russie... Je vais vous dire une chose que je ne dirai pas à un autre, mais je sens que vous me comprendrez, vous. Je conçois la république, c'est un gouvernement net et sincère ou qui du moins peut l'être ; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable état de choses. Mais je ne conçois pas la monarchie représentative, c'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine que l'adopter jamais.

Encouragé à parler, Custine renchérit ; pour lui, le gouvernement représentatif n'est qu'une trêve signée entre la démocratie et la monarchie sous les auspices de deux tyrans fort bas, la peur et l'intérêt ; c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance...

Monsieur, vous parlez avec vérité, reprend l'empereur en lui serrant la main ; j'ai été souverain représentatif (en Pologne) et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de cet infâme gouvernement... Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique... J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue.

Sur son pouvoir absolu, il s'exprime avec une très raisonnable bonhomie.

Pétersbourg est russe, mais ce n'est pas la Russie... Heureusement que la machine administrative est fort simple dans mon pays ; car avec des distances qui rendent tout difficile, si la forme du gouvernement était compliquée, la tête d'un homme n'y suffirait pas.

Au sortir de cette audience, Custine s'est appliqué à donner une explication de l'autocratie. Il se représente le redoutable empereur comme un despote qui est tel non par goût, mais à cause de l'état arriéré de ses peuples. Le pouvoir exorbitant du maître est la trop juste punition de la faiblesse des grands. Une nation opprimée a toujours mérité sa peine. Dans l'histoire de la Russie, personne, hors l'empereur, n'a fait son métier; la noblesse, le clergé, toutes les classes de la société se sont manqué à elles-mêmes. Nicolas avait conscience d'être le dispensateur de l'existence à ses innom-

brables sujets. « L'air appartient à l'empereur ; on n'en aspire que ce qu'il en départ inégalement à chacun. » Avec son génie souverainement pratique et tout national, ne pouvant se fier qu'à lui-même pour le bien qu'il voulait répandre, sans que d'ailleurs sa seule volonté pût y suffire, il s'astreignait à gouverner un peuple d'automates qu'il supposait ne pouvoir se mouvoir qu'avec sa permission. Son erreur fut sans doute de se refuser à croire que les Russes étaient perfectibles. Les voyant autour de lui bassement adulateurs, cupides et sans aucune dignité morale, jugeant les masses populaires abêties par l'ignorance, les craintes superstitieuses, la misère sans espoir d'amélioration, il s'inspira d'un mépris général pour ses sujets.

Que seul dans son empire il eût le droit de vouloir lui paraissait donc une nécessité de son rôle. Avec le sentiment d'une aussi formidable responsabilité, cet homme ou plutôt ce gouvernement personnifié en venait à s'interdire l'apitoiement et l'indulgence non seulement comme des défaillances, des manquements à sa tâche, mais plus encore comme une apostasie, un oubli de sa propre majesté. S'il mutilait l'enseignement, c'est qu'il n'estimait pas ses sujets capables d'en supporter les bienfaits ; de même il leur défendait de sortir de l'empire, afin qu'ils ne fussent pas contaminés par le contact avec des nations entachées de libéralisme. Logiquement, il faisait déporter en Sibérie ceux qui, comme Dostoïewsky, se procuraient clandestinement des journaux français. Quand, plus tard, il permit le séjour de Paris à une foule de Russes, ce fut dans la pensée que la France, telle qu'il se la représentait en proie au péril incessant des révolutions, les dégoûterait à jamais des réformes politiques. Le progrès était proscrit comme un vin trop capiteux pour des cerveaux débiles, mais l'abrutissement par la vodka, qui supprime la faculté de penser et de raisonner, s'accordait avec son système.

Ayant adopté le régime compressif, Nicolas, en somme, voyait juste quand il discernait que la solidité de son gouvernement risquait d'être compromise par le moindre relâchement dans la discipline sociale. Il s'en institua le gardien inexorable. Et peut-être, mieux obéi et moins trompé par ses

fonctionnaires, son règne aurait-il démontré que seul l'absolutisme convenait à un peuple superficiel et avili.

Selon Custine la Russie était encore plus loin de la liberté que ne le sont la plupart des peuples, non du mot, mais de la chose.

Dans une émeute, dans un massacre, à la lueur d'un incendie, on peut crier *Vive la liberté* jusque sur les frontières de la Sibérie ; un peuple aveugle et cruel peut se révolter, éventrer ses maîtres, il n'en sera pas plus libre ; la barbarie est un joug.

Aussi hésite-t-on à juger Nicolas Ier, lorsqu'on connaît le pays où il était condamné à régner.

Après avoir bien regardé autour de moi pour voir ce qu'on me cachait, bien écouté pour entendre ce qu'on ne voulait pas me dire, je ne crois pas exagérer en assurant que la Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux, parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation.

Et cette affirmation que la vie en Russie est plus triste que partout ailleurs, il y revient à plusieurs reprises, en insistant sur ce qu'il ne s'agit pas seulement des misérables serfs attachés à la terre, mais des habitants de tout l'empire.

Tout ici est sombre et contraint ; le silence préside à la vie et la paralyse... L'ordre social coûte trop cher en Russie pour que je l'admire... Ce qu'on voit au premier coup d'œil en entrant au pays des Russes, c'est que la société telle qu'elle est arrangée par eux, ne peut servir qu'à leur usage ; il faut être Russe pour vivre en Russie.

Aussi quand il en sort, quel soulagement !

Assurément, la Prusse ducale ne passe pas pour le pays de la licence ; eh bien, en traversant les rues de Tilsitt et plus tard celles de Kœnigsberg, je croyais assister au carnaval de Venise.

Le climat, l'atmosphère, tout concourt à développer l'impression que Custine avait ressentie, chaque jour, plus envahissante, pesante, pénible à subir.

Marécages sans bornes, steppes sans végétation sous un ciel sans lumière... La terre grise est bien digne du pâle soleil qui l'éclaire non d'en haut, mais de côté, presque d'en bas, tant ses rayons obliques forment un angle aigu avec la surface de ce sol disgracié du créateur... Les plus beaux jours de l'année sont bleuâtres. Si les nuits ont une clarté qui étonne, les jours conservent une obscurité qui attriste.

Ou encore cette formule d'une justesse frappante.

Dans ces régions du globe, le jour est une aurore sans terme et qui ne tient jamais ce qu'elle promet.

Une autre thèse d'un intérêt purement historique, est développée, reprise, fortifiée à toute occasion.

C'est Pierre le Grand qui, avec toute l'imprudence d'un génie inculte, toute la témérité d'un homme d'autant plus impatient qu'il est censé tout-puissant, avec la persévérance d'un caractère de fer, est allé dérober bien vite à l'Europe les fruits de la civilisation tout venus, au lieu de se résigner à en jeter lentement les semences dans son propre terrain. Cet homme trop vanté n'a produit qu'une œuvre factice ; le bien qu'a fait ce génie barbare fut passager, le mal est irréparable... Pierre le Grand et Catherine II ont montré que le despotisme n'est jamais si redoutable que lorsqu'il prétend faire du bien ; car alors il croit excuser ses actes les plus révoltants par ses intentions, et le mal qui se donne pour remède n'a plus de bornes.

Tout ce qu'il voit en Russie, ou peu s'en faut, le confirme dans cette appréciation.

La superbe ville créée par Pierre le Grand, embellie par Catherine II, tirée au cordeau par tous les autres souverains à travers une lande spongieuse et presque toujours submergée, se perd enfin dans un horrible mélange d'échoppes et d'ateliers, amas confus d'édifices sans nom, vastes places sans dessin et que le désordre naturel et la saleté innée du peuple de ce pays laissent depuis cent ans s'encombrer de débris de toutes choses, d'immondices de tous genres. Ces ordures s'entassent d'année en année dans les villes russes pour protester contre la prétention des princes allemands qui se flattent de policer foncièrement les nations slaves.

Pétersbourg, il n'en doute pas, n'était, un demi-siècle auparavant, « qu'une Laponie badigeonnée ».

Une constatation que d'autres, et notamment Rousseau dans *le Contrat social*, avaient faite avant lui et que beaucoup ont répétée depuis, ne fut plus fortement exprimée par aucun que dans ces lignes.

La nature et l'histoire ne sont pour rien dans la civilisation russe. Rien n'est sorti du sol ni du peuple. Il n'y a pas eu de progrès ; un beau jour tout fut importé de l'étranger. C'est le triomphe de l'imitation, avec plus de métier que d'art et la différence d'une gravure à un dessin. Ce peuple qui a tant de grâce et de facilité est dépourvu de génie créateur.

Même l'âme russe jusqu'aux plus intimes profondeurs de la conscience a été façonnée par des influences étrangères. Un indigène qui se piquait d'être affranchi de préjugés s'est laissé aller à de curieuses réflexions.

Avec notre naturel flexible nous devenons cosmopolites dès que nous sortons de chez nous, et cette disposition d'esprit est déjà une satire contre notre gouvernement... La Russie est à peine aujourd'hui à quatre cents ans de l'invasion des barbares, tandis que l'Occident a subi la même crise depuis quatorze siècles. Une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations... Les Russes payaient tribut aux mahométans, quand ils continuaient cependant à recevoir de l'empire grec ses arts, ses mœurs, ses sciences, sa religion, sa politique, avec ses traditions d'astuce et de fraude et son aversion pour les croisés latins. Si vous réfléchissez à toutes ces données religieuses, civiles et politiques, vous ne vous étonnerez plus du peu de fond qu'on peut faire sur la parole d'un Russe, ni de l'esprit de ruse qui s'accorde avec la fausse culture byzantine.

Sur le rôle que jouent en Russie la religion et le clergé, Custine puise dans ses ardentes convictions de catholique des arguments nombreux et pressants contre le schisme. Selon lui, l'humiliation des ministres du culte est la première punition de l'hérésie ; il explique ainsi que les popes soient méprisés du peuple, malgré ou pour mieux dire à cause de la protection du souverain, et cela parce qu'ils sont placés sous la dépendance de celui-ci, même en ce qui concerne leur mission divine.

La religion byzantine, religion toute politique, ne répond pas aux besoins les plus sublimes de l'âme humaine ; elle aide la police à tromper la nation, voilà tout.

On prêchait fort peu dans les églises, l'autorité politique et religieuse s'opposant le plus qu'elle pouvait aux discussions théologiques. Dès qu'on tentait d'expliquer des questions débattues entre les cultes chrétiens, le silence était imposé. C'est au point que jamais la religion n'a été enseignée publiquement en Russie. Il en est résulté ces multitudes de sectes qui surgissent pour peu qu'un paysan se prenne à interpréter un passage de la Bible, ce qui donne naissance aussitôt à une nouvelle hérésie. L'opiniâtreté de l'ignorance en facilite la propagation. Envier aux Russes la puissance de leur foi,

c'était les juger sans les connaître. On aurait dû ne s'inquiéter que de leur crédulité.

Conserver à l'élément cérémoniel la prédominance dans la vie religieuse, sans qu'il soit rien changé aux formes byzantines déterminées par les premiers conciles œcuméniques, telle était la seule tâche que s'imposât le personnel ecclésiastique. Son éducation rudimentaire et sa paresse ne lui en permettaient pas plus.

Nous pouvons voir reflétée dans les icones roides, archaïques, sans expression, — écrivait Mackenzie Wallace, — l'immobilité de l'Église orientale en général et de l'Église russe en particulier... Elle s'en tient obstinément à la promesse du Christ que pas un iota, pas une virgule ne disparaîtront de sa loi jusqu'à la consommation des siècles.

Toutefois, ces Russes, comme ils sont un peuple enfant, s'indignent plus vite et plus fort que d'autres quand on leur dessille les yeux. Curieux mélange, dans ces cerveaux, de vénération et de méfiance, d'humilité et de soupçons injurieux. Ces mêmes gens qui croyaient le ciel réservé seulement à leurs maîtres, se montraient tout aussi convaincus de l'insatiable cupidité des seigneurs et des popes, lesquels, d'après les moujiks, n'étaient contenus dans leurs exactions que par la bienfaisante autorité de l'empereur. Sans cette contrainte supérieure, à quelle sorte d'oppression le prêtre et le *barine* n'eussent-ils pas soumis le paysan? L'attachement au tsar se tournait ainsi contre l'ordre social, les classes riches et le clergé. Un propriétaire du bas Volga a raconté à Anatole Leroy-Beaulieu que ses anciens serfs ne lui avaient pas caché leur étonnement de le voir revenir de Pétersbourg après le meurtre de l'empereur Alexandre II. « Petit père, lui disaient-ils, nous te croyions pendu ou en prison avec les autres seigneurs et assassins du tsar. »

A l'époque où Custine parcourut la Russie, la question de l'émancipation des serfs ne se posait même pas. Nicolas, croit-on, percevait le courant qui entraînerait un jour à l'affranchissement ; il n'y était pas opposé, mais il lui eût répugné d'y céder. Pendant le séjour de notre compatriote dans ce pays du mystère, un fait sur lequel il parvint à se renseigner très exactement, assure-t-il, l'éclaira sur les dispositions

de l'empereur et la manière de raisonner des paysans. L'anecdote est sinistrement typique.

Le sort des serfs de l'empereur avait toujours été de beaucoup préférable à celui des autres. C'est pourquoi, le souverain ayant acquis un domaine dans un gouvernement voisin du Volga, une députation de paysans vint le supplier d'acheter en outre les hommes et les terres du voisinage. Tout en accueillant les délégués avec bonté, Nicolas leur avait répondu. « Je ne peux pourtant pas acquérir la Russie tout entière. Mais un temps viendra, je l'espère, où chaque paysan de cet empire sera libre : si cela ne dépendait que de moi, les Russes jouiraient dès aujourd'hui de l'indépendance que je leur souhaite et que je travaille de toutes mes forces à leur procurer dans l'avenir. »

De retour chez eux, les délégués proclament que le Père veut leur délivrance ; il n'aspire qu'à faire leur bonheur, il l'a dit lui-même. Ce sont donc les seigneurs et leurs préposés qui sont les ennemis des paysans et qui s'opposent aux bons desseins du Père. « Vengeons-nous, vengeons l'empereur ! »

Ils croient faire œuvre pie en se jetant aussitôt sur leurs maîtres. Tous les seigneurs d'un canton et tous les intendants sont massacrés à la fois avec leurs familles. On embroche l'un pour le faire rôtir tout vif, un autre est bouilli dans une chaudière. Ils éventrent aussi les délégués, tuent de diverses manières les préposés des administrations, font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent. Bientôt la sédition met des villes entières à feu et à sang et dévaste toute une province, non pas au nom de la liberté, personne ne sachant ce que c'est, mais au nom de la délivrance et au cri de *Vive l'empereur*, seuls mots clairs et bien définis pour les émeutiers.

C'est presque toujours par un respect aveugle pour le pouvoir, — fait observer Custine, — que les Russes troublent l'ordre public.

Le silence sur cet effroyable malentendu fut d'autant plus rigoureusement imposé que des paroles du tsar en avaient été l'occasion. Pour les coupables, bientôt traqués, on les extermina ou on les déporta en Sibérie. Du côté des victimes, les rares survivants reçurent l'ordre de se taire en des termes à les rendre discrets pour toujours. De la part d'une presse à peu

près inexistante, pas de crainte à avoir. Ainsi ce drame dans une lointaine province de l'énorme empire s'acheva dans le mystère, comme, après une lame de fond, disparaît, corps et biens, une barque engloutie en plein océan.

Ceci se passait en 1839. Il fallut encore attendre vingt-deux ans avant que le servage fût aboli. Quand enfin Alexandre II accorda l'émancipation, la condition des serfs était déjà bien améliorée. Cette fois encore, suivant une remarque de Tocqueville, c'est au moment où l'abus était le moins lourd qu'il parut le plus irritant. Peut-être aussi les peuples trop fortement opprimés par le despotisme sont-ils impuissants à secouer le joug ; un commencement de liberté leur est nécessaire pour qu'une liberté plus grande puisse être atteinte. Malgré les louables intentions qu'il n'est pas impossible de lui attribuer, évidemment l'empereur Nicolas n'était pas celui qui eût facilité la détente.

Contre les misères du servage, les paysans n'avaient eu d'autres ressources, trop souvent, que la révolte ouverte ou, pour le moins, la résistance passive, la fuite, l'incendie, le meurtre. Toutefois, il y aurait injustice à englober tous « les propriétaires d'âmes » dans l'horreur soulevée par l'odieuse cruauté de quelques-uns, telle cette dame qui tua à coups de canif un petit garçon serf parce qu'il avait négligé de prendre soin d'un lapin apprivoisé. Sauf de monstrueuses exceptions, la plupart des seigneurs terriens vivant sur leurs domaines et dont les revenus dépendaient en grande partie de leurs rapports avec les tenanciers, s'inspiraient à la fois du souci de leurs intérêts et de l'expérience acquise dans la fréquentation quotidienne du moujik. Pour eux, le paysan était un enfant imprudent, fantasque, paresseux, qui aurait couru à une ruine certaine s'il n'avait été surveillé de près.

L'odieux de ce régime, Custine le sent, le dépeint, en gémit. Mais il est convaincu du danger d'inculquer des opinions libérales à des populations si mal préparées à les comprendre. Tout partisan qu'il fût d'une réforme, il n'en prévoyait certes pas la réalisation à une date aussi proche que celle où elle s'est produite. Et sa manière de parler du servage, en un temps où il eût été séditieux de soupçonner qu'on pourrait l'abolir, diffère, comme de juste, de celle des autres publicistes par qui la

Russie n'a été étudiée qu'après l'émancipation. Pour ceux-ci, dans le rôle commode de « prophètes du passé », l'étude de la question offrait des facilités inconnues à notre voyageur. C'est déjà très méritoire de l'avoir poussée jusqu'au point où il est parvenu. N'est-ce pas d'une hardiesse étonnante pour l'époque que d'avoir noté ce qui suit :

Tout esprit sérieusement préoccupé des idées qui fermentent dans le monde politique, ne peut que gagner à examiner de près cette société ; elle est gouvernée en principe à la manière des États les plus anciennement nommés dans les annales du monde, *mais déjà toute pénétrée des idées qui fermentent dans les nations modernes les plus révolutionnaires.*

Un vrai mécompte pour lui est d'avoir précédé de quatre ans seulement ce baron westphalien von Haxthausen qui, vers 1843, découvrit que la propriété collective, sous le nom de *Mir*, était en usage chez les paysans de la grande Russie ; ce dont s'emparèrent avec joie les Russes, tout enorgueillis d'une singularité nationale qu'ils n'avaient d'ailleurs pas pris la peine de remarquer sur leurs propres domaines.

***

Cette constatation dont il se serait réjoui, a échappé à Custine. Mais que d'autres où sa sagacité s'exerçait à définir le caractère de cette race bizarre ! Parmi les extravagantes cruautés d'Ivan IV le Terrible, il cite ce fait qu'en 1577 fut fouetté dans les écuries pour avoir mal dirigé le siège d'une ville, le prince Michel Nozdrovoty, officier d'un rang élevé. A deux siècles et demi de là, un frère d'Alexandre Ier, le grand-duc Constantin, gouverneur de Pologne, passait une revue de sa garde, sur une place publique de Varsovie. Voulant montrer à un étranger de marque ce qu'est la discipline dans l'armée russe, il descend de cheval, s'approche d'un général et, sans le prévenir d'aucune façon, lui perce tranquillement le pied de son épée. Le général demeure immobile, ne pousse pas une plainte : on l'emporte après que le grand-duc a retiré son épée.

Or, quand Ivan IV résolut d'abdiquer, las d'exercer plus longtemps sa monstrueuse férocité, alors seulement l'empire

s'émut. « La nation menacée de délivrance s'éveilla comme en sursaut pour déplorer la perte d'un tel tyran. »

Même incompréhensible élan de loyalisme après la mort d'Alexandre Ier. Son successeur, suivant l'ordre d'hérédité, aurait dû être l'aîné de ses deux frères, le fantasque et sauvage Constantin. Mais ce czarewitch avait en secret renoncé au trône et s'appliqua même à faire prêter serment à son cadet Nicolas. Néanmoins, le populaire le crut injustement dépossédé du pouvoir ; et par fidélité au prétendu présomptif, les troupes s'insurgèrent pour réclamer cet empereur de qui elles auraient eu tout à craindre.

Devant une telle persistance des pratiques les plus barbares et d'aussi stupéfiantes aberrations, on se demande avec l'historien Karamzine : est-ce le caractère de la nation qui a fait l'autocratie, ou l'autocratie qui a fait le caractère russe?

Contradictoires et déconcertantes, ces natures impulsives combinent la droiture et l'ignominie des sentiments, sont répugnantes et délicates, tantôt attrayantes, tantôt méprisables, extrêmes toujours. En s'acharnant à traduire ses sensations à mesure qu'elles surgissent, Custine semble parfois divaguer, non sans une acuité de vision qui persiste à travers la diversité de ses impressions. Au surplus, il renonce à exprimer un jugement et se borne à en apporter pêle-mêle les éléments les plus opposés. Ce n'est pas à nous d'y mettre plus d'ordre que lui.

Le peuple russe a reçu en partage l'élégance naturelle, la grâce qui fait que tout ce qu'il arrange, tout ce qu'il touche ou qu'il porte, prend à son insu et malgré lui un aspect pittoresque. Condamnez des hommes d'une race moins fine à faire usage des maisons, des habits, des ustensiles des Russes, ces objets vous paraîtront tout simplement hideux ; ici, je les trouve étranges, singuliers, mais significatifs et dignes d'être peints.

Le plus grand plaisir de ce peuple, c'est l'ivresse, autrement dit l'oubli. Pauvres gens : il leur faut rêver pour être heureux ; mais ce qui prouve l'humeur débonnaire des Russes, c'est lorsque des moujiks se grisent ; ces hommes tout abrutis qu'ils sont, s'attendrissent au lieu de se battre et de s'entre-tuer selon l'usage des ivrognes de nos pays ; ils pleurent et s'embrassent. Intéressante et curieuse nation !... Jamais je ne m'émeus sur le sort de cette population sans plaindre également l'homme tout-puissant qui la gouverne.

Plus loin, la compassion fait place à la critique.

En quoi le peuple russe se distingue particulièrement, c'est par le manque d'invention. Pour inventer, il faudrait de l'indépendance; il y a de la singerie jusque dans ses passions... La comparaison, voilà son talent; contrefaire, voilà son génie... Il sera dans l'histoire ce qu'est dans la littérature un traducteur habile. Les Russes sont chargés de traduire la civilisation européenne aux Asiatiques.

La pitié et la sympathie, pourtant, l'emportent quand il avoue ceci :

Ce qui accroît mon malaise depuis que je vis parmi les Russes, c'est que tout me révèle la valeur réelle de ce peuple opprimé. L'idée de ce qu'il pourrait faire s'il était libre exaspère la colère que je ressens en voyant ce qu'il fait aujourd'hui.

Inutile d'en citer plus ; aucune conclusion ne se dégagerait de cette série de remarques. Moralité, intelligence, dignité de caractère, esprit de conduite, en tout la race slave diffère tellement de ce que l'Occident tient pour normal qu'il n'est possible ni de la comparer, ni de la juger. En quel pays autre que la Russie l'improbité populaire chercherait-elle, par exemple, à s'excuser avec le cynisme bon enfant de ce dicton. « Notre Seigneur volerait aussi s'il n'avait pas les mains percées. » On ne peut pas s'indigner à fond contre des gens aussi naïvement dépravés.

Custine ne tâche pas d'expliquer ; il note tout avec une franchise que rend encore plus méritoire la timidité des observateurs qui lui ont succédé.

Par contre, son appréciation, quand elle porte sur les classes privilégiées, devient tout à fait ferme. Plus d'atténuations, ni de réticences. C'est cette rigueur qui ne lui a pas été pardonnée.

N'écoutez pas les forfanteries des Russes ; ils prennent le faste pour l'élégance, le luxe pour la politesse, la police et la peur pour les fondements de la société. A leur sens, être discipliné, c'est être civilisé... Malgré toutes leurs prétentions aux bonnes manières, malgré leur instruction superficielle et leur profonde corruption précoce, malgré leur facilité à deviner et à comprendre le positif de la vie, les Russes ne sont pas encore civilisés. Ce sont des Tartares enrégimentés, rien de plus.

Ce qui résulte des excès de l'absolutisme, il l'indique en ces termes :

Les seigneurs russes bien que souverains dans leurs domaines... ne sont rien dans l'État : chez eux, ils abusent de tout, ils se moquent de l'empereur parce qu'ils corrompent ou intimident les agents secondaires du pouvoir légitime, mais le pays n'en est pas plus pour cela gouverné par eux. Tout-puissants pour le mal qui se fait en détail et à l'insu de l'autorité suprême, ils sont sans force comme sans considération dans la direction générale du pays.

Sur ce sujet, il est intarissable. Entre vingt autres la tirade qui suit, même élaguée et raccourcie, donnera l'idée en même temps de sa verbosité et de la justesse de la plupart de ses traits.

Sans moyen âge, sans souvenirs anciens, sans catholicisme, sans chevalerie derrière soi, sans respect pour sa parole, toujours Grecs du bas Empire modernisés par les Prussiens au XVIIIe siècle et les Français au XIXe, polis par formules comme des Chinois, grossiers ou du moins indélicats comme des Kalmoucks, sales comme des Lapons, beaux comme des anges, ignorants comme des sauvages (j'excepte les femmes et quelques diplomates), fins comme des Juifs, intrigants comme des affranchis, doux et graves dans leurs manières comme des Orientaux, cruels comme des barbares, moqueurs par nature et par sentiment de leur infériorité, légers mais en apparence seulement, les Russes ont tous l'esprit nécessaire pour acquérir un tact extraordinairement aiguisé, mais nul n'est assez magnanime pour s'élever au-dessus de la finesse

Il accorde finalement que sa sévérité pourrait dépasser la mesure.

Puisque les Russes ont de la grâce, — consent-il à reconnaître, — il faut bien qu'ils aient un genre de naturel que je n'ai pu discerner. Le naturel de ce peuple est peut-être insaisissable pour un étranger qui passe par le pays aussi rapidement que moi en Russie. Nul caractère n'est aussi difficile à définir que le leur.

Et encore ceci qui fut âprement exploité contre lui :

Je l'avoue ingénument, j'ai passé en Russie un été terrible, parce que je n'ai pu parvenir à bien comprendre qu'une très petite partie de ce que j'ai vu.

Très judicieux dans ses observations de psychologue, Custine perd pied sur le terrain politique. Toutes ses prévisions ont été démenties par les événements.

A l'époque de son voyage, Nicolas se complaisait en d'imprudentes provocations à la France et aux idées nouvelles. « Cette situation de roi des rois, de chef des gouvernements monarchiques, d'arbitre de l'Europe... était plus apparente que réelle [1]. » Custine s'y laissa prendre et crut sincèrement, comme beaucoup d'autres et non des moindres, l'Occident menacé par une imminente invasion de Cosaques [2]. Il se figura la Russie fomentant l'anarchie en Europe, avec l'espoir d'affaiblir des adversaires sur lesquels elle s'apprêtait à fondre et qu'elle pourrait asservir. C'est son mépris pour la monarchie bourgeoise de Juillet qui probablement lui inspira cette terreur des desseins du gouvernement russe.

L'Europe, disait-on à Pétersbourg, prend le chemin qu'a suivi la Pologne ; elle s'énerve par un libéralisme vain, tandis que nous restons puissants, précisément parce que nous ne sommes pas libres ; patientons sous le joug, nous ferons payer aux autres notre honte.

Quelle vraisemblance qu'une aussi déraisonnable idée ait germé dans le cerveau de quiconque avait part là-bas à la direction des affaires extérieures?

Mais, afin de donner un semblant de réalité au romantisme de cette politique, Custine dénonce, et cette fois avec une grande justesse de coup d'œil, la classe d'employés hostiles dans le fond de leur cœur à l'ordre de choses qu'ils administrent et qui poussaient la nation vers un but que peut-être ils ne voyaient pas nettement eux-mêmes ; c'étaient, en grande partie, des fils de popes, espèces d'ambitieux vulgaires, de parvenus sans talent, « gens approchant de tous les rangs et qui n'ont pas de rang et, pour tout dire en un mot, des révolutionnaires chargés de maintenir l'ordre établi ». En quoi, il ne se trompait pas, comme on a pu le vérifier vingt ans plus tard, quand commença l'agitation libérale, émancipatrice et constitutionnelle contre le régime conservateur de Nicolas Ier.

1. Alfred Rambaud. *Histoire de la Russie*, p. 659.

2. Vingt ans plus tard, Mérimée confiait à un ami ses vues sur la politique russe. « Quand la Russie aura fini sa petite révolution, on verra comme elle marchera dans la voie des conquêtes. Voyez comme elle s'est assimilé la Mingrélie, la Géorgie, etc. La raideur des Anglais, leur mépris nullement déguisé pour toute autre race que la leur... les empêcheront de jamais fonder un établissement durable aux Indes. Du jour où les Russes y arriveront, les Anglais sont perdus. » (Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené.)

Et cette conspiration permanente qui minait et sapait secrètement l'absolutisme, il la rattache à une autre sur laquelle des révélations lui auraient été faites. Les historiens ont-ils rencontré dans leurs recherches quelques traces de l'organisation secrète qu'on lui a divulguée? Ce qu'il en dit sans oser rien affirmer, mérite d'être reproduit, ne serait-ce qu'afin de provoquer des rectifications.

Napoléon avait pressenti le danger de la puissance russe ; voulant, en politique italien, affaiblir l'ennemi de l'Europe révolutionnée, il recourut d'abord à la puissance des idées. Il profita de ses rapports d'amitié avec l'empereur Alexandre et de la tendance innée de ce prince vers les institutions libérales, pour envoyer à Pétersbourg, sous prétexte d'aider à l'accomplissement des desseins du tsar, un grand nombre d'ouvriers politiques, sorte d'armée masquée chargée de préparer en secret la voie à nos soldats. Ces intrigants habiles avaient mission de s'ingérer dans le gouvernement, de s'emparer surtout de l'éducation publique (?) et d'infiltrer dans l'esprit de la jeunesse des doctrines contraires à la religion politique du pays... J'étais bien loin de m'attendre à trouver en Russie ces vestiges de notre politique et à entendre sortir de la bouche des Russes des reproches analogues à ceux que nous font les Espagnols depuis trente-cinq ans. Si les malignes intentions que les Russes attribuent à Napoléon furent réelles, nul patriotisme ne les peut justifier. On ne sauve pas une partie du monde en trompant l'autre.

*
* *

Un point faible de Custine, et ce n'est pas le seul, est d'affecter le ton désinvolte d'un grand seigneur s'amusant au rôle d'homme de lettres. Ce qu'il lui a plu de remarquer et de retenir, il condescend à le mettre par écrit ; aux lecteurs d'apprécier la faveur qu'il leur fait.

C'est là du pur dandysme ; sous ce mince vernis, percent la vanité et la coquetterie. Raisonneur incoercible, il a le culte, l'idolâtrie de ses réflexions. Il se contemple, se mire et s'admire, soit que sa pensée se répande en une période à la Bossuet, soit qu'elle se concentre dans des maximes « à la manière de » Tacite, Pascal ou Montesquieu. Mais cet effort pour égaler les maîtres n'aboutit trop souvent qu'à une phraséologie déjà démodée de son temps. Cinquante ans plus tôt, on eût mis son image en vignette de frontispice, burinant sur des tables

d'airain quelqu'un de ses aphorismes : « Sous un despote, un sujet qui se croit des droits est un rebelle. » Ou : « Il n'y a d'homme libre en Russie que le soldat révolté. »

Sa grandiloquence l'entraîne aux pires cocasseries. A Moscou notamment, il ne se contient plus. Les audaces de son style rivalisent avec les étrangetés de l'architecture qu'il veut dépeindre :

Sous les successeurs de Gengis-Khan, l'Asie s'est ruée une dernière fois sur l'Europe ; en se retirant, elle a frappé du pied la terre, et il en est sorti le Kremlin.

Craignant de n'avoir pas encore exprimé assez fortement la violence de son émotion, à peine a-t-il repris du souffle qu'il s'écrie :

Qui pourrait approcher sans une religieuse terreur de ce boulevard sacré dont une pierre détachée par Bonaparte a rebondi jusqu'à Sainte-Hélène pour écraser le triomphateur au milieu de l'Océan?... Pardon, je suis né du temps des phrases,

ajoute-t-il bonnement, un peu confus tout de même de l'élan de son lyrisme.

Ces extravagances n'auraient dû nuire qu'à l'écrivain ; elles ne diminuent pas la valeur de ses jugements et le courage qu'il eut à les émettre.

Dieu soit loué ! Nous pouvons respirer librement et penser tout haut! — déclarait Custine hors de Russie. — Beaucoup de gens sans doute ont éprouvé la même sensation. Pourquoi nul voyageur ne l'a-t-il exprimée? C'est ici que j'admire sans le comprendre, le prestige que le gouvernement russe exerce sur les esprits. Il obtient le silence non seulement de ses sujets, c'est peu, mais il se fait respecter même de loin par les étrangers échappés à sa discipline de fer. On le loue, ou du moins on se tait. Voilà un mystère que je ne peux m'expliquer.

Dans cet État soumis au plus rigoureux despotisme, il fallait s'interdire de prévoir que le moindre changement fût jamais souhaitable. Un silence approbateur était la consigne acceptée partout. Custine s'en indignait. Sa critique, quoique contenue, parut en Russie et même au dehors une nouveauté d'une audace intolérable. Dans un empire privé de toutes les libertés, celle de ses appréciations fit scandale.

Cette fois du moins, la règle du silence ne fut pas observée.

Trois éditions du livre enlevées en deux ans[1], il ne restait aux Russes qu'à décrier cette publication, puisqu'ils n'avaient pu l'étouffer. L'auteur d'ailleurs les y provoquait. « Le silence officiel qu'on fait règner autour d'eux les abuse, concluait-il... S'ils veulent se faire reconnaître des nations de l'Europe et traiter avec nous d'égaux à égaux, qu'ils commencent par se résigner à s'entendre juger. » Irrités de l'être sans l'excessive indulgence à laquelle on les avait habitués, ils entreprirent de discréditer l'auteur et son ouvrage. « Quatre mois de voyage, il n'a rien vu », disaient-ils. Son livre devint le réservoir où ils puisèrent leurs plaisanteries classiques contre la légèreté française. C'est du moins Vogüé qui le prétend. Et lui-même forçant le ton comme pour flatter les détracteurs du trop sincère touriste, il range Custine dans la catégorie des voyageurs qui traversent le monde sans que leur pensée sorte de France. « Stendhal est peut-être une exception unique pour sa façon de regarder. Voyez les pires, ce hâbleur de Custine par exemple : ils ont suivi la grande route, écouté les propos de table d'hôte, et tout pris pour argent comptant[2]. »

Dans la circonstance, c'est contre Vogüé lui-même que le reproche se retourne. On le constate à regret ; mais, à n'en guère douter, il a décrié les *Lettres sur la Russie* d'après ce qu'il en entendait dire, sans être allé voir ce qu'il devait en penser.

Par contre, Sainte-Beuve estimait que :

> c'est plus qu'un livre agréable ; au milieu de beaucoup de répétitions, de bel esprit, d'afféterie même et de prétention à étaler ses propres sentiments qu'on ne lui demande pas, l'auteur a observé avec sagacité, avec profondeur. Il dévoile (et c'est la première fois qu'on le fait) les plaies et les lèpres de cette société russe, de cette civilisation plaquée ; il révèle sur le prince, sur les grands, sur tous, d'affreuses vérités. Ce livre *porte coup* (c'est l'opinion de bons juges non suspects de faveur)[3].

1. Signalons à propos de l'accueil fait au livre de Custine une petite brochure intitulée *Un mot sur l'ouvrage de M. de Custine*, éditée en 1843. C'est un secrétaire de l'Ambassade de Russie à Paris qui en fait mention dans son journal ; appréciant ensuite la relation que Xavier Marmier venait de publier d'un voyage dans le Nord et qu'il estime jolie, méritoire et honnête, il ajoute : « Mais qu'il y a loin de là au talent descriptif de Custine ! » (Journal de Victor de Balabine, publié par M. Ernest Daudet, Paris 1914). — Le 1er volume seul a paru.

2. *Regards historiques et littéraires*, p. 155.

3. *Chroniques parisiennes*, p. 62.

Voilà qui est grave : un jugement d'une valeur considérable émis après avoir été médité, et que Sainte-Beuve n'eût certes pas toléré qu'on écartât sans en donner de raisons. Mais, se demandera-t-on, pour le formuler sur des pays étrangers et lointains, l'expérience des voyages ne manquait-elle pas au casanier auteur des *Lundis*? De toute sa vie, il est vrai, sauf pour une rapide excursion en Italie, il n'a poussé hors du quartier Latin que jusqu'à Lausanne et Liége. Tout de même, chez l'homme qui sut lire mieux qu'aucun autre, cet ouvrage avait mis en éveil un sens critique merveilleusement avisé ; l'impression ressentie a, de plus, été soumise au contrôle de gens réputés compétents. L'éloge qu'il accorde n'a-t-il pas plus de poids qu'un dénigrement sommaire pour se débarrasser d'un témoignage importun? Avec un vif regret, dans ce cas très exceptionnel, on se voit forcé de prendre contre Vogüé le parti de celui dont il s'est fait le malencontreux contradicteur.

La caution de Sainte-Beuve suffirait pour celle des œuvres de Custine dont nous avons à nous occuper. S'il fallait parler des romans du même auteur, d'autres déposeraient non moins favorablement. Balzac consacra un article des plus élogieux au *Monde comme il est*[1], dont la publication date de 1835 ; après celle d'*Ethel* (1839), roman inférieur au précédent, mais non sans intérêt, il lui écrivit une longue lettre de critiques amicales, le 10 février 1839, recueillie dans la *Correspondance complète*, et lui dédia *l'Auberge rouge*. « En reconnaissance du secours que M. de Custine a prêté à l'auteur durant la seule et unique représentation de *Vautrin* », il lui offrit un exemplaire de la pièce ; dédicace qui ne pouvait échapper à M. de Spœlberg de Lovenjoul.

Cet extraordinaire collectionneur avait aussi classé dans ses trésors une importante étude inédite de Balzac sur la Russie ; ce manuscrit doit se trouver à Chantilly, avec les inestimables archives léguées à l'Institut[2]. Ce serait le document à consul-

1. *Œuvres complètes*, t. XXII, p. 239. (Édition Calmann-Lévy.)

2. Ces renseignements sur les rapports de Balzac et de Custine nous ont été fournis avec le plus obligeant empressement par M. Fernand Vandérem ; ils nous ont permis d'apprécier une sûreté et une étendue d'information qui ajoutent encore à la haute valeur du critique et de l'homme de lettres.

ter, si les circonstances y étaient plus propices. Mais encore conviendrait-il de le lire avec circonspection ; car Balzac en 1840, dans sa *Revue parisienne*, proclamait l'empereur Nicolas « le seul homme en ce moment à la hauteur de son empire, digne de la grande Catherine et de Pierre le Grand, à la fois Pape et Empereur ». A cette époque, il s'épuisait en flatteries au parti légitimiste, dont il s'était mis par genre et par vanité, et en insultes à la monarchie de Juillet. Sainte-Beuve, à qui Balzac s'était promis de passer sa plume au travers du corps et qui ne s'en trouvait pas plus mal, a signalé avec une savoureuse malice les théories historiques de son adversaire à l'usage des violents de tous les partis[1]. Il suppose même que cette ferveur pour l'absolutisme avait inspiré au gouvernement russe la pensée de confier à Balzac le soin de le défendre. « Balzac est allé en Russie, note-t-il le 7 septembre 1843, pour devenir le réfutateur officiel de M. de Custine ; ce qui est certain, c'est qu'il est parfaitement impropre à ce rôle... » Si donc le manuscrit compris dans les collections Spœlberch date du même temps, c'est vraisemblablement un essai d'apologie commandé à Pétersbourg et qui n'y aura pas été agréé.

Enfin comment ne pas rappeler que Baudelaire, ayant envoyé un exemplaire des *Fleurs du mal* à M. de Custine, en fut remercié par une lettre que le poète tint à insérer parmi d'autres *testimonia*, dans des éditions postérieures aux poursuites encourues par lui? Ceci soit dit pour établir que Custine, comme littérateur, n'était nullement dédaigné par ses contemporains.

Il n'en était malheureusement pas ainsi de l'homme. Dans la société de son temps, il fut disqualifié par ses mœurs. Avec indulgence, on en peut dire ce que la duchesse de Duras écrivait d'un autre. « Il n'y a pas de situation plus cruelle que de valoir mieux que sa conduite. » Ceux mêmes comme Philarète Chasles, qui ont parlé le plus durement de la façon dont « il subissait, tête basse, le mépris public », reconnaissent que « sans se racheter, il était loyal, généreux, honnête, charitable, éloquent, spirituel, philosophe distingué, presque poète[2] ». Sa vie dégrada son talent, a prononcé M. Edmond Biré.

1. *Port-Royal*, t. I, Appendice.
2. *Mémoires*, t. I, p. 310.

De cette vie, dans ce qu'elle eut d'avouable, il suffira de rappeler, pour le remettre à son rang et le situer dans son temps, qu'il était petit-fils de ce général Custine qui commanda les armées de la République, et fils du plénipotentiaire de vingt-deux ans que la Convention chargea de missions près des cours de Brunswick et de Prusse, tous deux morts sur l'échafaud. Il avait pour mère cette séduisante Delphine de Sabran, « héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang », a dit d'elle Chateaubriand qui s'en laissa aimer. Quoique choqué vraisemblablement de ce qu'après lui elle eût accepté Fouché comme protecteur et ami, il ne fut pourtant pas oublieux de la passion qu'il avait inspirée à la châtelaine de Fervaques. En 1822, ambassadeur à Londres, il accueillait le jeune Astolphe qui préludait à ses voyages par une excursion en Angleterre et en Écosse. Plus tard, au pouvoir et fréquemment relancé par madame de Custine, solliciteuse tenace, il réclama la pairie pour l'héritier du nom. La mauvaise réputation de son candidat était trop établie pour que les démarches de Chateaubriand pussent aboutir.

De 1825 à 1827, Custine avait vu mourir sa très jeune femme, son fils, sa mère et sa grand'mère. « J'ai été longtemps, écrivait-il, à me remettre de l'étonnement que m'a causé tant de malheur... Les voyages et les soins d'un ami m'ont sauvé. »

Durant le règne de Louis-Philippe, il chercha dans les lettres une diversion à ses chagrins et ses déboires ; il produisit des œuvres d'imagination, fit jouer des drames, et surtout publia de copieuses notes sur ses voyages en Espagne, puis en Russie.

De son livre *l'Espagne sous Ferdinand VII* on peut dire qu'il y apprit à connaître ses défauts ; s'il ne s'en corrigea pas entièrement, il ne les montra plus que très atténués, quand il décrivit l'empire du tsar Nicolas.

D'ailleurs, de sa part, aucune étude spéciale, aucun programme avant de commencer son enquête. Venu en Russie pendant la belle saison, il est bien résolu à n'y pas affronter un hiver. Ne sachant pas un mot de la langue, c'est son courrier livonien, un *feldjæger* parlant l'allemand, qui fait office d'interprète, « espion déguisé » en outre, et chargé de le surveiller. Après s'être longtemps attardé à Pétersbourg,

il voyage en poste jusqu'à Moscou, dans sa calèche plus confortable que la *tarantass* indigène, mais peu résistante aux cahots des routes. « Souvent, sa voiture roule sur trois roues et sur une gaule de sapin traînante pour remplacer la quatrième. » Il passe par Yaroslaw, atteint Nijni-Novgorod, hésite à s'avancer plus avant vers l'Est, y renonce et revient par Vladimir à Moscou. Des lettres d'introduction lui donnent accès chez les gouverneurs de province; il fait causer les gens au hasard des rencontres, et c'est tout. De ce qu'étant en Espagne, il avait traversé le détroit de Gibraltar et qu'en Russie il a failli pousser jusqu'à Kasan, il est tout fier de dire : « Partout où j'ai posé le pied sur la terre, depuis Maroc jusqu'aux frontières de Sibérie... » Il se prendrait volontiers pour un explorateur ; mais ses voyages ne sont que les flâneries d'un gentilhomme instruit, curieux, craignant la fatigue et le labeur, et pressé de rentrer chez lui pour y rédiger ses récits.

Quarante ans plus tard, quand Anatole Leroy-Beaulieu se décida à publier ses études sur la Russie, il s'était astreint à neuf années de travaux préparatoires, à quatre séjours en pays moscovite et avait consacré huit ans à mettre au point trois gros volumes in-8° ; en posant la plume, sa bonne foi l'obligeait, néanmoins, à confesser combien, malgré un tel effort, ses conclusions lui paraissaient incertaines et revisables. N'était-ce pas un embarras d'ailleurs qu'un si complet outillage de qualités intellectuelles et morales pour analyser des principes gouvernementaux dénués de sincérité et d'où résultait le pire dévergondage administratif? L'ampleur et le poids de ce bagage semblent avoir encombré l'enquêteur tout le long de la route. Tandis que Custine, la tête fraîche, l'esprit en éveil et l'allure libre, circulant au gré de sa fantaisie, n'a été gêné ni par des idées préconçues, ni par un contrôle trop rigoureux de ses acquis quotidiens.

L'un qui n'osait tout dire et s'interdisait de trop craindre, soulageait sa conscience par de vagues anathèmes contre un empire sourd aux objurgations de la raison ; et les risques de dévastation qu'il entrevoyait, il les prophétisait un peu à la manière biblique, comme ce qui doit s'accomplir à la fin des temps.

L'autre, sous un régime de contrainte autrement sévère

que celui qu'avait à ménager Leroy-Beaulieu, s'est affranchi des égards accordés, surtout en France, aux inadmissibles susceptibilités de la censure tsariste. L'Europe, alors et longtemps après, traitait la Russie en enfant gâtée, dont elle soupçonnait bien les défauts et même les vices, mais ne permettait pas qu'on en parlât. Custine eut l'audace d'enfreindre les consignes imposées aux publicistes occidentaux; il dénonça tout net ce qu'il avait eu l'occasion de remarquer, sans se targuer, loin de là, d'avoir tout vu.

Après le sien, on ne trouverait guère à citer que le livre ou plutôt le pamphlet de Grenville Murray, œuvre de circonstance et de coterie politique; en qualité de correspondant de la *Pall Mall Gazette* lors du congrès de Berlin, le journaliste y a accumulé, sans aucune contre-partie, les plus virulentes accusations contre les gouvernants et la nation russes [1]. A force de déblatérer sur les excès et la débilité de l'autocratie, la corruption des fonctionnaires, les vices ignobles de la population, il se trouve avoir vaticiné avec une justesse de visionnaire; quand il condamne la Russie à être frappée par le destin comme tous les États barbares et à tomber par pièces et morceaux, on croit entendre clamer Isaïe. « C'est pour cela que l'enfer a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini ; et tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux dans Israël, avec tout le peuple, y descendra en foule ». (Ch. V, v. 14.) Outrances terrifiantes et vagues qui, par leur exagération même, approchaient de l'horrible réalité.

Ceci absoudrait les gens de sens droit qui n'ont pas su voir ou pas osé dire pourquoi la Russie ne justifiera jamais ni les espérances, ni toute la terreur qu'elle a inspirées. Quel jugement motivé pourrait-on porter sur une nation qui, de son propre aveu, aimerait mieux s'anéantir que se modérer? Et à qui s'appliquent-elles autant qu'à ces effrénés idéologues si dédaigneux de l'application de leurs théories, les paroles désolantes de Shakespeare :

Nous sommes tous fous à des degrés divers ; car nous sommes tous des esclaves de nos vices qui sont de vraies folies à l'état chronique,

1. *La Russie chez les Russes*. 1 vol. traduit par J. Butler. Paris 1878.

ou des victimes de nos rêves qui s'abattent sur nous comme des folies à l'état aigu [1]...

***

Quelques mots encore sur le bizarre Custine. Plusieurs amitiés, et des plus flatteuses, lui étaient restées fidèles. Madame Récamier l'admit toujours parmi les familiers de l'Abbaye aux Bois ; il était reçu chez madame de Girardin, chez Lamartine, et lié avec tous les auteurs de son époque. Mais il se laissait oublier pendant des mois ou même des années par de mystérieux séjours en Allemagne ou en Italie. Il revint mourir dans sa campagne de Saint-Gratien, près d'Enghien, le 26 septembre 1857. Peu de semaines avant cette définitive disparition, il adressait encore de Rome à Philarète Chasles une longue et affectueuse lettre où, pour la dernière fois, il prédisait, mais cette fois à faux, l'avenir de la papauté et de l'Europe.

Une revision des prédictions inspirées par la Russie devait tenter la curiosité. C'est ainsi qu'un attentif lecteur des philosophes du XVIIIe siècle, M. Louis Proal, a recherché dans leurs écrits l'opinion qu'ils se faisaient de l'empire moscovite en voie de formation [2]. A l'autre extrémité de l'Europe, l'énorme édifice dressait déjà des façades de plus en plus étendues, avec des annexes, des appendices, le tout sans substructions, bâti trop vite, d'après un parti pris qui ne tenait compte ni de la nature du sol, ni de la qualité des matériaux. Sauf Voltaire, adulateur aussi zélé de Pierre le Grand et de Catherine que de Frédéric II de Prusse, tous les penseurs s'inquiétaient de tant d'incohérences et de malfaçons. Diderot de qui le mot sur les Russes « pourris avant d'être mûrs » est si souvent cité, Jean-Jacques Rousseau, le comte de Ségur et plus encore Condillac multiplièrent les avertissements.

Rousseau reprocha, le premier, à Pierre le Grand de n'être qu'un génie imitatif et d'avoir voulu, de ses sujets, faire des Allemands au lieu d'en faire des Russes. « Si vous ne leur avez d'abord appris à être des citoyens, — compléta Condillac,

1. *Le Soir des rois*. Traduction E. Montégut, t. III p. 364.
2. *Mercure de France*, 16 août 1918.

— quel avantage la Russie retirera-t-elle de vos travaux et de vos talents?... On n'attendait pas de vous les connaissances d'un charpentier, on voulait un législateur... Et le législateur doit établir de telle sorte son gouvernement que l'État puisse se passer d'hommes extraordinaires pour le gouverner, et ne craigne ni la médiocrité, ni même les vices de ses conducteurs. »

En se guidant sur la raison, c'était s'élever jusqu'à la divination ; la marche ininterrompue des événements l'a démontré. Du temps de Custine la valeur de ces jugements *a priori* pouvait encore être contestée. Sa tâche fut de les contrôler sur place. Ne serait-ce que d'en avoir vérifié l'exactitude, sans que d'ailleurs on ait voulu l'en croire, il y a de quoi lui savoir quelque gré. C'est là toute la part de mérite que nous avons essayé de lui restituer.

ALFRED DUMAINE,
*Ambassadeur de France.*

# MARGUERITE DE VALOIS

## REINE DE NAVARRE, EN GASCOGNE

(Septembre 1578-Février 1582)

*A mon ami Paul Platel, sieur des Bachelards.*

Le séjour de Marguerite de Valois, reine de Navarre, en Gascogne est un des épisodes les plus intéressants de ses *Mémoires*. Elle ne dit pas tout et l'on doit suppléer aux lacunes, aux réticences et aux omissions de son récit. Mais avec les détails qu'elle donne, son Livre de comptes et les autres documents du temps, il est possible de reconstituer sa vie dans le Midi lointain. Le principal attrait de cette partie de son autobiographie, outre qu'elle est un chapitre de l'histoire de France, c'est qu'elle présente en raccourci l'image des idées, des sentiments et de la culture de cette Valois-Médicis, l'une des trois perles de la couronne des Marguerites.

En 1578, depuis six ans qu'elle avait épousé, malgré elle, le roi de Navarre, Henri de Bourbon, un huguenot, la fille de Catherine de Médicis n'était pas sortie de la Cour de France, sauf pour un court voyage aux Pays-Bas. C'était la faute de sa mère et des rois ses frères et surtout celle des événements. Son mari, converti au catholicisme, sous peine de

mort, à la Saint-Barthélemy, forcé de marcher avec les troupes royales contre La Rochelle, où nombre de survivants des massacres s'étaient retranchés, avait au retour du siège vécu au Louvre, surveillé, suspect et guettant l'occasion de regagner son royaume de Navarre.

La Rochelle n'avait pas été prise, ni le parti protestant exterminé ; les troubles recommencèrent. Charles IX était miné par la phtisie ; le duc d'Anjou, son frère puîné, parti pour la Pologne où la reine-mère, qui l'aimait « uniquement », l'avait fait élire roi. Le dernier fils de Catherine, le duc d'Alençon, un Valois-Médicis de belle marque lui aussi, cultivé, raffiné, ambitieux, et par surcroît, turbulent et fourbe, réclama la lieutenance générale, que le départ de son frère laissait vacante, et ne l'ayant pas obtenue, il s'entendit avec tous les malcontents, huguenots, néo-catholiques, catholiques modérés et factieux de toute origine. Il projetait de s'enfuir à Sedan, dans la principauté protestante de Bouillon, sur la frontière du royaume, et de dicter de là ses conditions.

Le roi de Navarre était du complot. Après trois tentatives, dont la dernière coïncida avec une nouvelle prise d'armes des protestants, la reine-mère, qui craignait que son fils et son gendre, — Charles IX dépérissant à vue d'œil, — ne voulussent, en cas de vacance du trône, empêcher le retour en France du roi de Pologne, héritier légitime, les tint sous bonne garde au château de Vincennes et embastilla les maréchaux de Cossé et de Montmorency, qu'elle croyait leurs complices.

Aussi, quand Charles IX fut mort, Henri III, s'échappant du pays des « Sarmates », avait pu sans opposition rentrer en son royaume de France. Mais l'Ouest et le Midi étaient en armes. Le gouverneur du Languedoc, un autre Montmorency, jusque-là catholique zélé, avait, pour sauver le chef de sa maison et se sauver lui-même, conclu une alliance avec les huguenots du Midi.

Catherine était convaincue que le nouveau roi, l'ancien vainqueur de Jarnac et de Moncontour, briserait la coalition des protestants et des catholiques unis et irait se faire couronner à Reims « le plus triomphant roi qui fut jamais ».

Elle prenait pour amour des armes un feu de jeunesse que l'abus des plaisirs avait éteint et pour génie militaire les succès dus à l'habileté manœuvrière du véritable chef de l'armée royale, le maréchal de Tavannes. Le César et l'Alexandre qu'elle imaginait en sa tendresse se lassa vite de faire campagne, et il accorda aux rebelles une trêve dont ils profitèrent pour renforcer leur organisation et lever en Allemagne une armée d'auxiliaires protestants.

Henri III avait mis en liberté les princes prisonniers, mais il les gardait à sa suite. Il montrait de la sympathie au roi de Navarre, dont la belle humeur et la verve gasconne l'amusaient, dont le tempérament amoureux, qui trouvait si pleinement à se satisfaire à la Cour, le rassurait. Mais il ne pardonnait pas au duc d'Alençon, qu'il suspectait d'avoir voulu lui ravir sa couronne. Il l'humiliait et le laissait humilier par ses favoris.

Le duc s'enfuit du Louvre (15 sept. 1575) et alla prendre le commandement des coalisés, à qui se joignit l'armée de secours allemande. Quelques mois après, le roi de Navarre, dont Henri III avait cessé de « faire cas », prit aussi le large (5 fév. 1576) et se dirigea vers ses États pyrénéens. A Vendôme, il était retourné au prêche, et, ayant après plusieurs mois d'hésitation abjuré publiquement le catholicisme, il avait été reconnu pour chef du parti protestant, comme premier prince du sang de la religion. Le roi de France n'était pas prêt à la guerre. La classe militaire faisait défection; des milliers de gentilshommes allaient rejoindre son frère. En deux ans il s'était aliéné les peuples et les grands par sa paresse, sa hauteur, ses prodigalités, ses exactions et la faveur exclusive qu'il montrait à des jeunes gens beaux et bien faits, parés et attifés comme des femmes. La reine-mère, épouvantée du danger qu'il courait, se décida, par crainte du pire, à signer, avec le duc d'Alençon, le traité d'Etigny (près de Sens), qui accorda à son fils rebelle un accroissement d'apanage et le titre de duc d'Anjou, aux mercenaires allemands une indemnité de guerre et aux réformés la liberté de culte dans tout le royaume (7 mai 1576). Alors les catholiques ardents s'élevèrent contre cette paix qui semblait reconnaître dans l'État l'existence de deux religions, et ils commencèrent à faire des

ligues. Henri III, humilié de sa défaite et inquiet de cette agitation, réunit les États généraux à Blois et leur fit voter le rétablissement de l'unité de foi. Catherine, autrefois belliqueuse, inclinait à la paix depuis qu'elle savait son fils incapable, par mollesse et par dégoût de l'action, de poursuivre la ruine du parti protestant; mais, mise en demeure de se soumettre à la volonté royale ou de se démettre du pouvoir, elle négocia si bien qu'elle réussit à regagner le duc d'Anjou et Damville, chefs des catholiques modérés ou politiques. Les huguenots, réduits à leurs seules forces, furent obligés de subir le traité de Bergerac (7 sept. 1577), qui restreignait l'exercice de leur culte à une ville par bailliage, outre les villes et les châteaux-forts où il était autorisé avant le commencement des hostilités.

Mais il était plus facile de mettre par écrit les conditions du vainqueur que de les faire exécuter aux vaincus.

Du vivant de Charles IX, Marguerite était aussi heureuse qu'il était possible, eu égard au malheur des temps. Belle, élégante, intelligente, et pour tous les dons de l'esprit et du corps, sans oublier le prestige du sang et de la naissance, admirée, adulée, adorée, elle avait occasion de se consoler des infidélités de son mari, avec qui, la franchise des cœurs sauve, elle vivait en parfaite harmonie. Mais dès l'avènement d'Henri III, « quelle mutation »! Le frère et la sœur s'étaient auparavant si entr'aimés, dit Brantôme, qu'ils ne faisaient « qu'un corps, une ame et une mesme volonté ». Des causes de leur rupture, on ne sait que ce que Marguerite en a dit, et ce n'est peut-être pas tout. Il lui en voulait mortellement d'avoir, pendant qu'il était en Pologne, donné son affection, et entière, comme elle faisait toujours, au duc d'Alençon, ce frère qu'il détestait et redoutait. Aussitôt après son retour en France, à Lyon, il avait, pour se venger, dénoncé au roi de Navarre, qui n'en fit que rire, une prétendue visite de sa sœur à un amant malade et alla faire même conte à la reine-mère, qui, très chatouilleuse en matière d'honneur féminin, jeta « feux et flammes ». Convaincu cette fois d'erreur et réduit à s'excuser, il récidiva. Il s'ingéniait à déshonorer Marguerite, obligeant son facile époux, malgré qu'il en eût, à renvoyer celle de ses filles d'honneur, Thorigny, qu'elle

aimait le plus, « sans en amener aultre raison, sinon qu'il ne falloit point laisser à des jeunes princesses des filles en qui elles eussent une si particulière amitié ».

Pour brouiller son frère et son beau-frère que sa sœur travaillait à maintenir en bon accord, comme la sauvegarde de leur sécurité, il lança entre eux la belle madame de Sauve, une fine coquette, dont ils s'éprirent jusqu'à vouloir se la disputer, les armes à la main. Des amis les réconcilièrent, mais le roi de Navarre, qui fut toujours crédule en amour, se laissa persuader par cette charmeuse que sa femme, par jalousie, — un sentiment dont elle était bien incapable, — avait favorisé les prétentions de son rival. Il « s'estrangea » de la reine, cessant, ce qui était le plus grave indice de son humeur, de la mettre dans la confidence de sa bonne fortune, comme il avait fait jusque-là. Il faisait lit à part, rentrait tard et se levait tôt pour n'avoir pas occasion de lui parler. Il s'était enfui de la Cour sans lui dire adieu.

Mais Henri III, furieux de penser qu'elle avait aidé à ce départ, lui donna le Louvre pour prison. C'est en cette retraite forcée qu'elle commença, dit-elle, à prendre goût à la lecture où elle trouva « soulagement » à ses peines et « acheminement à la dévotion ». Elle parle avec enthousiasme de la découverte de « ces deux biens », l'étude et la dévotion, « qu'elle n'eust jamais goustez entre les vanitez et la magnificence de sa fortune prospère ». Elle apprit à lire « en ce beau livre universel de la nature tant de merveilles de son Créateur, que toute ame bien née faisant de cette congnoissance une eschelle de laquelle Dieu est le dernier et le plus hault eschelon, ravie, se dresse à l'adoration de cette merveilleuse lumière et splendeur de cette incompréhensible essence ; et faisant un cercle parfaict ne se plaist plus à aultre chose qu'à suivre cette chaisne d'Homère, cette agréable encyclopédie, qui partant de Dieu mesme retourne à Dieu mesme, principe et fin de toutes choses ». Elle s'élève à l'idée première sur les ailes de Platon.

Sa captivité dura quelques mois. Le duc avait aussitôt écrit à la reine-mère que, si on traitait sa sœur indignement, « on le mettroit au dernier désespoir ». Catherine, attentive à saisir tout moyen de rapprochement, persuada au roi de lui lais-

ser emmener sa fille à Étigny, pour bien montrer à son fils que Marguerite était libre. L'année suivante, quand il déclara la guerre au roi de Navarre, elle obtint encore qu'il permît à la reine sa femme, pour des raisons de haute convenance, de s'en aller, loin du théâtre des opérations militaires, aux eaux de Spa. Marguerite, instruite des desseins du duc d'Anjou sur les Pays-Bas, s'assura dans toutes les villes où elle passait, à Mons, à Cambrai, etc., qu'une partie de l'aristocratie supportait impatiemment la domination espagnole et qu'elle accueillerait son frère en libérateur, s'il apparaissait avec une armée. Mais au retour de sa cure, et bien que la paix eût été signée avec les protestants à Bergerac, Henri III trouvait toujours quelque prétexte pour empêcher la reine de Navarre d'aller rejoindre son mari. Il ne pouvait pas croire qu'elle eût oublié toutes les injures du présent et du passé, et sachant sa puissance de séduction, il appréhendait de la voir hors d'atteinte.

Il fallut bien qu'il entendît raison. Le duc d'Anjou, de nouveau disgracié, bafoué par les mignons, et, sur un soupçon de fuite, arrêté une nuit dans sa chambre, et gardé à vue, s'évada du Louvre, et cette fois par la fenêtre de sa sœur (14 fév. 1578).

Henri III, si ému de crainte et de colère qu'il fût, ne pouvait se venger de la coupable, par peur des représailles. Le fugitif, retiré en son apanage, protestait de son obéissance et ne semblait occupé qu'à rassembler des troupes pour envahir les Pays-Bas, mais ne pouvait-il pas à l'occasion les employer contre le roi son frère?

Les huguenots n'avaient pas cessé de « remuer ménage » et refusaient d'exécuter les clauses du traité de Bergerac. Leur chef, ou, comme on disait, le protecteur des Églises, se plaignait en outre de n'être gouverneur de Guyenne qu'en titre et il réclamait non par amour, mais par dignité, sa femme qu'Henri III retenait comme une sorte d'otage. La coalition des protestants et des catholiques unis pouvait se reformer, et encore plus redoutable qu'en 1576, le nombre des malcontents s'accroissant toujours. Catherine se flattait d'amuser le duc d'Anjou de vagues promesses de concours aux Pays-Bas, mais pour assurer la paix qu'Henri III estimait le plus grand des biens et qu'elle, expérience faite de son incurable inertie, regardait comme une impérieuse nécessité, elle ne

voyait d'autre moyen que de contenter le roi de Navarre. C'était le maître de l'heure.

Elle offrit donc au roi son fils d'aller négocier l'exécution de la paix avec les protestants du Midi, puisqu'il en coûtait à sa dignité et à sa paresse d'y aller lui-même, mais c'était à condition qu'elle pût emmener sa fille. Quelle que fût sa confiance en son habileté diplomatique, elle prévoyait que son gendre, à leur première rencontre, réclamerait la présence de la reine. Il fallait lui ôter cette raison ou ce prétexte d'atermoiement.

Catherine pensait que Marguerite, bonne catholique et qui n'avait épousé un huguenot que par obéissance filiale, se ferait scrupule d'exciter, dans le Midi, des troubles qui ne pouvaient profiter qu'aux hérétiques. Elle tiendrait plutôt à gloire d'employer en faveur du catholicisme et de la paix sa beauté, son intelligence, tous ses moyens de persuasion, et, satisfaite de ce grand rôle, elle en oublierait ses déceptions et ses rancunes.

Les conseils de la reine-mère et la leçon des faits décidèrent Henri III à laisser partir sa sœur. Il n'épargna pour l'adoucir et se l'attacher ni les belles paroles, qu'il avait à souhait, ni les bienfaits. Comme assignat de sa dot, il lui donna, « en échange des soixante-sept mille cinq cens livres de rente qu'elle devoit prendre par chascun an sur les receptes générales », le domaine royal d'Agenois, Rouergue et Quercy et les quatre jugeries de Verdun, Rieux, Rivière et Albigeois, sises en la sénéchaussée de Toulouse, avec « la nomination aux offices et bénéfices ». Toutes ces terres et droits confinaient aux fiefs que le roi de Navarre tenait de la Couronne de France : Albret, Foix, Armagnac, etc., et n'étaient pas loin du Béarn et de la Navarre, où il était prince souverain. Outre cette pension, « telle que les filles de France ont accoustumé d'avoir », Henri III lui en « donna encore une de l'argent de ses coffres ».

C'était déjà une belle réparation. Il multiplia les avances, « prenant la peine, raconte Marguerite, de me venir voir tous les matins et me représentant combien son amitié me pouvoit estre utile », et celle du duc d'Anjou dangereuse. Mais il ne put « esbranler la fidélité » qu'elle avait vouée à son autre

frère, quelques raisons d'intérêt qu'il fît valoir. Ferme et constante en ses affections, comme son père Henri II, à qui elle ressemblait tant au physique et au moral, elle protestait du très humble service du duc, au moment même où le roi constatait que, malgré des défenses formelles, il continuait les préparatifs d'expédition aux Pays-Bas et risquait de provoquer une invasion des Espagnols en France. Avec plus de sincérité, elle le remerciait, pour ce qui était d'elle, de tant d'honneurs et de bien qu'il lui faisait et promettait « de ne travailler à autre chose étant auprès du roi son mari que de le maintenir en son obéissance ».

Quand elle alla prendre congé de lui à Ollainville avec la reine-mère et lui dire adieu, le passé semblait oublié et tous les sujets de querelle, sauf un, écartés.

Le clergé fit, de très mauvaise grâce d'ailleurs, les frais de ce voyage en pays hérétique.

La maison de Marguerite avait été royalement montée : 33 dames ou filles d'honneur, 10 femmes de chambre, 6 maîtres d'hôtel, 8 panetiers, 4 échansons, 3 écuyers tranchants, 5 écuyers d'écurie, 5 aumôniers, 2 chapelains, 3 clercs de chapelle, 5 médecins, 1 apothicaire, 1 chirurgien, 1 chancelier, 1 général des finances, 8 conseillers, 22 secrétaires, 5 contrôleurs, 5 maréchaux des logis, et en outre une foule de valets, d'huissiers, de gens de métiers, de fournisseurs, de portiers, de palefreniers, de muletiers, de cochers, de charretiers, et d'aides de toute sorte, en tout près de 300 personnes.

Le chancelier, garde des sceaux de la reine et président de son conseil, Guy du Faur de Pibrac, qui n'est plus guère connu que comme poète pour ses *Quatrains moraux*, était en ce temps-là un personnage : ancien ambassadeur au Concile de Trente, président au Parlement de Paris et conseiller du roi. De maison toulousaine, allié ou apparenté à la noblesse du pays, homme de confiance d'Henri III, qu'il avait suivi en Pologne, et frère du chancelier du roi de Navarre, il était tout désigné pour servir d'agent de liaison entre les deux rois, et entre le mari et la femme.

Les protestants du Midi voyaient avec inquiétude arriver Catherine de Médicis et sa fille avec leurs Cours de dames et de filles d'honneur. Ils soupçonnaient la reine-mère d'un

autre dessein que l'exécution du traité de paix. Ne se faisait-elle pas accompagner ou suivre de tous les Bourbons catholiques, duc et duchesse de Montpensier, cardinal de Bourbon, princesse douairière de Condé, comme pour les donner en exemple au roi de Navarre, qui, seul de sa maison avec son cousin le prince de Condé, s'obstinait dans l'hérésie? Et en effet, il n'est pas impossible qu'elle ait rêvé, car c'était une grande imaginative, de ramener par persuasion au catholicisme son gendre qu'elle y avait converti de force lors de la Saint-Barthélemy. Les croyances d'Henri de Bourbon paraissaient bien flottantes. Après sa fuite, il avait tant différé d'abjurer à nouveau qu'il semblait n'être revenu au protestantisme que pour reprendre la direction du parti protestant. Ses mœurs, qui étaient débordées, scandalisaient les ministres. Il bâillait au prêche et même un jour s'amusa, dit-on, à lancer des noyaux de cerise au nez du prédicant. Il avait dans son armée et son conseil des catholiques : Lavardin, Miossens, Gramont, Duras, Roquelaure, qu'il avait beaucoup de peine à faire accorder avec les chefs réformés, Turenne, Quitry, La Noue, d'Aubigné. Entre ces serviteurs bigarrés, les délibérations tournaient souvent à la querelle et à la provocation, et une fois il fut obligé de se jeter entre eux, les larmes aux yeux, pour faire rentrer au fourreau les épées qui en étaient sorties. Mais, prévoyant comme il l'était et déjà préoccupé de ses chances d'héritier présomptif, tolérant d'ailleurs et humain de nature, il maintenait de son mieux dans ses États cette union des protestants et des catholiques que Montmorency-Damville avait inaugurée dans le Languedoc. Quand les États généraux de Blois lui avaient délégué pour le prier de se refaire catholique, il leur avait répondu qu' : « Il a accoutumé de prier Dieu en une si belle assemblée que si sa religion est la bonne, comme il croit, qu'Il (Dieu) veuille l'y confirmer et assurer; que si elle est mauvaise, lui fasse entendre la bonne et illuminer son esprit pour la suivre et y vivre et mourir et, après avoir chassé de son esprit toutes erreurs, lui donner force et moyen pour aider à la chasser de ce royaume et de tout le monde s'il est possible ». Les pasteurs indignés firent effacer ces lignes ; le roi les rétablit. Plus clairement encore, il écrivait en cette même année 1577 :

« Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons. »

Assurément il n'était pas impossible que ce chrétien *latitudinaire* se muât en catholique d'étiquette, et c'est tout ce que la Cour de France lui demandait, estimant que sa défection serait la ruine du parti protestant et le rétablissement de l'autorité royale. Mais pour qu'il changeât de parti par pur intérêt politique, en vue de son avenir, il aurait fallu qu'il crût en l'amitié constante d'Henri III, cet être tout féminin mené par ses nerfs et ses mignons, et qu'il livrât ses compagnons d'armes en proie à leurs ennemis : erreur de psychologie et trahison dont cet esprit si fin et ce roi gentilhomme était incapable.

Cependant les deux reines approchaient avec tout leur train. Parties d'Ollainville le 2 août (1578), elles arrivèrent le 28 à Cognac, où Catherine eut une première déception. Elle espérait que le prince de Condé, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, viendrait l'y saluer, mais ce Bourbon sectaire, le seul véritable huguenot de sa race, et qui affectait l'intransigeance pour se distinguer du chef de sa maison, ne parut pas. La Cour repartit et à petites journées gagna Bordeaux, où elle parvint le 18 septembre. Là, il y eut un nouvel arrêt et plus long.

Le roi de Navarre s'était rappelé ou on lui avait rappelé la déclaration des États de Béarn contre la validité de son mariage avec une catholique et il demandait qu'une nouvelle cérémonie eût lieu au temple selon les rites de l'Église réformée. Cette prétention d'épouser à nouveau sa femme était assez plaisante. Voulait-il, par cette affectation de zèle, gagner du temps ou rassurer ses coreligionnaires sur ses intentions? Les reines restèrent douze jours à Bordeaux.

Catherine estimait que le rapprochement des époux était le meilleur prélude aux négociations de la paix. Elle entendait que Marguerite fût reconnue de tous pour reine de Navarre, et, depuis leur entrée en Guyenne, dont son gendre était gouverneur en titre, elle lui faisait faire dans les villes capitales des entrées solennelles. Dans ces cérémonies d'apparat, Marguerite se préparait à un plus grand rôle, cherchant

par delà les Gascons à faire impression sur le roi son mari. Elle mettait ses soins à plaire, heureuse de s'éloigner de la Cour de France, où elle avait tant souffert, et d'être reine, même en Navarre, pour de bon.

Elle venait d'accomplir ses vingt-cinq ans. Un crayon de la Bibliothèque nationale, reproduit dans les *Femmes de Brantôme* de Bouchot et les *Portraits* de Niel, la représente en 1571, l'année d'avant son mariage. C'est la tête mignonne d'une adolescente qu'on croirait à peine sortie de l'enfance, n'était le plein achèvement du cou et des épaules. L'ovale du visage ne laisse pas du tout deviner les joues légèrement pendantes, un défaut de l'âge, et non de toujours, comme le veut un médisant. Le front est haut, le menton court, les lèvres charnues. La jeune fille s'était épanouie en une jeune femme attirante. Elle était si sûre de sa beauté éclairée par de grands yeux noirs, que contrairement à l'usage elle ne portait pas de masque le plus souvent. Ses cheveux aussi étaient noirs, et, le blond étant alors à la mode, elle mettait comme les brunes une perruque, mais elle ne se défendait pas à l'occasion de porter ses cheveux naturels, mais frisés, éventés, relevés et crêpés, tout pénétrés et traversés d'air et de lumière, et non aplatis en bandeaux sombres à la manière des Espagnoles.

Des perfections cachées de son corps, Brantôme, son grand amoureux platonique, ne veut rien dire par respect, lui d'ordinaire si indiscret, mais il glorifie sa gorge, qu'elle découvrait hardiment, comme un tel chef-d'œuvre de forme et de blancheur, que les plus privées parmi ses dames la « baisoient avec ravissement ».

Elle passait pour la femme de France la plus superbe en vêtements, la plus recherchée en parures, la plus inventive en ajustements, et qui n'avait pas son égale pour l'élégance et le goût : « Cette belle reyne, dit encore Brantôme, en quelque façon qu'elle s'habillast, fust à la françoise avec son chaperon, fust en simple escoffion, fust avec son grand voille, fust avec un bonnet, on ne pouvoit juger qui luy siedsoit (seyait) le mieux ny quelle façon la rendoit plus belle, plus admirable et plus aymable, tant en toutes ses façons se sçavoit-elle bien accommoder, tousjours y adjoutant quelque invention nouvelle non commune et nullement immitable ».

Bordeaux vit le jour de son entrée solennelle (21 septembre) paraître « en triomphe la plus belle et accomplie reyne du monde, montée sur une belle hacquenée blanche harnachée fort superbement, et elle vestue toute d'orangé et de clinquant, si sumptueusement que rien plus ; laquelle le monde ne se pouvoit assez saouler de la voir, l'arregarder, l'admirer et l'exalter jusqu'au ciel ».

Ce jour-là, Marguerite, descendue suivant la coutume aux Chartrons, y fut haranguée par l'archevêque, Antoine Prévost de Sansac, par le maréchal de Biron, qui parla deux fois comme lieutenant-général du roi et comme maire, et par le premier président au Parlement de Bordeaux, Largebaston. A tous trois elle répondit « si éloquemment, si sagement, si promptement », que, déclara le premier président à Brantôme, elle surpassa de beaucoup les reines Marguerite (d'Angoulême, sœur de François Ier) et Jeanne d'Albret, cependant « deux des bouches d'or les plus disertes de la France ».

La reine-mère, à qui Brantôme s'empressa d'aller rapporter cet éloge, répliqua qu' « encore qu'elle fust sa fille elle pouvoit dire sans mentir que c'estoit la plus accomplie princesse du monde et qui disoit ce qu'elle vouloit et des mieux ».

Catherine s'effaçait, pour mieux la faire valoir. Elle souhaitait que la renommée de ces succès de beauté, de parure et de parole arrivât jusqu'au roi de Navarre et lui apprît de quelle merveille il ne tenait qu'à lui de redevenir le seigneur et maître.

Le résultat qu'elle en attendait était si avantageux au roi et au royaume de France qu'elle aurait pu dire à Marguerite ce que dans les *Peines d'amour perdues*, qui risquent d'être de Shakespeare, un grand seigneur dit à la princesse de France envoyée par son père au roi de Navarre pour lui réclamer l'Aquitaine :

« A présent, Madame, évoquez vos meilleurs esprits. Considérez qui est le roi votre père qui vous envoie et à qui il vous envoie et quel est son ambassadeur. Vous-même estimez à son prix la gloire [que vous avez] aux yeux du monde entier de traiter avec l'héritier de toutes les perfections qu'un homme peut avoir, l'incomparable Navarre ; l'enjeu n'est autre que l'Aquitaine : une dot pour une reine. Soyez donc envers lui

aussi prodigue de séductions que la nature le fut en vous faisant toute séduction, quand elle en affama tout le reste du monde pour vous les départir toutes profusément. »

Marguerite n'avait pas besoin d'exhortation. Elle voulait reparaître plus belle et plus désirable à cet époux si distant qu'il ne semblait plus se souvenir d'elle. Elle se préparait à la prochaine rencontre comme à une lutte dont le prix était un cœur royal. La vieille amie et la plus intime de Catherine, sa compagne de voyage, Louise de Clermont, première duchesse d'Uzès, avait vu grandir tous ces Valois et continué de vivre avec eux en une telle familiarité que Charles IX, à dix ans, lui écrivait : « Ma vieille lanterne », et signait : « Votre jeune falot », qu'en style noble Marguerite l'appelait : « ma sibylle » et Henri III irrévérencieusement : « la plus belle pucelle de France ». Elle-même, en termes plaisants, dans une lettre au roi de France, son « mignon », comme disait la reine-mère, décrivait les apprêts de l'amoureuse. « Sire, ma fidellité seroit trop cachée si je ne vous faysois entendre promptement le soupçon en quoy je suys de quelque entreprise qu'a la Royne vostre sœur laquelle je ne puis descouvrir, mais vous qui avez cognoissance parfaite d'elle, je m'asseure que vous l'entendrez soudain qu'aurez veu ceste lettre. Il y a troys jours qu'elle se tient renfermée et n'a que troys femmes de chambre avec elle, l'une avec le glaive, l'autre avec la paste et la dernière avec le feu ; tousjour dans l'eau, blanche comme lys, sentant comme basme (baume), se frotte et refrotte, fait encensemens, de sorte que l'on diroit que c'est une sourcière avec charmes... » Marguerite n'avouait pas, de peur du ridicule, que si elle se baignait, se frictionnait et se faisait parfumer, friser, crêper et épiler, c'était afin de séduire son mari. « Ses plus famylières amies » lui demandant pour qui elle prenait tant de soins, elle répondait « que ce n'estoit pour plaire à autruy, mais à elle seule ». Toujours sur le même ton de raillerie, l'épistolière rassurait Henri III, qui pouvait craindre que sa sœur ne se passionnât tant pour les intérêts du roi de Navarre qu'elle en oubliât ceux du roi de France : « Vous estes son cœur, son tout et... tous ces dits charmes se font pour votre service. » Elle lui donnait des nouvelles de la reine sa mère, qu'elle espérait bien lui ramener « saine et victorieuse », et promettait de lui mander tout ce qui

serait survenu « *quand nous aurons vu le nouveau marié*[1] ». Le « nouveau marié », c'est évidemment le roi de Navarre, soit que Louise de Clermont s'amusât de son intention de réépouser sa femme, soit qu'elle estimât qu'après plus de deux ans de séparation et environ six ans d'infidélité, la reprise valait un commencement.

A la première entrevue à Casteras, puis à La Réole où il accompagna les deux reines, le roi de Navarre montra « grand ayze et contentement » (2 octobre 1578). Il avait amené pour leur faire honneur une nombreuse troupe de gentilshommes « bien équipés et bien parés », parmi lesquels le vicomte de Turenne, Henri de la Tour d'Auvergne, un tout jeune homme, apparenté aux Montmorency, l'un de ses meilleurs lieutenants et qui passait pour être son Mentor, ou comme dira plus tard Catherine son « maître d'école ». Autant qu'on en peut juger par la lettre assez embarrassée de Catherine à son fils, il semble que Marguerite ait ressenti quelque gêne à se retrouver en face de son mari. Elle n'accepta pas de se rendre à l'heure même dans la maison où ils devaient « loger et coucher ensemble », et qui pourtant n'était séparée de celle de sa mère que par la largeur de la rue. Peut-être appréhendait-elle que ce mari de vingt-quatre ans, si gaillard, en cet après-midi d'octobre qui fut très chaud, ne s'avisât d'inaugurer par une passade le retour à la vie commune. Peut-être était-ce, comme l'explique la reine-mère, de peur de lui « donner peine » et pour le laisser aller se rafraîchir? Ce serait en ce cas une première marque d'attention déférente.

Catherine, dont la passion était de négocier, au lieu de laisser le temps au nouveau ménage de se reconnaître, commença aussitôt à entretenir son gendre des bonnes intentions du roi son fils. Les jours suivants elle entreprit de le réconcilier avec le maréchal de Biron, lieutenant-général en Guyenne et en droit son subordonné, qu'il accusait de méconnaître ses prérogatives de gouverneur et d'appliquer rigoureusement les clauses de l'Édit de pacification contraires aux réformés.

1. C'est cette lettre que deux bons érudits ont publiée comme le témoignage péremptoire des amours incestueuses d'Henri III et de sa sœur; on voit le danger des partis pris. — Ce n'est pas ici le lieu de démontrer que tous ces préparatifs de conquête conjugale ont eu lieu à Bordeaux pendant le séjour qu'y firent les deux reines du 18 au 30 septembre.

Bien que Marguerite avec raison fût d'avis de ne pas trop presser son mari, elle s'associa aux instances de sa mère. Le roi de Navarre consentit à voir le maréchal, mais quand ils furent en présence, il ne put ou ne voulut pas se maîtriser et s'échappa en reproches. On les apaisa « tellement quellement », c'est-à-dire plutôt mal que bien. « La reine de Navarre, écrit Catherine à Henri III, s'est fort employée et a bien servi envers ledit sieur roi de Navarre, son mari, pour ledit sieur de Biron », mais, comme on l'apprend par ces mêmes lettres, ce n'était pas par amour conjugal que le chef du parti protestant s'accommoda en apparence avec le zélé défenseur en Guyenne des volontés d'Henri III.

Après cinq jours passés à La Réole (3-7 octobre), Catherine et Marguerite partirent pour Toulouse, où elles devaient rencontrer le gouverneur du Languedoc, Montmorency-Damville. Le roi de Navarre les quitta à Marmande (9 octobre) ; il les revit encore en passant le 11 et le 15 aux étapes. Sauf pendant le long séjour qu'elles firent à Toulouse, ville ultra-catholique (19 octobre-6 et 10 novembre), où sa présence eût soulevé une émeute, il n'était jamais bien loin.

En toutes ces rencontres, il se déclarait prêt à traiter, mais même s'il était sincère — et il n'y a aucune raison de croire qu'il ne le fût pas — il avait à compter avec « aucuns de la religion prétendue réformée, qui, écrivait Catherine, ont tant de malice au cœur », qu'ils empêchent l'effet de ses bonnes intentions. Aussi se dispensa-t-il d'aller au rendez-vous fixé par la reine-mère à l'Isle-en-Jourdain, sous prétexte « d'un furoncle ». Les défiances étaient si grandes que les catholiques ne voulaient pas d'une ville protestante ni les protestants d'une ville catholique pour y tenir la conférence de la paix. Turenne l'emporta et fit accepter par Pibrac la capitale du duché d'Albret, Nérac. Les deux reines se dirigèrent vers Auch, où elles pensaient demeurer jusqu'à l'arrivée des députés des Églises (21 novembre).

Le roi de Navarre, maintenant fort empressé, multiplia en cours de route les visites aux voyageuses. Il s'invitait à dîner, restait à coucher. Il les rejoignit à Auch et fit solennellement son entrée dans cette capitale de son comté d'Armagnac, dont les consuls lui avaient, deux ans auparavant, fermé les portes, et

qui ce jour-là lui présentèrent les clefs de la ville avec d'humbles excuses. Catherine était allée avec le maréchal de Biron et d'autres personnes de qualité « à une tente de palombes ». « Nous trouvasmes, raconte Turenne, la reyne Marguerite et les filles. Le roy de Navarre et ladite reyne se saluèrent et se tesmoignèrent plus de préparation à un accomodement qu'ils n'avoient faict les autres fois qu'ils s'estoient veus. Les violons vinrent. Nous commencâmes tous à danser » (23 novembre). La politique ne s'y opposant plus, le charme de l'épouse opérait.

Mais pendant le bal qui suivit le souper, un messager vint dire au roi de Navarre, à l'oreille, que les catholiques s'étaient emparés de La Réole. Ce n'était qu'un soulèvement des habitants de la ville contre le capitaine Favas, un huguenot, qui les gouvernait tyranniquement. Mais le roi crut à un coup de main organisé par Biron. Il s'esquiva discrètement avec Turenne et alla se saisir de la ville de Fleurance à titre de gage. Catherine fut très « marrie » de ce contretemps. Elle fit partir pour La Réole Biron, qui n'eut pas de peine à y rétablir l'ordre. « A la fin il fut résolu que la place « seroit remise aux protestants, mais que le sieur d'Ussac en auroit le gouvernement et [que] le sieur de Favas n'y rentreroit. »

Aussitôt cet incident réglé, le roi de Navarre alla trouver à Jegun la reine-mère, qui avait laissé sa fille à Auch, et parler avec elle de la conférence, et, s'étant retiré en son logis, soudain il lui fit dire « qu'il désiroit faire acte de bon mary et aller voir la reyne sa femme » (29 novembre). A l'instant il monta à cheval, lui cinquième et gagna Auch au galop.

Quelques jours après (4 décembre) il retournait à Auch, toujours aux mêmes fins conjugales.

Il précéda les reines à Nérac, la capitale de son duché d'Albret, où Marguerite fit le 15 décembre une entrée solennelle. Le grand poète français du Midi protestant, Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas, avait « dressé » en vers un compliment où trois nymphes, la latine, la française et la gasconne, se disputaient à qui la première rendrait hommage à la reine de Navarre, sœur du roi de France, et la perle des princesses lettrées. La nymphe gasconne eut,

comme il convenait, la préférence pour les raisons qu'elle disait en sa langue :

*Iou soun nympho Gascoue : ere es are Gascoue,*
*Soun marit es Gascoun ; e sous sulgets gascous.*

(Je suis nymphe gasconne; elle (Marguerite) est maintenant Gasconne,
Son mari est Gascon et ses sujets Gascons).

Le roi de Navarre, duc d'Albret, assistait au triomphe de sa femme avec tous les gentilshommes qu'il avait pu réunir. Il traitait ses hôtes de son mieux, se faisant envoyer d'Eauze par le gouverneur tout le gibier qu'on pourrait prendre et d'ailleurs un tonneau de vin de Graves, onze pipes de vin blanc et clairet, des perdrix, des cailles, des grives, des pêches, des poires et autres fruits. Il a « faict, écrit Catherine, et faict faire tout ce qu'il se peult envers nous et ceulx de nostre suitte de bon acueil et bonne chère ».

Comme les fêtes de la Noël approchaient, Marguerite et Catherine quittèrent la ville huguenote et se retirèrent à une lieue de là au Port-Sainte-Marie, qui était au roi de France, pour y faire leurs dévotions. Elles y passèrent tout le mois de janvier, la conférence étant encore retardée par de nouvelles agressions entre catholiques et protestants et un redoublement de défiances. Cependant Marguerite ne laissait pas d'aller souvent à Nérac et Henri à Port-Sainte-Marie, en sorte qu'ils se voyaient presque tous les jours. Le roi de Navarre s'assurait par expérience que sa jeune femme, si intelligente, était le défenseur naturel de leurs intérêts communs et la médiatrice toute désignée de ses désaccords avec la reine-mère.

Mais la reprise de la vie en commun ne dépassait pas, à ce qu'il semble, la limite de l'entente cordiale, Marguerite avait peut-être rêvé mieux. A vingt-cinq ans le cœur bat et parle plus fort qu'à dix-huit ou vingt. De ce que la jeune femme avait espéré et de ses déceptions sentimentales, n'y a-t-il pas un indice dans une lettre à la duchesse d'Uzès, qui venait de quitter le Midi et s'en retournait à Paris? Cette vieille amie, qui s'était amusée tant de ses préparatifs de

séduction, lui avait-elle prédit, lors du passage des deux Cours à Port-Sainte-Marie (octobre 1578), qu'elle fixerait le cœur d'Henri de Bourbon? Elle, qui n'avait réussi qu'à s'assurer la sympathie de ce compagnon d'intempérance amoureuse, écrivait à sa « Sibylle » au retour de ce même lieu de Port-Sainte-Marie : « où, dit-elle, je n'ay passé sans me ressouvenir de vous et de vos prophéties que je ne tiens pour oracles, n'estant advenu que le contraire de ce que vous prédisiez et la mesme chose que je vous ay tousjours dicte. Ne croyez pas, madame de Pecquigny, car ce sont resveries de son aage ». Elle ajoute, il est vrai, de suite : « Je suis pour cette heure à Nérac fort contente et heureuse : je le dis sans dissimulation. » Mais alors pourquoi laisse-t-elle la bonne madame de Pecquigny, dans un post-scriptum, confirmer et, à ce qu'il semble, contredire ces assurances. « Madame, tout ce que je vous puys dire de la royne est qu'elle ne fust jamais si belle ni plus joyeuse ; et en les plaisirs désire incessamment sa Sibille, qui luy a predict beaucoup de choses qui sont, à mon advis, jà advenues. Elle dict que non et moy je dis que si » (mars 1579).

Le roi de Navarre, de nature infidèle, répugnait aux recommencements. Sa femme pouvait au moins se dire pour se consoler, si elle en sentait le besoin, qu'elle n'était pas seule à s'apercevoir de son goût de changement. La belle Charlotte de Sauve, dame d'honneur de Catherine, cette « Circé », dont trois ans auparavant au Louvre, il était épris à en perdre la raison, avait de nouveau essayé, mais sans succès, le pouvoir de ses charmes. Dans l'entourage de la reine-mère, il n'avait d'yeux que pour Dayelle (Victoire d'Ayala), une Espagnole, que tous les historiens, sur la foi de d'Aubigné, confondent avec la Cypriote Davila [1].

Son exemple était contagieux. A La Réole, à Auch, en toutes les rencontres avec les deux reines, les gentilshommes de sa suite, ces rudes capitaines, dont la plupart étaient jeunes, avaient regardé avec plaisir les filles et les dames que Catherine et Marguerite voulaient « parées comme déesses ». A

1. Pour être court, je n'en donnerai qu'une raison. Davila (Marguerite), entrée comme fille au service de la reine-mère en 1573, en sortit en 1577; donc elle n'était pas du voyage.

chaque étape, on causait et on dansait. A Nérac où le séjour fut plus long, les préférences se fixèrent et l'attrait des yeux, comme aurait dit Pibrac, coula jusqu'au cœur. Le vicomte de Turenne lui-même, un froid politique, s'était, lui aussi, amouraché d'une des filles de la reine-mère, La Verne[1]. On dansait partout et tous les jours, avant le dîner, pendant la soirée ; cette jeunesse, comme on le voit en d'autres époques de longues guerres, avait la folie aux pieds. Catherine, qui avait hâte de conclure et de retourner à Paris auprès du roi son fils bien-aimé, montrait quelque humeur de ces liaisons, contrairement à ce qu'on répète de sa diplomatie galante. Elle inclinait à croire que ces huguenots amoureux prolongeaient à dessein les négociations pour retarder son départ et retenir ses filles.

Les députés des Églises, dont la présence était indispensable pour délibérer et conclure, étaient enfin arrivés. La conférence s'ouvrit le 2 février 1579 et la reine de Navarre y tint le rôle de modératrice. Un jour que sa mère, outrée des exigences et des défiances de ces représentants du parti, leur avait parlé «royalement et bien haut jusqu'à leur dire que (elle) les feroit tous pendre comme rebelles », elle « se mist en devoir d'appaiser le tout et mesme plura (pleura), suppliant Sa Majesté de leur donner la paix ». Après de vives discussions et beaucoup de marchandages, les protestants acceptèrent les quatorze places de sûreté qu'on leur offrait, en outre des huit qu'ils possédaient déjà, mais ils promirent de les restituer toutes dans les six mois. L'accord fut signé à Nérac le 28 février 1579.

La reine de Navarre avait contribué à faire accepter ce compromis. Ce n'est pas seulement par exagération de poète que Du Bartas, un réformé, en lui dédiant la réédition de ses œuvres en 1582, la louait, outre l'infinité de grâces et de l'âme et du corps, de « l'incroiable connoissance » qu'elle a des affaires d'État, qui rend digne sa main de plusieurs sceptres, sa tête de plusieurs couronnes et son esprit du gouvernement de plusieurs empires. Elle avait tellement pris à cœur les

1. Et non, comme le prétendent encore les historiens, de madame de La Vergne, gouvernante des filles de Marguerite, une dame d'âge mûr, comme il convient pour ce genre de fonctions.

intérêts de son mari qu'elle voulait laisser sa mère poursuivre seule un voyage projeté en Languedoc et qu'elle revint, après un court séjour à Agen (12-16 mars), passer la fin du mois à Nérac. Mais Catherine insista et finit par la décider à l'accompagner. Le roi de Navarre suivit les reines, ne les quittant qu'aux approches des villes trop catholiques ou quand elles s'arrêtaient, comme à Castelnaudary (16-19 avril) pour faire leurs Pâques. Il tenait à montrer aux Églises, toujours soupçonneuses, que, malgré sa courtoisie, il gardait mêmes convictions entières. Et Marguerite renonça par déférence conjugale à reparaître dans la fanatique Toulouse.

Entre Marguerite et Henri, c'est à défaut d'amour un accord étroit. Catherine aurait voulu ramener sa fille et son gendre à la Cour, estimant que les huguenots se montreraient plus faciles à exécuter les articles de Nérac, quand leur chef serait loin. Le roi de Navarre ne repoussait pas l'idée d'un voyage à Paris, mais, comme on devine, pour d'autres raisons. Le duc d'Anjou avait envahi les Pays-Bas, où la diplomatie de sa sœur lui avait préparé les voies, et, après quelques succès qu'il ne put poursuivre, faute de moyens, il venait de rentrer en France, furieux contre le roi son frère, qui l'avait désavoué, et impatient de tenter encore l'entreprise avec de plus grandes forces. Le monde protestant commençait à s'émouvoir et à craindre que le duc de Parme, le meilleur général de Philippe II, débarrassé de cet adversaire et réconcilié avec les provinces du sud catholiques, n'écrasât de tout son poids les calvinistes du nord, qui luttaient avec peine sous le commandement de Guillaume d'Orange. La reine d'Angleterre, Élisabeth, avait montré jusque-là plus d'appréhension du triomphe des Français que de celui du catholicisme, mais maintenant elle ne défendait plus au duc d'Anjou d'intervenir aux Pays-Bas et même elle l'y excitait, lui faisant espérer en récompense le don de sa main. Il est possible qu'à Nérac le roi de Navarre ait, dans l'intérêt général de la cause, poussé ses coreligionnaires à signer la paix, afin de laisser les troupes du parti disponibles pour une autre guerre. C'est pour être plus près du duc d'Anjou et de la frontière qu'en avril il annonçait et faisait annoncer par Pibrac à Catherine ravie d'aise son intention de l'accompagner quand elle retournerait en France.

Marguerite aussi souhaitait de revoir la Cour et le duc d'Anjou, mais c'était en compagnie de son mari. A la proposition que Catherine lui fit de l'emmener par le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, où elle avait affaire, tandis que le roi de Navarre irait seul en droiture à Paris, elle répondit par celle de prendre tous les trois ensemble la route de Limoges. Elle ne voulait pas se séparer de lui. Toutefois il lui en coûtait de quitter sa mère, et le jour des adieux, elle s'enferma dans sa chambre et pleura beaucoup.

Et lui, comme pour se faire pardonner de garder sa femme et de renvoyer son voyage à la fin de l'année, il se montrait le plus conciliant des chefs de partis et le plus aimable des gendres. Le jour où il prend congé d'elle à Mazères (28 avril), aux portes de Castelnaudary, il m'a, écrit Catherine, « fort humblement remercyée », en présence de sa femme, du maréchal de Biron et du secrétaire d'État, Pinart, « et promis de se comporter doresnavant si bien » que le roi et moi aurions « occasion de contentement ; et oultre cela, de fort bonne façon promit aussy très franchement toute bonne amityé audict mareschal de Biron ». Quand il sut la date exacte de son départ, il fit, la nuit, à cheval « six grandes lieues de Gascogne qui en valent bien dix ou douze de France », pour lui dire un dernier adieu (8 mai 1579). Ce jour-là il se laissa couper par elle la touffe de cheveux qui couvrait son oreille gauche. Les huguenots du Midi en portaient une sur chaque oreille, probablement en souvenir des attentats catholiques, et comme pour signifier qu'ils ne voulaient rien entendre tant qu'ils n'en auraient pas obtenu justice ou tiré vengeance. Pendant le séjour de Catherine en Gascogne, le roi de Navarre lui avait permis de mettre les ciseaux à celle de droite, mais, comme s'il n'avait pardonné qu'à demi, il avait toujours refusé de sacrifier celle de gauche. Après la chute de cette mèche, qui s'appelait alors un « toupet », et qu'on peut dire rebelle, il se tourna vers les siens et dit : « Il les faut tous coupper et oster. »

La reine-mère partie, le couple royal se rendit à Pau, la capitale du Béarn, où Marguerite fit une entrée solennelle (26 mai).

Le Béarn était l'héritage maternel d'Henri de Bourbon et

le seul de ses États, avec la Navarre, sur lequel le roi de France ne pouvait prétendre de suzeraineté. Aussi Jeanne d'Albret avait-elle travaillé en toute liberté à y établir la Réforme. En Albret, en Armagnac et dans ses autres domaines qui relevaient de la couronne de France, elle était tenue à des ménagements de droit ; en Béarn, à la simple considération de ses intérêts politiques et diplomatiques. Pau, capitale du Béarn, et Nérac, capitale de l'Albret, étaient les deux villes symboliques de sa situation de vassale et de souveraine. A Nérac, pendant les guerres civiles, les églises avaient été saccagées, mais les catholiques continuaient à rester libres d'aller à la messe ; à Pau, tout exercice du culte leur était interdit. Jeanne avait promulgué contre les délinquants des peines très sévères sans aller pourtant, à ce qu'il semble, jusqu'à la condamnation à mort que les États du Béarn, animés de l'esprit d'intolérance du temps, réclamaient. Mais Henri, pendant sa demi-réclusion du Louvre, avait promis à Charles IX et à Henri III oralement, et, par déclaration scellée et signée de sa main, à l'archevêque de Vienne, député des États généraux de Blois, « de contenter les catholiques du Béarn, lorsqu'il iroit audict pays ». Or, depuis, ses conseillers et lui faisaient « semblant » de douter des paroles et de la signature ou ne s'en voulaient « souvenir ». La réception faite à la reine de Navarre ne changeait rien aux lois existantes. Tout au plus, lui accordait-on de faire dire la messe pour elle et ses serviteurs dans une chapelle du château.

La plupart des historiens racontent à plaisir les galanteries de Marguerite et ne disent rien ou presque rien de ses sentiments religieux. C'est ne la comprendre qu'à moitié. Dès son plus jeune âge elle s'affirma constante en son orthodoxie. Encore enfant, lors du colloque de Poissy, quand la Cour et même la famille royale étaient infectées d'hérésie, elle déclarait à son frère, le futur Henri III, qui lui arrachait son chapelet et ses Heures, qu'elle aimerait mieux mourir que d'abandonner l'Église romaine. Elle ne s'était résignée à épouser Henri de Bourbon que par obéissance de fille et de sujette et même à l'instant du mariage, comme elle tardait à dire le oui irrévocable, Charles IX avait dû lui pousser la tête en signe de consentement. Elle était catholique avec pas-

sion. Elle aimait le Créateur à sa façon, qui était la forme traditionnelle, autant que les plus belles de ses créatures, et même un peu plus. Toute sa vie tient dans ces deux amours. Et assurément l'hérésie de son mari était pour un peu, sinon pour beaucoup, dans la médiocre inclination qu'elle eut toujours pour lui. Jeune ou vieille, elle a lu des ouvrages qu'on est surpris de trouver aux mains même d'une reine dévote. Dans l'inventaire de sa bibliothèque, qui, il est vrai, ne fut dressé qu'en 1608, mais qui reste pourtant un témoignage caractéristique de ses goûts intellectuels et littéraires, figurent en nombre les œuvres de la plupart des Pères de l'Église, saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas, saint Jean Chrysostome, saint Bernard et d'autres docteurs et défenseurs de la foi. On a vendu tout récemment relié à ses armes l'*Enchiridion* d'Eckius (*Enchiridion locorum communorum adversus Lutherum, Parisiis*, 1565), un manuel de controverse que le fameux adversaire de Luther avait publié, comme il le dit dans sa préface, « à l'intention de ceux qui n'ont pas loisir à cause de leurs occupations de lire de gros volumes, afin qu'ils eussent en main de quoi réfuter les hérétiques ». Il serait intéressant de savoir en quelle année elle se l'est procuré.

A son départ de Paris pour la Gascogne, elle avait emmené en qualité de « précepteur », pour parfaire son éducation, un savant homme, Choisnin, un homonyme et peut-être un parent de Jean Choisnin, ce secrétaire de Monluc qui a laissé un récit de l'élection de Pologne. C'était l'habitude des grands personnages qui aimaient les lettres et qui voyageaient pour leurs affaires ou leur plaisir d'attacher à leur personne un lecteur et commentateur de marque. Ce que dit de Thou, en ses Mémoires, du rôle de François Choesne, un juriste, et de l'abbé d'Ossat, depuis cardinal, auprès de Paul de Foix, allant en ambassade, des livres qu'ils lui lisaient, des résumés qu'ils en faisaient et des questions qu'ils débattaient ensemble, peut donner une idée assez exacte, à la différence des ouvrages près, des services que Marguerite recevait de Choisnin. Il est vraisemblable que les problèmes de controverse religieuse ont dû être soulevés souvent par cette souveraine catholique, grande lectrice des Pères et des livres d'apologétique, en route pour le Midi protestant, et qui cherchait peut-être à se munir

d'arguments et de textes contre la dialectique et la documentation des ministres instruits à l'école de Genève.

Peut-être aussi, en réfléchissant aux nombreuses variations religieuses de son mari, s'est-elle flattée, en la vanité de sa science toute fraîche, de ramener à l'Église romaine ce protestant si tiède, qui venait à peine d'en sortir.

Il est notable qu'en ce moment des réformés, qui approchaient de très près le roi de Navarre, se préoccupaient de l'affermir en sa foi. L'un de ses gentilshommes, Du Plessis-Mornay, bon diplomate et qui s'annonçait théologien, se trouvant de loisir à Londres après la conclusion de la paix de Bergerac, entreprit d'écrire un *Traité de l'Église auquel sont disputées les principales questions qui ont esté meues sur ce point en nostre temps ;* et dont la dédicace à Henry roy de Navarre, prince et seigneur souverain du Béarn et premier prince du sang de France, explique le dessein. « S'il vous plaist le vous faire lire, vous y verrez à peu près, quel doist estre le droit estat de l'Église de Dieu, quel il est à present sous la tyrannie du pape en l'Église romaine et conséquemment quel honneur Dieu vous fait en nostre temps, vous eslisant entre tant de grands princes pour la délivrer de telles servitudes. » L'ouvrage parut en 1579, aux alentours de l'accord de Nérac, avec un avis au lecteur, dont les termes sont aussi à considérer. « Que si aucuns y en a qui l'improvent du tout, je les prie d'y vouloir respondre de poinct en poinct, et de raison en raison, avec un esprit de sincérité et de douceur... *cerchans pour prix de victoire le salut du peuple et non la gloire du monde.* » A quelle sorte de contradicteur pouvait-il bien penser?

Les rapports de la reine de Navarre avec Montaigne à cette époque sont bien curieux. Elle avait pu le voir dans les voyages qu'il avait faits à la Cour de France et elle le vit certainement à son arrivée en Gascogne. Elle avait lu sa traduction, parue en 1569, de l'ouvrage de Raimond Sebond, *Theologia naturalis sive Liber creaturarum*, où ce médecin du xv^e siècle, qui professait à l'Université de Toulouse, avait, à la suite de saint Thomas d'Aquin, établi « par raisons humaines et naturelles » « contre les athéistes tous les articles de la religion chrestienne ». Elle était sans doute de « ces dames », au secours de qui il était venu « pour descharger

leur livre » — ce livre qu'il avait fait sien en le mettant en français — de deux « répréhensions » ou « objections », l'une que la foi n'avait que faire de l'aide de la raison, l'autre que les « arguments » de l'auteur « sont faibles et ineptes à vérifier ce qu'il veut ». Mais ce n'est pas uniquement pour leur complaire qu'il a écrit ou qu'il achève [1] le célèbre chapitre XII des *Essais*, l'apologie de Raimond Sebond, où il prend à partie et secoue si rudement cette raison humaine, qui se vante en sa superbe d'atteindre par ses seuls moyens à la vérité. Il en veut à « ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines », comme responsables de toutes les misères présentes. Vingt ans de combats, de supplices, de massacres démontraient clairement le danger de toucher à l'ordre de choses établi et de livrer les problèmes de l'École aux débats de la place publique et à l'appétit des masses. L'hostilité systématique de Montaigne au mieux de peur du pire, — sauf les adoucissements que suggérait l'esprit de douceur et de charité, — s'inspirait de cette expérience cruelle. S'il se plaisait à opposer philosophie à philosophie, coutume à coutume, loi à loi, morale à morale, nature à civilisation et à triompher de ces vérités universelles qu'une montagne ou une rivière arrête et confine, il avait un plus haut dessein que l'amusette des contradictions. Conservateur social, et pour cause, il accumulait les déraisons de la raison humaine pour guérir du goût du changement tous les rêveurs de progrès. Était-il sage de bâtir sur cette base ruineuse et, dans l'espérance vaine d'une amélioration, d'ébranler les fondements de l'Église et de l'État au risque de s'ensevelir sous leurs ruines [2]?

Cette critique radicale de la raison aboutirait en rigoureuse logique au scepticisme pyrrhonien, s'il y avait plus de certitude à douter qu'à croire. Montaigne ne trouve ou ne

1. En mars 1580, Montaigne met la dernière main à la première édition des *Essais*, qui parut l'année même.

2. Le chapitre IX du livre III des *Essais*, éd. de 1588, contient ce qu'on pourrait appeler la Politique de Montaigne. Le titre : *De la Vanité* n'est pas si trompeur qu'il le paraît, car rien n'est aussi vain à son goût que « ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société ». Le meilleur gouvernement, c'est celui qu'on a. « Rien ne presse un estat que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. »

semble trouver d'assurance qu'aux vérités de la Révélation, c'est-à-dire à celles que Dieu même certifie. Sans doute, c'est aller un peu loin, comme l'ont fait les éditeurs des *Démonstrations évangéliques*, que de placer ce penseur ondoyant, fuyant et divers, plein de tours, de retours et de détours, à côté de Raimond Sebond, entre saint Augustin, le théoricien de la grâce, et Descartes, le père du rationalisme. Il serait lui-même bien surpris d'être compté parmi les Docteurs de l'Église. Si on l'avait un peu poussé, il aurait peut-être avoué que la meilleure des religions, c'est pour chaque peuple celle qu'il a. Et toutefois dans cette même *Apologie* de Raimond Sebond, en telle de ses pages qu'il faut reconnaître sincère, sous peine de ne lui accorder aucune sincérité, il parle avec une émotion véritable de l'humilité qu'inspire le scepticisme : « Cette-cy présente l'homme nud et vuide ; recognoissant sa faiblesse naturelle ; propre à recevoir d'en haut quelque force estrangière ; desgarny d'humaine science et d'autant plus apte à loger en soy la divine ; anéantissant son jugement pour faire plus de place à la foy, ny mescreant ny establissant aulcun dogme contre les observances communes ; humble, obéissant, disciplinable, studieux, ennemy juré d'hérésie et s'exemptant par conséquent des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulces sectes : c'est une charte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous renvoyons et commettons à Dieu et renoncerons à nous, mieulx nous en valons. »

Même avant l'apparition des *Essais* (mars 1580), Marguerite a certainement entendu Montaigne exposer quelques-unes de ses raisons contre la raison et témoigné le désir de les lire largement développées, comme il fit. « Vous pour qui j'ay pris la peine, dit la dédicace de l'*Apologie*, d'estendre un si long corps contre ma coustume... » Il est vrai qu'il ne la nomme pas, mais de qui pouvait-il être question, dans les termes que voici : « Vous qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist... » Cette louange ne convenait qu'à la femme du roi de Navarre, sœur du roi de France, et si belle

qu'elle pouvait d'un regard se faire obéir. Enfin quand Montaigne parle de cette puissante princesse anonyme comme « instruicte » « tous les jours » dans l'art « d'argumenter » et qui continuerait à trouver, dans le livre de Sebond de quoi exercer « son esprit » et « son estude », ne pense-t-on pas naturellement à la royale élève de Choisnin?

S'il prônait tant la suffisance de Raimond Sebond, ce n'était pas sans intention. Il craignait que Marguerite, par esprit de prosélytisme ou désir de gloriole, ne fût tentée de tirer, à tout propos et hors de propos, contre ses contradicteurs, cette arme de critique transcendante qu'il avait forgée à d'autres fins. « ... Ce dernier tour d'escrime, il ne le faut employer que comme un extresme remède. » Il valait mieux se servir dans ces luttes de dialectique des passes enseignées par l'honnête Sebond. Opposer à ses adversaires l'impuissance de la raison, c'est se déclarer soi-même impuissant à les en convaincre. La riposte nouvelle « est un coup désespéré, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à vostre adversaire les siennes et un tour secret dont il se faut servir rarement et reserveement. C'est grande témérité de se perdre vous mesme pour perdre un autre... » Et il concluait gravement : « Nous secouons icy les limites et dernières clostures des sciences ausquelles l'extrémité est vitieuse comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune ; il ne faict mie bon estre si subtil et si fin. » Il lui accordait toutefois que « si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingénieux en vostre présence aux dépens de son salut et du vostre, pour vous deffaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos Cours, ce préservatif, à l'extresme nécessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera ny vous ny vostre assistance ».

Mais que voulait-il dire par ces nouveaux docteurs? L'histoire des idées en ce seizième siècle qui en a remué tant est assez mal connue. Les controverses entre catholiques et réformés sur les points de dogme qui les séparaient ont tellement accaparé l'attention qu'on en a oublié le travail de sape des ennemis plus ou moins conscients des deux Églises et de tout le christianisme. Le Consistoire de La Rochelle tenu en avril 1571, sous la présidence de Théodore de Bèze,

avait excommunié les hérétiques de la Transylvanie et de la Pologne, qui, ne distinguant pas en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine, renouvelaient les erreurs d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, etc., et celles qu'on ne s'attendait pas à trouver ici, de Mahomet, « le plus redoutable des antitrinitaires ». Fauste Socin, dont les prédications eurent un tel succès en Pologne et ailleurs que son nouvel arianisme prit forme d'Église, avait longtemps demeuré à Lyon. Giordano Bruno, le fameux moine napolitain, qui interprétait les dogmes et les sacrements en un sens symbolique, fugitif d'Italie, expulsé de Genève, penseur errant à la recherche d'une terre de libre examen, qu'il ne trouva point, enseignait en cette année 1579 la philosophie, mais pour quelques mois ou quelques semaines, à l'Université de Toulouse.

Est-ce à lui ou aux hérésiarques condamnés par le Consistoire que pensait Du Plessis-Mornay en son *Traité de la Vérité de la religion chrestienne*, qu'il publia en 1581, avec ce sous-titre explicatif : *Contre les athées, épicuriens, payens, juifs et mahumédistes et autres infidèles*. La préface, comme celle du *Traité de l'Église*, était adressée au roi de Navarre. « En ces misérables temps, Sire, que l'impiété qui ne souloit parler qu'à l'aureille et entre les dents a osé se mettre en chaire et se desgorger en blasphèmes contre Dieu et son Église.... » Mais il ne semble pas que Socin et Bruno aient fait école en France.

Au vrai le mal du moment, c'était moins l'incrédulité que l'indifférence. Beaucoup se dégoûtaient des fermes croyances qui avaient mis le royaume à feu et à sang et quelques-uns s'en prenaient presque au christianisme de la fureur des guerres civiles. Il y avait un fléchissement de la foi dont les âmes religieuses s'inquiétaient ou s'indignaient. Dans ses *Deux Dialogues du nouveau langage français italianizé et autrement desguizé*, qui venaient de paraître en 1578, Henri Estienne, huguenot passionné, accusait tout le monde dans le présent et le passé : Bonaventure Des Périers, « ce contempteur et moqueur de Dieu », l'auteur de ce livre détestable, le *Cymbalum Mundi ;* Rabelais, un « Lucian réincarné », qui a brocardé toute sorte de religion, et surtout Machiavel, qui lui est doublement odieux comme Italien.

Il est vrai que le penseur florentin a placé à part et si haut

la politique dans le gouvernement des États que la religion n'apparaît plus guère que comme son humble servante. Or, les principes qu'il avait posés — à l'usage des princes exclusivement — étaient en train de devenir la règle de vie de beaucoup de gentilshommes et surtout de courtisans. Ceux-là « se moquent de toute religion et de ceux qui se formalizent pour aucune ». Mais le machiavélisme n'est pas, comme le croit Estienne, la cause des guerres civiles ; ce sont les guerres civiles qui sont la cause de l'extension du machiavélisme.

Les poètes, de grands coupables eux aussi, au dire d'Estienne, usent des mots ciel, fortune, astres, dieux et nature à la place de celui de Dieu et de Providence, comme s'ils n'étaient point chrétiens. Montaigne raconte dans son journal de voyage qu'il fut à Rome repris — oh ! si doucement — d'avoir écrit quelquefois Fortune pour Dieu. Même le joyeux Noël du Fail termine ses *Contes et Discours d'Eutrapel*, qui abondent en gauloiseries, par une Épistre de Polygame, — un nom certes bien choisi pour un prêcheur — contre les athées et ceux qui vivent sans Dieu. C'était pour aider un gentilhomme « à soutenir la fureur des questions et alarmes que vous présentent certains vos voisins, s'embrouillans et confondans parmy la nature, luy attribuans le cours, l'estat et la conduite de toute chose, ne faisans cas de religion, sinon en tant qu'elle retient le simple peuple en obéissance ».

Est-ce parmi les indifférents et les incrédules ou parmi les croyants de la Réforme qu'il faut classer les « nouveaux docteurs », dont Montaigne constate le crédit et appréhende la malice? Quelle que fût sa prévention contre les auteurs conscients ou non des malheurs publics, il n'est pas croyable qu'il ait parlé avec mépris des protestants, dont il connaissait les principaux chefs, et qu'il les ait mis côte à côte, dans deux paragraphes qui se suivent, et comme affecté de les confondre avec les tireurs d'horoscope, chiromanciens, nécromants, et autres bateleurs, si bien accueillis dans les Cours. Lui qui fut toujours soigneux de son repos, et qui pouvait craindre que son apologie de Raimond Sebond ne fût mal interprétée, voulait probablement, par précaution, répudier toute intelligence avec la tourbe des esprits déréglés et tirer, si l'on peut dire, son épingle du jeu.

Marguerite, au contraire, visait des hérétiques moins distants que les Sociniens de Pologne et qui lui paraissaient bien plus dangereux que les païens, les infidèles et les athées, et c'est sur eux qu'elle voulait essayer l'effet de sa dialectique. Elle allait, souveraine catholique, régner dans une Cour protestante, parmi des populations protestantes, en contact avec des pasteurs qui considéraient le papisme comme une détestable idolâtrie. Elle s'attendait à des disputes et s'y préparait. Au besoin, elle opposerait à tous ces grands argumentateurs de Genève la vanité de l'argumentation. Elle rappellerait au roi de Navarre les engagements qu'il avait pris et souscrits, et elle lui remontrerait qu'il ne devait pas pour une opinion hasardeuse refuser à ses sujets catholiques les libertés qu'il réclamait pour ses coreligionnaires de France et s'aliéner la bienveillance d'Henri III.

L'occasion s'offrait à elle de faire brêche à la législation intolérante du Béarn et d'éprouver la complaisance de son mari. A Pau, pendant son séjour et sous ses yeux, tout exercice du culte continuait à être interdit aux catholiques. Pour les empêcher d'entrer dans le château, on levait le pont-levis, « à l'heure que l'on vouloit dire la messe » pour elle et sa suite dans la chapelle. Comme « ils estoient infiniment désireux de pouvoir assister au saint sacrifice, de quoy ils estoient depuis plusieurs années privez », le jour de la Pentecôte (7 juin 1579), d'accord assurément avec la reine, « ils trouvèrent moyen » de s'introduire dans le château et se glissèrent dans la chapelle. Mais ils furent aperçus par un huguenot et dénoncés à Jacques Lallier, sieur du Pin, secrétaire du roi de Navarre et spécialement chargé des affaires de la religion, qui les fit appréhender devant Marguerite et traîner brutalement en prison.

Marguerite, outrée de cette violence et de l'affront qu'on lui faisait, alla se plaindre au roi et réclamer la mise en liberté des prisonniers. Du Pin « se mit en tiers sans y estre appellé » et, avant que son maître eût le temps de répondre, il justifia l'arrestation et signifia à la reine qu'elle devait se tenir contente de la tolérance dont elle jouissait. Elle, qui était naturellement hautaine, indignée de l'audace « d'un homme de telle qualité », supplia son mari, si elle était si heureuse

que d'avoir quelque part en ses bonnes grâces, « de lui faire raison de ce petit homme ». Henri, la voyant si « merveilleusement passionnée d'une juste colère », fit sortir du Pin et lui promit d'arranger cette affaire à sa satisfaction avec les conseillers du Parlement de Pau.

Mais à la réflexion, les conséquences de cet incident lui apparurent graves. Toucher à la législation religieuse du pays, c'était provoquer dans les États du Béarn, qui allaient se réunir, une opposition fâcheuse et parmi tous les réformés un grand mécontentement. Garder les catholiques en prison ou les traduire en justice, c'était fournir à la Cour de France l'occasion de lui reprocher son manque de parole.

En effet, la reine-mère, aussitôt prévenue, écrivit de Marseille le 15 juin au roi son fils de « faire une bonne depesche par courrier exprès » au roi de Navarre « et qu'il l'aist avant le XXV de ce mois qu'il tient ses Estats de Béarn pour l'admonester comme de vous-mesmes à permettre à ses subjects catholiques dudict païs de Bearn l'exercice de leur relligion comme vous permectez en vostre royaulme à vos subjects estans de la Relligion prétendue réformée la liberté de leur conscience et exercice de leur dicte relligion ». Seulement, pour ne pas brouiller le ménage de Navarre, elle lui recommandait bien d'écrire de telle façon qu'il ne mît pas sa sœur en cause. Henri III rappela donc, comme de lui-même, à son beau-frère « la promesse qu'il luy avoit faicte quelquefois ».

Cette invitation, si discrète qu'elle fût, était une atteinte à la pleine indépendance du Béarn, et le roi de Navarre pouvait, à la rigueur, en rendre la reine responsable. Poussé par Du Pin, qui n'avait fait qu'une fausse sortie, aigri par la « malicieuse » Rebours, une des filles de Marguerite, qui avait remplacé, dans son cœur jamais inoccupé, Dayelle partie avec la reine-mère, il exprima « son ennuy et fascherie non petite » en termes très vifs et chargea par surcroît le chancelier Pibrac, d'aller de sa part les redire à la reine.

Pour avoir le temps d'aviser, il ajourna la réunion des États du Béarn, quitta Pau et partit avec la Cour pour Montauban, où devait se tenir à la fin du mois une assemblée des grands de la religion. A Eauze, en cours de route, il s'alita, souffrant « d'une grande fièvre continue avec une extresme douleur de teste

qui luy dura dix-sept jours (16 juin-2 juillet) : durant lesquels il n'avoit repos ny jour ny nuict et le falloit perpétuellement changer de lit à autre ». Marguerite resta tout le temps près de lui, sans se déshabiller. Les soins qu'elle lui donna lui furent si agréables qu'il s'en louait à tout le monde. L'incident de la Pentecôte fut oublié.

Le vicomte de Turenne s'était « particulièrement » employé, c'est elle-même qui le dit, à la rapprocher de son mari. Le chef huguenot, qui était son cousin à la mode de Bretagne, fut-il touché de son dévouement ou céda-t-il à un sentiment plus tendre? Il avait vingt-trois ans. La Verne, sa maîtresse, avait suivi Catherine, dont elle était une des filles d'honneur. La reine de Navarre avait vingt-six ans. Belle et sensible, venue en Gascogne avec l'espérance de conquérir son mari, elle avait été dédaignée pour Dayelle, pour Rebours, et elle le voyait plus que jamais occupé, Rebours étant restée malade à Pau, d'une autre de ses filles, Fosseuse, presque une enfant, à qui au mois de mars déjà, il faisait de petits cadeaux utiles, sirop de capillaire, sirop somnifère, sur ordonnance du médecin, y ajoutant de lui-même des conserves de rose et du sucre candi. Ces deux isolés se sont peut-être, en causant au chevet du malade, sentis moins seuls. En tout cas, il est remarquable que Marguerite ne dise rien en ses Mémoires de son long séjour à Montauban, pendant presque tout le mois de juillet, et qu'elle n'ait pas été curieuse des délibérations, où les chefs du parti arrêtèrent de recommencer la guerre si on voulait les contraindre à exécuter les clauses de l'accord de Nérac qui leur étaient défavorables. C'est que probablement elle avait l'esprit et les yeux occupés ailleurs.

JEAN-H. MARIÉJOL

*(La fin prochainement.)*

## ÉTUDES ET PORTRAITS

# M. RAYMOND POINCARÉ

« L'homme, dit un philosophe, est une intelligence servie par des organes. » Cette définition s'applique merveilleusement à M. Raymond Poincaré. L'intelligence est sa faculté maîtresse. Tous les autres dons sont chez lui un appoint du premier. Nul ne comprend et n'expose mieux tous les côtés d'une question. Qu'il s'agisse d'une plaidoirie, d'une harangue académique, d'un rapport parlementaire, d'un discours politique, d'une déclaration ministérielle, d'un message présidentiel, rien n'est oublié de ce qui doit être dit, rien n'est négligé de ce qui peut être utile à la cause, tous les arguments sont en lumière, développés en raison exacte de leur importance, et chacun à la place qui convient. Le sujet est « traité », et traité précisément comme la circonstance le demande, sans aucune erreur de ton ou de goût, et aussi sans aucun ornement intempestif. M. Poincaré ne recherche ni le brillant ni l'éclat, surtout l'« éclat emprunté ». Ses formules sont frappées au coin de la bonne prose de la bonne époque. A l'Académie ce n'est pas le fauteuil de Chateaubriand qu'il occupe, c'est celui de Patru ou de Guizot.

Les grands orateurs en général sont de médiocres écrivains. Gambetta, Waldeck-Rousseau ont dirigé des journaux, ils

ont rarement écrit un bon « premier Paris », comme on disait alors. Jaurès n'y réussit pas toujours. Même un article de revue est encore un cadre trop étroit pour qui est habitué aux redondances du développement oratoire. M. Poincaré, parce qu'il est intellectuel, parce que les idées chez lui se présentent en lignes serrées, parce qu'il a le besoin de leur donner une forme arrêtée, aime à écrire et sait écrire. La préparation de ses discours se fait sur le papier. La plume fraye le chemin à la parole. Il ne serait pas exact de dire qu'il « prend la peine » d'écrire ses discours, même ceux qu'il ne lira pas. Pour lui, c'est tout au plus un exercice, et reposant à sa manière, car, pour les esprits positifs, c'est une satisfaction que de voir la pensée intérieure, d'abord indistincte et flottante, prendre corps peu à peu sur les feuillets de la « copie ». Ses qualités d'écrivain sont ses qualités d'orateur : il est sobre, il est précis, et en même temps il est complet.

Ceux qui se piquent de tout expliquer par l'influence du milieu n'ont pas manqué de voir en M. Raymond Poincaré le produit type du sol lorrain. « Froids, réfléchis, ordonnés, calculateurs, les Lorrains, disait Élisée Reclus à une époque où nul ne pouvait prévoir la haute fortune du collégien Raymond Poincaré, n'ont rien du mysticisme. » Leur religion, c'est le patriotisme, ainsi qu'il est naturel pour une province frontière, et qui a durant un demi-siècle porté au flanc la blessure non cicatrisée de l'amputation. Leur horizon est limité mais net, celui qui convient à des cerveaux solidement emboîtés dans une tête courte et presque ronde. Chez eux, les traits un peu tendus, l'ensemble trapu et ramassé, donnent l'impression de la santé et de l'équilibre plutôt que de la bonhomie et de la grâce. On a remarqué que Bar-le-Duc, patrie de M. Raymond Poincaré, est sur la rive méridionale de l'Ornain, c'est-à-dire du côté de l'ombre, du côté qui voit le soleil mais qui n'en jouit pas. C'est le côté de l'opérateur qui prend un film. Il a besoin de lumière et non d'imagination.

Le film du président Poincaré est d'une composition parfaite. Il se poursuit sans accrocs. On n'y trouve ni ratés ni répétitions. C'est une biographie qui ne prête pas aux anecdotes. Plutarque ne l'eût pas jugée pittoresque. La

montée a des paliers, mais pas de soubresauts. Déjà Raymond Poincaré écolier ne connaît pas d'échecs, parce qu'il ne se disperse pas en fantaisies étrangères à la classe. Cependant un projet de langue universelle, en collaboration avec son frère Lucien, le futur recteur de Paris, est pour le moins en dehors du programme. Mais ce n'est qu'un accident, intéressant d'ailleurs comme indice de curiosité d'esprit, et une année de vétéran à Louis-le-Grand, le Louis-le-Grand monacal et volontiers sordide des âges héroïques, achève de façonner M. Raymond Poincaré aux fortes disciplines classiques. Elle le forme même suffisamment pour lui ôter le besoin — ou en tout cas le désir — de recommencer. Raymond Poincaré aimait la vie d'intérieur, mais non la vie d'internat. Le palais de l'Élysée lui fera plus tard le même effet que le vieux collège de Clermont.

***

M. Poincaré n'a pas été jeune longtemps, si l'on entend par là l'époque de l'attente, du tâtonnement et de la préparation professionnelle. Il est arrivé à toutes les situations à l'âge minimum et chaque fois il s'est trouvé prêt à répondre à l'appel de la destinée sans avoir rien fait pour le provoquer. Il est chef de cabinet de ministre, conseiller général, député, à l'heure ou les plus ambitieux en sont encore à chercher leur voie. Député à vingt-six ans, il sera ministre à trente-deux et sénateur à quarante-deux, porté par les événements, désigné par ses talents beaucoup plus que par son désir. Le barreau continue à le retenir : il est encore le sécrétaire du bâtonnier du Buit, alors qu'il est déjà un des espoirs du Parlement. C'est que, malgré le caractère décidé de son genre de talent, M. Raymond Poincaré est un timide. Il ne se lance pas à l'aventure dans la politique. Il ne se refuse pas, mais il est difficile de s'offrir moins. Si jamais les sorcières de Macbeth lui ont prédit les honneurs qui l'attendaient, il n'a pas dû les remercier. Encore moins a-t-il fait quoi que ce soit pour hâter la réalisation de leurs prophéties. « Vous allez vers l'avenir mystérieux, lui disait M. Lavisse en le

recevant à l'Académie, mais en regardant où vous posez le pied. » Et il ne pose le pied que sur un terrain ferme. C'est par la grande porte du budget, dont il est rapporteur général à trente ans, qu'il entre au ministère. A l'instruction publique, puis aux finances, ce jeune successeur des Jules Ferry et des Léon Say, se fait aussitôt remarquer. Il connaît son département quel qu'il soit, et les vieux routiers du parlementarisme évoquent à son propos le souvenir de Pitt et des enfants prodiges de la politique. Sa puissance de travail et d'assimilation mérite le suffrage des connaisseurs. C'est M. Ribot qui le rappelle à l'instruction publique, où il dépose en 1895 le projet grandiose qui consiste à restaurer les universités, et à ranimer les foyers intellectuels de nos provinces, une des œuvres de la France moderne à laquelle il s'est le plus constamment intéressé.

A ce moment, où s'ouvre devant lui la grande route des honneurs suprêmes, M. Poincaré paraît se dérober. Sans renoncer à la politique, il s'en désintéresse dans la vie quotidienne. Pendant onze ans, il ferme l'oreille aux sirènes qui essayent de le ramener au rivage ministériel. C'est qu'il préfère le Palais. Il plaide, il ne songe qu'à la gloire du barreau; on pronostique en lui un futur bâtonnier plutôt qu'un hôte de l'Élysée, et c'est peut-être à quoi il aspire au fond du cœur. Cet ancien ministre a beau devenir un jeune sénateur, ce jeune sénateur fait l'effet d'un vieux consulaire désabusé des luttes du Forum. Cette période d'apparente inactivité politique n'est pourtant pas perdue. Du Palais, M. Raymond Poincaré retiendra jusque dans la vie politique les méthodes de travail et de discussion. Toute affaire suppose un dossier; toute plaidoirie une étude approfondie des pièces. Mais dans le dossier comme dans la plaidoirie de l'adversaire, il y a beaucoup à observer, et il peut y avoir des arguments à tirer. Un procès met en présence deux avocats dont chacun soutient ce qu'il juge être le bon droit. Mais après le jugement, il n'y a plus deux adversaires, il y a deux confrères, deux égaux, qui peuvent collaborer le lendemain et qui suivent en tous cas les mêmes règles professionnelles. De là une conception répandue de la vie parlementaire. Chacun y plaide à sa

façon la cause de l'intérêt national. Entre hommes politiques, il peut y avoir des différends, mais sauf exception, il est peu de désaccords irréductibles. La longue période qu'il a passée au Palais a donné en outre à l'esprit curieux et chercheur de M. Poincaré le loisir d'observer et de méditer. M. Poincaré a réfléchi. C'est une opération à laquelle le tumulte des assemblées n'est pas favorable. M. Raymond Poincaré s'est donné la liberté et le temps de « faire oraison », comme disait Renan : c'est une de ses originalités. Même les théories qui choquent son esprit de mesure et son sens instinctif des possibilités retiennent son attention. Il a remercié les socialistes de nous avoir « forcés à réfléchir davantage sur les origines et les causes des faits économiques et sociaux, qu'une habitude inconsciente nous ferait volontiers transformer en principes éternels ».

Aussi quand il rentre dans l'arène comme ministre des finances d'un cabinet Sarrien en 1906, parce que l'abstention ne lui paraît pas une attitude excusable en face du nuage qu'il voit monter à l'horizon, M. Poincaré n'est pas dépaysé. Au contraire, il est en possession de tous ses moyens et cette seconde partie de sa carrière politique sera une ascension continue et irrésistible. M. Poincaré a été pendant huit ans au premier plan, d'abord comme président du conseil (14 janvier 1912), puis comme président de la République. Ces huit années ont vu s'ouvrir, se dérouler et se clore un des plus prodigieux chapitres de l'histoire universelle. Il est encore impossible de mesurer la portée de ces formidables événements et encore plus de prévoir le terme de leurs répercussions. Mais ce qui est acquis dès maintenant, c'est qu'ils n'ont pas surpris M. Raymond Poincaré. « Gouverner, c'est prévoir » a-t-on dit. Le président du conseil de 1912 avait prévu la tempête. Il a déployé pour la prévenir, ou pour en atténuer le danger, toutes les ressources d'un esprit minutieusement averti, sans illusions sur la gravité de la lutte, sans espoir puéril en une solution facile et rapide, armé de confiance raisonnée à l'heure des mauvais débuts, sans rien négliger d'autre part de tout ce qu'on peut « ôter à la fortune par conseil et par prévoyance ».

Le rôle d'un président de la République est ingrat, surtout

dans les crises suprêmes. Il est visible que M. Poincaré en a souffert. Sa farouche résolution de ne pas accepter le renouvellement de son mandat, son âpre besoin de rentrer dans la mêlée, d'écrire autre chose que des messages et d'émettre des vérités non approuvées par le protocole, ne laissent aucun doute sur le mauvais souvenir qu'a laissé dans le cœur du président l'impuissance où il s'est trouvé de faire prévaloir certaines idées ou d'en combattre certaines autres, alors qu'on l'accusait, par une lugubre ironie, de césarisme et d'abus de pouvoir.

On s'explique l'état d'esprit de M. Poincaré si l'on se souvient qu'il est avant tout un légiste. Il connaît la loi, il l'étudie, il lui obéit. Appuyé sur la Constitution, il sait tout ce qu'elle lui promet, et aussi tout ce qu'elle lui interdit. Il est facile d'imaginer le trouble d'un homme tel que M. Poincaré, quand au cours de la guerre, étant Président de la République, il s'est aperçu que le droit écrit ne lui donnait presque aucun pouvoir. Et tandis qu'il était réduit à l'inaction, il apercevait près de lui un autre Président, le Président du Conseil, dont la puissance résulte non du droit écrit, mais du droit coutumier, et qui était le maître à peu près absolu. L'exercice direct du pouvoir par M. Poincaré, Président de la République, aurait été à ses yeux illégale. La dictature, en fait, a passé légalement entre les mains d'un homme qui avait été son adversaire, M. Clemenceau. L'histoire émouvante des idées de M. Poincaré, durant son séjour à l'Elysée, est dans ce conflit. On comprend ainsi que, redevenu sénateur, il ait eu le désir de saisir à son tour la puissance efficace, qui est attachée à la Présidence du Conseil, et qu'après avoir fait sept ans l'expérience du pouvoir limité, fondé sur le droit écrit, il ait voulu le pouvoir réel, accordé par le droit coutumier.

***

La fin de son septennat a donc été saluée par le président Poincaré comme une libération. On a senti dès lors que le rideau allait se lever pour le troisième acte de sa vie politi-

que. Nous voyons, pour la première fois depuis que la présidence existe, un ancien chef de l'État redevenir président du Conseil. Thiers, dont M. Poincaré s'est chargé de retracer la carrière dans la collection des « Figures du Passé », est mort à la veille de son retour au pouvoir. M. Poincaré a heureusement devant lui une carrière que Thiers en 1877 avait tout entière parcourue. De son illustre prédécesseur, il a l'expérience, la vaste culture, l'autorité aux yeux de l'étranger, l'esprit clair et le sens du droit. La partie qu'il s'agit de jouer est en apparence plus séduisante, puisque nous sommes au lendemain d'une guerre victorieuse au lieu d'être au lendemain de la défaite. Mais la victoire n'a rendu ni ce que s'en promettaient les enthousiastes, ni même ce qu'en attendaient les gens les plus méfiants. Nul n'a dénoncé cette décevante conclusion d'un gigantesque effort avec plus de tenacité et d'éloquence que l'ancien président, mais ses protestations jusqu'ici n'étaient pas sorties des colonnes des revues ou des journaux.

Une telle attitude simplement négative, ne pouvait suffire longtemps. Un ancien président, dans toute la force de l'âge et la plénitude de l'intelligence, ne pouvait se contenter d'être un publiciste, même éminent. Ce rôle d'avocat-consultant ne convient qu'à un homme en retraite. M. Poincaré tient à montrer qu'il n'est pas un retraité. Il a critiqué l'œuvre des différents gouvernements qui se sont succédé depuis trois ans, mais la critique, aisée pour tout le monde, l'était trop pour lui. On est en droit de demander autre chose à un homme d'État qui a son passé.

Le caractère du président Poincaré ne le pousse pas à revendiquer bruyamment le pouvoir. Il lui est arrivé de se dérober aux occasions beaucoup plus souvent que de les faire naître. Ses adversaires l'accusent de fuir les responsabilités, il est plus juste de dire qu'il ne court pas au-devant mais qu'il ne recule pas en face des plus lourdes, quand il estime que l'heure du devoir a sonné. Il a longtemps oscillé entre le barreau et la tribune, et, ce sont les événements qui ont aiguillé sa carrière plus peut-être que sa volonté. De là vient sans doute que sa vie publique n'a pas connu de déconvenues, même si elle n'a pas échappé à

quelques désillusions. « Fixez vos préférences et localisez votre activité », conseillait-il un jour à la jeunesse. Il ne l'a pas toujours fait lui-même, surtout il ne l'a pas fait tout de suite. La richesse et la variété de sa culture intellectuelle lui permettaient d'autres succès que ceux de la politique. Même depuis deux ans, alors qu'il paraissait envisager un retour au gouvernement comme une revanche de l'attitude décorative à laquelle la grandeur élyséenne l'a sept ans condamné, c'est tout d'abord la liberté d'écrire qu'il a le plus appréciée.

Il s'est révélé polémiste, et le polémiste est chez lui de même qualité que l'orateur. Il est difficile d'avoir en ces matières une langue plus pure, un style plus sobre, une dialectique plus serrée. « On ne trouve pas chez vous le mot pour rire », lui disait M. Lavisse il y a douze ans. C'est toujours vrai et M. Poincaré aurait tort de forcer sur ce point son talent. On ne trouve pas non plus souvent chez lui la note émue. Il y a des sensibilités à fleur de peau qui se déclenchent au commandement. Numa Roumestan s'émeut lui-même au son de ses paroles émues. M. Poincaré n'est pas né sur les bords ensoleillés où le mirage et la réalité se confondent en fictions ingénues. La Meuse coule vers le nord, parmi des populations qui ne s'émeuvent qu'à bon escient et qui n'expriment pas leur émotion avant de l'avoir ressentie. « Nature discrète et recueillie », écrit Vidal de la Blache en parlant du pays meusien. On en peut dire autant de ceux qui l'habitent.

Le « Génie du christianisme » n'a jamais dû avoir d'action sur lui, non plus que la religiosité esthétique de ceux qui se piquent d'avoir la piété sans la foi. M. Raymond Poincaré n'est pas anticlérical, mais il a peut-être besoin de quelque effort pour ne pas l'être. Il est de la lignée bien française de nos anciens légistes et hommes de robe, toujours en garde contre Rome, et qui pensent comme Voltaire que le pape est un personnage sacré dont il faut « baiser les pieds mais lier les mains ». Il respecte les croyances et comprend que d'autres y cherchent un refuge, mais il ne cache pas qu'il n'a pas besoin de ce refuge. « Ce qui nous sépare, disait-il un jour à certains modérés, c'est la question religieuse. » Il

croit que la science réduit de jour en jour le domaine de l'inconnu, et il n'est pas très convaincu qu'il y ait un abîme infranchissable entre l'inconnu et l'inconnaissable.

Il a dépeint en ces termes dans la préface d'un volume d'éducation populaire son idéal démocratique. « Cherchons moins à former des esprits agréables et frivoles que des caractères sérieux et réfléchis, moins des mémoires richement meublées que des jugements éclairés et fermes, moins des imaginations vives que des volontés droites et agissantes. » Dans ce portrait du bon citoyen, l'auteur n'apparaît-il pas un peu comme Véronèse parmi les musiciens des Noces de Cana?

IGNOTUS

# LES PROCHAINS DRAPEAUX

# ET ÉTENDARDS DE L'ARMÉE

Parmi les multiples questions que soulève l'organisation de l'armée prochaine, l'une d'elles mérite, dès à présent, d'attirer l'attention. Quelles inscriptions fera-t-on figurer sur les drapeaux et étendards de nos régiments? Le problème sans doute échappe en quelque sorte à l'emprise matérielle des choses militaires et, à l'inverse de la plupart d'entre elles, il est sans répercussions sur notre existence politique ou économique. Son rôle n'est cependant pas négligeable au point de vue éducatif et moral, tant pour l'armée elle-même, que pour l'ensemble de la nation. Qui de nous, saluant un drapeau qui passe, entouré de sa garde, aux sons d'une marche guerrière, n'a cherché du regard les noms inscrits en lettres d'or sur le blanc de la soie flottante et, à lire ces mots flamboyants, Austerlitz, Iéna, Sébastopol, ne s'est senti remué par ces grands souvenirs? Il n'est pas de meilleure, ni de plus vivante leçon de patriotisme qu'on puisse recevoir. Le ministre de la Guerre est donc sage, quand, dans sa sollicitude éclairée pour l'immense patrimoine de gloire française, il s'est préoccupé de faire figurer sur les drapeaux[1], à côté des titres du passé,

1. Circulaire de décembre 1920 aux commandants de corps d'armée.

les titres également immortels des générations actuelles. Les vieilles enseignes, noircies, trouées, usées par quatre ans de rudes épreuves, celles que nous vîmes défiler sous la voûte de l'Arc de Triomphe en une matinée de juillet radieuse, sont désormais des reliques. Leur place est au musée de l'armée. D'autres les remplaceront, dans les unités, et les noms inscrits dans leurs plis rappelleront l'histoire de la Grande Guerre.

***

Le symbolisme du drapeau a évolué au cours de notre histoire, en même temps que, peu à peu, s'élaborait la notion moderne de la patrie. Il a commencé par être un signe matériel permettant à chacun de reconnaître le groupement dont il faisait partie, un moyen facile de ralliement ou d'alignement. Ainsi, les douze enseignes des douze tribus d'Israël; au temps de Rome, les bannières propres à chaque cohorte ou légion; dans l'ancienne France, les drapeaux, oriflammes, cornettes, étendards ou fanions aux couleurs et armoiries si diverses qui, concurremment avec les signes distinctifs de l'uniforme, servaient à identifier d'un coup d'œil à quelles unités on avait affaire et les emplacements occupés. Cette utilité du signe matériel s'est prolongée jusqu'à nos jours, indépendante des autres significations que prenait le drapeau. Témoin le commandement : « Drapeaux sur la ligne », de notre règlement sur les revues et défilés. Témoin encore le drapeau par bataillon qui s'est maintenu dans l'armée allemande et, dans la nôtre, les fanions à attributs caractéristiques de l'arme ou de l'unité dont l'usage a été régularisé pour la première fois par Napoléon Ier en 1811.

Ensuite, il est devenu représentatif du pouvoir personnel. Sans remonter au *labarum* de l'antiquité qui signalait la présence de l'impérial César, il y eut chez nous, tiré d'insignes religieux, la bannière des ducs de France, d'azur fleurdelisé d'or, sur laquelle, au xve siècle, Charles VII ajouta la croix blanche de ses alliés Armagnacs. Simultanément, la croix rouge, combinaison de la Croisade avec l'oriflamme de saint Denis, passait aux Bourguignons, suppôts des Anglais. Peu

à peu, le blanc devint la couleur du commandement : Henri IV, qui l'avait emprunté à l'écharpe des protestants, donnait à ses subordonnés, comme point de ralliement, le blanc de son panache et Louis XIV, colonel général des troupes, fera enfin du drapeau blanc le drapeau personnel du roi. Même quand la Révolution lui aura substitué le drapeau tricolore, la tendance persistera du signe individuel; encore aux dernières années de l'Empire, Napoléon Ier manifestait l'intention de donner à la draperie des enseignes françaises sa couleur préférée, le vert, semé d'abeilles d'or [1].

L'évolution se poursuivant, le drapeau prend alors une troisième signification qui le lie au régime de gouvernement en vigueur. Le drapeau blanc devient l'insigne de la monarchie absolue. Il est, selon la définition qu'en donne Chateaubriand [2], « le vieux drapeau des morts »; il pend le long du bâton qui le porte « parce qu'aucun souffle de vie ne le soulève ». Napoléon cède sur les couleurs, mais il les relègue dans l'ombre; il adopte l'aigle et, dans ses proclamations, il dit à ses soldats : « Vos aigles » et non plus « Vos drapeaux ». Dans cet ensemble, hampe, aigle, étoffe et cravate, qui est tout à la fois un jalon, un pivot de manœuvre, un signe distinctif pour le régiment et un emblème politique, l'aigle, seul qui compte, appartient à l'Empire. Il en ira de même de 1852 à 1870. Entre temps, Louis-Philippe couronne d'un coq plus bourgeois, la hampe du tricolore restauré. Enfin, n'est-il pas une manifestation de cet ordre, l'acte des républicains de 1848, faisant vendre aux enchères publiques la plupart des drapeaux et étendards distribués aux régiments sous la monarchie de Juillet..?

Cependant, à travers ces subtilités de dynasties, lentement, mûrement, avec une emprise toujours croissante, le sentiment de la perpétuité de la France s'incorpore au drapeau; chaque jour, elle l'imprègne davantage pour aboutir au symbolisme parfait que nous lui voyons aujourd'hui. Tel est l'effet d'une tradition ininterrompue, aussi vieille que l'idée de patrie elle-même. Monarchique, le blanc était

1. Berthier au Ministre de la Guerre, 23 octobre 1911. — Cité dans Hennet, *L'ancien drapeau de la France.*

2. Discours prononcé par Chateaubriand à la Chambre des Pairs le 7 août 1830.

en outre la couleur nationale. Henri IV l'avait décrété le premier dans une ordonnance datée du camp de Saint-Denis, le 18 juillet 1590, tandis qu'il procédait pas à pas à la conquête de son royaume. En 1721, le père Daniel, écrivait dans son *Histoire de la milice françoise* : « En campagne, on attache à la cornette une espèce d'écharpe de taffetas blanc qui est la couleur de France. » Ainsi, dans la variété des enseignes, parmi la multiplicité des couleurs, emblèmes et figures héraldiques, l'indice de la nationalité se révèle à cette cravate uniforme fixée au fer de lance. Survient la Révolution qui adopte de nouvelles couleurs. Curieuse coïncidence : amalgame du blanc royal, du rouge et du bleu de Paris, elles sont une évocation exacte des anciennes *couleurs du roi*, de cette livrée rouge, blanche et bleue qui remonte au XIV^e^ siècle. Mais ces premiers républicains ne changent d'abord rien aux drapeaux des régiments et ceux-ci conservent leurs signes particuliers distinctifs jusqu'en 1794, quelques-uns même jusque sous l'Empire. Il faudra que les émigrés continuent d'arborer, dans les emblèmes de leurs unités, la cravate blanche, pour que, sur la proposition du duc de Choiseul-Praslin, l'Assemblée constituante décide, le 22 octobre 1790, d'adopter la cravate tricolore comme indice de l'armée révolutionnaire. Les prescriptions ultérieures de Napoléon I^er^, en 1803 et en 1811, conservent à la cravate tricolore ce même caractère de symbole exclusif. Ainsi jusqu'à la fin des guerres de l'Empire, la nationalité du drapeau reste figurée dans la cravate. Le retour du drapeau blanc en 1815 provoque un renversement, symptomatique d'ailleurs, de la prédominance acquise par l'idée de patrie dans le drapeau national. Désormais, la soie flottante tout entière est seule représentative de cette idée; elle est le signe respecté d'une religion unanime, et dans les fanions tricolores de nos grands chefs, c'est à la cravate que se réfugient les indices personnels de leur commandement. En définitive, l'évolution du drapeau s'est poursuivie des siècles durant dans un esprit de traditionnelle méthode. Elle a pour terme l'unification complète des emblèmes employés dans l'armée.

***

Dans ce grand corps social qu'est une armée moderne, il est cependant nécessaire de laisser la vie circuler et d'accorder par suite à ses multiples cellules régimentaires, une part de cette individualité propre et caractéristique qu'elles ont jadis possédée. Tel est l'objet d'un esprit de corps bien compris. C'est par leurs traditions que les unités se distinguent le mieux les unes des autres et leur expression la plus vivante, la plus généreuse, la plus complète, la plus accessible à l'esprit des humbles est réalisée par les inscriptions figurant au drapeau de chaque régiment. Un rapide aperçu historique, en ce qui les concerne, nous va précisément mettre en mesure de saisir le sens dans lequel il conviendrait de procéder aujourd'hui.

Sous l'ancienne monarchie, l'usage n'était pas répandu de signaler sur les drapeaux et étendards les faits d'armes glorieux auxquels ils avaient assisté à la tête des régiments. Et cela s'explique aisément. L'extrême variété des enseignes suffisait à différencier un corps de ses voisins; d'ailleurs, les inscriptions brodées sur chacune étaient la simple reproduction des chiffres, armoiries et devises que les colonels-propriétaires portaient sur leur blason personnel. On cite pourtant le cas d'un régiment de la vieille France ayant obtenu du roi l'autorisation de rappeler sur son drapeau un événement mémorable. En 1673, l'armée assiégeait Maëstricht. Le 18 juin, plusieurs colonnes d'attaque venaient d'échouer à l'assaut d'un ouvrage. L'attaque ayant été reprise sous les yeux de Louis XIV, le régiment de la Couronne, aujourd'hui le 45e d'infanterie, réussit à entrer dans la position et à s'y maintenir. En récompense, il put arborer sur son drapeau cette inscription : *Hanc Coronam Mastreka dedit.*

Avec la Révolution, la tendance égalitaire se montra d'abord opposée à toute distinction honorifique particulière. Les drapeaux de 1791, ceux qui aidèrent à sauver la Patrie en danger, inscrivirent, avec le numéro de la demi-brigade à laquelle ils appartenaient, ces seuls mots : « Discipline et obéissance à la loi. » Ainsi commençait à s'établir,

autour du drapeau, le culte de la patrie impersonnelle, par le simple rappel d'un devoir social. Bientôt, aux armées de la République qui s'étaient distinguées, le gouvernement décerna, à titre de reconnaissance nationale, un grand drapeau d'armée, indépendant des insignes régimentaires et sur lequel on inscrivait : « Telle armée a bien mérité de la patrie », ou « n'a cessé de bien mériter de la patrie ». La paix revenue, cette sorte de bannière était remise en grande pompe par le général victorieux au sein du gouvernement, puis déposée sous le dôme des Invalides. Des réjouissances populaires complétaient la cérémonie.

Bonaparte, quand il commandait l'armée d'Italie, eut le premier l'idée de récapituler sur le drapeau de son armée, avec le nom des combats livrés sous ses ordres, la liste des places prises et les conquêtes réalisées. Le drapeau qu'il rapporta au Directoire le 20 frimaire an VI, après la paix de Campo-Formio, portait sur une face : « A l'armée d'Italie, la Patrie reconnaissante »; et au revers, l'expressive énumération ci-après :

150 000 prisonniers. — 170 drapeaux. — 550 pièces de siège. — 600 pièces de campagne. — 5 équipages de pont. — 9 vaisseaux de 64 canons, 12 frégates de 32, 12 corvettes, 18 galères. — Armistice avec le roi de Sardaigne. — Convention avec Gênes. — Armistice avec le duc de Modène, le roi de Naples, le pape. — Préliminaire de Léoben....

Donné la liberté aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène, Massa, Carrare, de la Romagne, de la Lombardie, etc., aux peuples du département de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque...

Envoyé, à Paris, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, Corrège, Albane, des Carraches, Raphaël, Léonard de Vinci, etc.

C'était là un beau tableau de fin de campagne et Bonaparte ne tenait pas à laisser le peuple français ignorant des prouesses accomplies par ses troupes, ni des services rendus par lui à son pays.

Au cours même des opérations et pour provoquer l'émulation dans les rangs de l'armée, il avait encore imaginé d'inscrire sur les drapeaux de chaque régiment, les noms des combats auxquels chacun d'eux s'était distingué depuis Montenotte. Certains corps qui s'étaient conduits de façon

particulièrement remarquable, obtinrent en outre de joindre à cette liste, des devises très significatives, extraites de citations à l'ordre qu'ils avaient méritées, ou des éloges enflammés que leur avait adressés le général en chef. C'était une imitation des usages de l'ancien régime, haussée au ton de l'époque : « Brave 18e, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous. » — « La 75e arrive et bat l'ennemi. » — « La terrible 57e que rien n'arrête. »

Bonaparte usa de procédés identiques pendant la campagne d'Égypte, mais cette initiative, si féconde sur le champ de bataille pour développer l'esprit de l'armée, déplut à un gouvernement débile, que la moindre réputation militaire rendait soupçonneux. Aussi, le 21 juillet 1798, un décret du Directoire enjoignait-il aux corps de déposer leurs drapeaux, « commun monument de leurs exploits », entre les mains du conseil d'administration; en échange, de nouveaux insignes, sans inscriptions ni légendes, leur seraient distribués.

Le Directoire n'en fut pas moins balayé à quelque temps de là et l'innovation de Bonaparte, en matière de devises, indique quelle sera son attitude quand il deviendra empereur.

Tout d'abord, le culte du drapeau exalté; mais le drapeau — l'aigle — exaltation de l'Empire! Des enseignes nouvelles solennellement distribuées au Champ de Mars le 5 décembre 1804, au troisième jour des fêtes du Couronnement, l'aigle seule figurera habituellement dans les combats; l'étoffe restera en arrière, avec la caisse du corps, au logement du colonel. Après Iéna, Paris offrira des couronnes d'or aux drapeaux de la grande armée. Plus tard seulement, après les déboires de la guerre d'Espagne et quand il fallut exciter l'émulation individuelle dans les corps composés en majorité de jeunes recrues, Napoléon fera appel aux usages créés à l'armée d'Italie. « Sa Majesté, écrira Berthier au ministre de la Guerre [1], désire que l'on mette au bas de l'aigle une espèce de tablier (ainsi appelle-t-il la partie flottante) sur lequel, d'un côté sera écrit : *l'Empereur Napoléon au ne régiment*; de l'autre, les noms des batailles où s'est trouvé le régiment depuis le départ des armées de Boulogne pour la campagne d'Alle-

1. Amsterdam, le 12 octobre 1811.

magne. » Ces prescriptions furent mises en vigueur par un ordre à l'armée daté du 12 février 1812. Il était spécifié que l'on ferait figurer sur les drapeaux, les batailles où l'Empereur avait commandé en personne; c'étaient Ulm, Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Eckmühl, Essling, Wagram.

On le voit, tout le récent passé révolutionnaire se trouvait aboli; Marengo, victoire de Bonaparte; Auerstaedt, victoire de Davout, n'étaient point évoquées. A leur tour, les drapeaux blancs de la Restauration d'ignorer les victoires impériales; ils flottèrent en Espagne, en Morée et sur la terre africaine. La conquête de l'Algérie et le siège d'Anvers, sous le règne de Louis-Philippe, eussent également pu fournir la matière exclusive des inscriptions à porter sur les enseignes tricolores de la monarchie d'Orléans. Mais aucun nom de victoire ne figura sur les emblèmes de l'armée française de 1815 à 1852.

A peine élu président de la République, en 1851, le prince Louis-Napoléon s'empresse de revenir à la coutume du fondateur de la dynastie qu'il projette de rétablir. Les drapeaux distribués en 1852, ceux-là mêmes qui devaient ensuite s'illustrer en Crimée, en Italie et au Mexique, portent donc dans leurs plis, à la place d'honneur, les victoires du premier Empire. Mais, comment ne pas tenir compte des événements militaires mémorables qui se sont produits depuis Waterloo? Il y a cette conquête de l'Algérie, commencée sous le règne de Charles X, continuée par Louis-Philippe et qui se poursuit encore. Elle a mis très haut la renommée de nos troupes, créé une tradition nouvelle dans notre armée et largement satisfait à son besoin permanent d'exploits et de conquêtes. C'est un lot de gloire qu'il serait très impolitique de négliger au moment même où la moisson s'achève. De plus, la deuxième République, à la faveur de laquelle le nouveau régime cherche à s'implanter, se rattache directement aux souvenirs de la première; elle s'efforce de les faire revivre. Il importe alors au second Empire, héritier de la démocratie, de prendre également appui sur les victoires militaires de la Révolution.

Telles sont les considérations qui ont fait inscrire sur les drapeaux des régiments de Napoléon III « les noms des prin-

cipales batailles auxquelles chaque corps avait participé en suivant la filiation de son numéro, depuis 1792 [1] ». Le ministre de la Guerre ayant décidé, par suite des dimensions des insignes distribués, qu'il ne serait porté que quatre inscriptions en moyenne sur chacun, on dut faire un choix parmi le grand nombre de batailles auxquelles chaque corps avait assisté. On supprima d'abord les combats sans importance; ensuite les batailles perdues, « quelle que soit la gloire qu'y ait acquise le corps, afin de ne pas perpétuer un souvenir pénible ». « Enfin, dit le rapport au ministre établi par le dépôt de la guerre en date du 24 février 1852, on a conservé en première ligne les noms des batailles inscrites de 1805 à 1815 sur les drapeaux par ordre de l'Empereur, et ensuite les grandes batailles gagnées, en conservant de préférence les plus récentes, parce qu'elles paraissent devoir produire plus d'effet par les souvenirs des contemporains qui peuvent se trouver dans les corps. » Successivement, de nouveaux noms vinrent s'ajouter et ils n'étaient pas rares les drapeaux et étendards qui, à la fin de l'Empire, portaient dans leurs plis huit inscriptions glorieuses. Des abus s'étaient même glissés. Ainsi, le régiment de zouaves de la Garde Impériale, fusionné en 1871 avec le 4e zouaves, portait sur son drapeau quatorze inscriptions dont trois du second Empire et onze du premier. Or, chacun sait que la création des zouaves remonte seulement au 1er octobre 1830.

Désormais, le principe des inscriptions à faire sur les emblèmes des régiments semble être définitivement adopté. L'interruption qui suivit la campagne de 1870 n'eut qu'un caractère provisoire. Sitôt notre armée réorganisée, l'administration de la guerre entreprit une nouvelle étude dont les résultats apparurent lors de la distribution solennelle des drapeaux, faite le 14 juillet 1880 par le président de la République. On s'était reporté aux inscriptions de 1852. Après les avoir contrôlées et rectifié un certain nombre d'erreurs qui dataient de cette époque, on ajouta des noms de batailles plus modernes. Le nombre des inscriptions fut ramené à quatre. Plus tard, à la suite des campagnes coloniales,

1. Dépôt de la Guerre. Note du 14 février 1852.

les noms d'Extrême-Orient, Madagascar, Casablanca, etc., élevèrent, pour certains corps, le nombre de leurs inscriptions à cinq, six et même sept (drapeau du 1er régiment d'artillerie coloniale).

Aucune inscription relative à la guerre de 1870 ne fut admise. Décision bien compréhensible au lendemain de l'année terrible; elle resta cependant quelques mois hésitante. En octobre 1878, le général Borel, alors ministre de la Guerre, approuvait quelques rares exceptions que les corps avaient d'ailleurs d'eux-mêmes proposées. Ainsi, la majorité des officiers du 1er de ligne exprimait le désir que, sur le drapeau du régiment, on inscrivît le nom de Gravelotte, en remplacement du combat de Biberach de 1800 qui y figurait déjà. — « Je pense, écrivait au ministre le colonel du 45e de ligne, que le nom de Friedland doit être remplacé par celui de Belfort. » — A son tour, le 57e de préférer Rezonville à la Moskowa. — Le 110e revendiquait l'Hay-Chevilly (3 et 4 décembre 1870) et le siège de Paris. — Le ministre avait déjà autorisé les régiments de cuirassiers de la division Bonnemains et de la brigade Michel à porter sur leurs étendards le nom de Reichsoffen; les 16e et 39e de ligne à ajouter celui de Coulmiers. — Là-dessus, le général Borel ayant cédé son portefeuille au général Gresley, celui-ci prescrivait, le 27 janvier 1879, « de faire disparaître les noms des batailles et des combats de la campagne de 1870 ».

A signaler enfin que pas la moindre allusion à l'ancien régime ne fut alors faite, sans qu'on puisse formuler d'autre argument que celui de la circulaire ministérielle du 19 novembre 1878, laquelle prescrivait de prendre « pour base du travail des inscriptions les noms qui figuraient sur les drapeaux et étendards distribués en 1852 ». Or, il ne fut question, comme on sait, sous le second Empire, que « des affaires auxquelles chaque corps avait pris part depuis 1792 jusqu'en 1852 ». Par routine, les bureaux deviennent les plus fermes soutiens de la tradition; peu leur importe qu'elle soit justifiée ou sans fondement sérieux. C'est très vraisemblablement pour se conformer à ce précédent, qu'en 1879, l'ancien régime a été omis.

***

Et cependant, dès cette époque de rénovation militaire, une autre conception se dessinait. Quand il revendiquait, pour son régiment, le souvenir des combats livrés autour de Paris en 1870, le colonel du 110e s'exprimait de la sorte : « Il y a des défaites aussi glorieuses que des victoires quand elles sont teintées d'un sang généreusement versé. » Dans son esprit, la petite famille régimentaire se serre autour de l'emblème qui la guide à travers les péripéties émouvantes d'une existence tourmentée, certes, mais sans cesse honorable. Cet autre exprime la notion de la grande patrie collective et la voit planer au-dessus des régimes : « Le colonel (du 27e de ligne) trouve les quatre noms proposés parfaitement choisis (Fleurus, Hohenlinden, Iéna, Sébastopol) parce que chacun d'eux rappelle non seulement une date glorieuse pour le régiment et pour la France, mais encore une période distincte de notre histoire militaire contemporaine, la République, le Consulat, le premier et le second Empire. »

L'exclusion de l'ancien régime paraît bientôt une anomalie. Un citoyen français habitant l'Italie — au contact de l'étranger, la patrie ne prend-elle pas son entière valeur? — adressait, en 1909, au ministre de la Guerre, la belle lettre ci-après :

Monsieur le Ministre,

Je me permets d'appeler votre attention sur un oubli, oubli facilement réparable et qui fait que l'un des plus beaux noms de nos victoires ne se trouve pas inscrit sur les drapeaux des régiments qui y prirent part; je veux dire les combats qui se livrèrent autour de York-Town et qui amenèrent la capitulation du général Cornwallis.

Il y a, c'est vrai, un décret émané après la guerre et qui a prescrit que, pour les noms de batailles à inscrire sur les drapeaux, on ne serait pas remonté au delà de 1789, mais on peut modifier ce décret; en fait, l'année 1789, au point de vue militaire, n'a rien de particulièrement saillant pour que l'on choisisse cette date comme point de départ, tandis que la campagne faite par les quatre régiments qui partirent pour l'Amérique, sous les ordres du marquis de Rochambeau, a marqué l'ouverture de l'ère nouvelle, bien avant que la Convention le proclamât et, au point de vue militaire, on pourrait bien dire que

c'est l'armée qui, par la campagne de libération des États-Unis d'Amérique, a marqué le premier pas dans les voies de la liberté.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur le Ministre, que cette date pourrait figurer sur les drapeaux des quatre régiments qui y ont pris part, en inscrivant le nom de York-Town avant les autres? Peut-on modifier le décret qui suivit la guerre, d'après ce que me dit M. le colonel du 99e de ligne, le régiment où j'ai servi de 1887 à la fin de 1889?

... Je serais heureux de voir cette lacune comblée; je pense à la joie qu'en éprouveraient les jeunes camarades de mon vieux 99e et des trois autres régiments...

L'auteur de cette lettre souhaitait avec raison une liaison plus intime entre les actions d'autrefois et les événements de l'histoire moderne. En suggérant d'incorporer l'Indépendance américaine à laquelle la France avait collaboré, au faisceau des souvenirs révolutionnaires, n'évoquait-il pas en outre, bien avant l'heure et sans le soupçonner, le geste en retour des États-Unis d'Amérique accompli en 1917? Quoi qu'il en soit, dans sa réponse, le ministre de la Guerre rendait hommage à l'inspiration de son correspondant occasionnel et il l'informait qu'il ne lui paraissait pas possible, *du moins pour le moment*, de revenir sur la disposition en vertu de laquelle aucune inscription relative à l'ancien régime n'était admise sur les drapeaux de la troisième République.

Depuis, il y a eu la guerre et la victoire. Le « moment » ne semble-t-il pas venu de faire mieux et plus que n'ont fait nos devanciers en matière d'inscriptions aux drapeaux?

La première observation qui vient à l'esprit touche à cette limitation à quatre inscriptions faite en 1880. S'agit-il d'une considération d'ordre matériel? Brodés sur le blanc de la partie flottante, les caractères doivent être de dimensions telles qu'ils soient lisibles à une certaine distance. Par ailleurs, il ne semble pas qu'on puisse accroître les dimensions actuelles de nos drapeaux ou étendards. Leurs proportions sont élégantes; ils restent maniables, portatifs, n'offrent pas trop de prise au vent et, en outre, le taffetas de l'étoffe présente assez de consistance pour qu'en sortant de sa gaine, il n'ait pas l'apparence chiffonnée d'une soie trop légère. Dès lors, on admet que le nombre total des inscriptions peut être porté à huit. Le problème qui se pose consiste donc à trouver, pour chaque régiment, les huit

noms de batailles qui représentent le mieux, dans son passé historique, les prouesses accomplies. Examinons les conditions générales dans lesquelles il conviendrait d'exercer ce choix.

Il va de soi que l'on doit tenir compte des inscriptions actuelles. Mais les maintenir de façon rigoureuse n'est pas indispensable. Les points de vue spéciaux adoptés en 1852 autorisent aujourd'hui une revision moins sommaire que celle qui consisterait à la seule rectification d'erreurs matérielles. Celles-ci, toujours possibles malgré le soin avec lequel les travaux sont chaque fois exécutés, proviennent de l'incertitude qui persiste pour bien des corps de troupe, dans leur filiation numérique, en matière d'organisation et aussi de lacunes existantes dans leur historique. On s'est aperçu de ces lacunes au moment du travail de 1880 et la réfection, entreprise depuis lors, des historiques des régiments de l'armée française n'a pas été conduite avec moins d'arbitraire que précédemment, si l'on considère la compétence des auteurs ou la méthode employée. Même aujourd'hui, les difficultés sont réelles quand on étudie la part prise par chaque unité dans les événements de la Grande Guerre; à plus forte raison quand il s'agit d'une histoire ancienne pour laquelle les documents sont rares, incomplets et que l'on ne peut plus faire appel à la mémoire des exécutants. Ainsi, à chaque distribution nouvelle de drapeaux, une mise au point des inscriptions paraît s'imposer.

Elle se justifie d'autant que, volontiers, les corps s'efforcent chaque fois d'atteindre la limite des inscriptions fixées. Ceci explique pourquoi certains noms, autant dire inconnus de notre histoire, évocateurs d'événements insignifiants, figurent sur les drapeaux de nos régiments. Les savants se souviennent que Sagonte fut jadis prise par Annibal, mais bien peu de Français connaissent la bataille de 1811 du même nom dont s'honore le drapeau du 16e d'infanterie. Que dire de ces autres noms relevés au hasard : Alkmaer, Matehuala, Chiclana, Sédiman, Aculcingo, Ribas, etc. qui ornent maints drapeaux? Est-il vraiment nécessaire de les conserver? Et doit-on persister dans l'opinion du maréchal de Saint-Arnaud quand, en 1852, il exigea que

fussent évoquées sur les emblèmes de l'Empire, toutes les campagnes où le sang français avait pu couler? Sentiment fort louable, certes, mais il est d'autres moyens moins sommaires et autrement efficaces d'attester la générosité traditionnelle de notre race.

Cet élagage accompli, il importe de fixer la part qui sera faite à chacune des grandes époques de notre histoire militaire et, d'une manière générale, ce qui revient à la récente guerre et ce que gardera le passé. A ce propos, qu'on ait soin de se tenir en garde contre toute erreur d'appréciation due à l'optique déformante avec laquelle on examine les événements contemporains. Chacun exagère volontiers ce qu'il a vu de ses propres yeux.

Ceci posé, il n'en reste pas moins que les batailles livrées pendant la grande guerre méritent d'occuper la place d'honneur sur les prochains drapeaux de l'armée réorganisée. Les raisons apparaissent à tous : jamais conflit ne fut plus vaste, et d'autre part, pour la première fois, c'est vraiment la nation en armes qui a combattu. Il ne s'ensuit pas qu'on doive proscrire une part si minime soit-elle de notre histoire antérieure et que, parmi les hauts faits militaires dignes de s'inscrire sur nos drapeaux, certains d'entre eux puissent être proscrits : on ne saurait considérer d'autre limite à l'évocation des gloires de notre armée, que celle imposée à chaque régiment du fait de sa création, et le drapeau doit évoquer, dans chaque unité, la vie passée entière.

A peine reste-t-il parmi nos troupes une centaine de régiments dont on puisse, avec certitude, faire remonter la filiation jusqu'à l'ancienne monarchie; et la proportion est bien faible de ceux dont les parchemins datent des XVI^e^ ou XVII^e^ siècles. Raison de plus, pensons-nous, pour conserver avec soin la trace d'un passé qui, certes, ne fut point exempt de la plus pure gloire. Et quel admirable coup d'œil sur ce passé que de voir côte à côte figurer sur les drapeaux de régiments, les noms des batailles d'autrefois, celles que gagnèrent Condé, Turenne, Luxembourg, Catinat ou le maréchal de Saxe, puis les victoires napoléoniennes, enfin les noms désormais immortels de celles où nous ont mené Joffre, Foch et Pétain.

Justifions par quelques exemples cette manière de voir. Voici le drapeau du 1er régiment d'infanterie dont les quatre inscriptions actuelles sont : *Fleurus* (1794), *Moeskirch* (1800), *Biberach* (1800), *Milianah* (1842). Loin de nous la pensée que de telles citations ne soient ni élogieuses, ni méritées. Mais combien médiocrement elles nous font revivre le passé de cette unité. Elle n'eut pas, au XIXe siècle, la bonne fortune de concourir brillamment aux grandes victoires de l'époque, bien qu'elle fût à peu près partout, à Wagram, à Leipzig, à Montmirail, en Crimée, en Italie; aussi son drapeau n'offre-t-il qu'une évocation de faits secondaires. Or, ce régiment, créé en 1569 avec les vieilles bandes françaises de Picardie que menait Philippe de Strozzi, débute à Moncontour; il est ensuite avec Henri IV à Coutras (1587). Au siècle suivant, on le trouve à Rocroy (1643), aux Dunes (1569), à Seneffe (1674). Sous Louis XV, il est avec le maréchal de Saxe à Raucoux (1746). N'est-ce pas gaspiller une abondante moisson de valeur guerrière, de devoir et de sacrifices, que laisser ainsi sans un souvenir apparent quelques-uns de ces noms éloquents? Et n'est-il pas à souhaiter que les soldats de demain versés au 1er régiment lisent sur leur drapeau, ce suggestif ensemble :

*Moncontour, Fleurus, Moeskirch, Guise, Verdun,*
*la Somme, l'Ourcq.*

Autres exemples. Croit-on que Bomarsund, inscrit sur le drapeau du 3e, ne serait pas avantageusement remplacé par la Somme (1636), où Richelieu déclarait que *Piémont*, l'ancêtre du 3e, s'était montré l'« un des plus braves régiments du monde »? que le Wahal (1795) ou Kabylie (1867), qui figurent sur le drapeau du 68e, ne cèderaient pas volontiers leur place à Siège de Prague (1741), en souvenir du coup de main légendaire que Chevert, lieutenant-colonel du régiment, réussit avec ses grenadiers?

Faut-il insister davantage et la cause ici soutenue n'est-elle pas déjà gagnée en ce temps d'union sacrée persistante? Associons donc dans notre armée, sans arrière-pensée, toutes nos gloires militaires. Les Français qui combattaient à

Rocroy et à Fontenoy apprenaient à ceux d'hier à se bien comporter au même titre que les grognards de l'Empereur; tous avaient à un égal degré le culte de la fidélité au drapeau. Noble tradition s'il en fut, génératrice des plus pures vaillances.

Ainsi élargies dans la durée, les listes d'inscriptions vont-elles étendre encore leurs limites, embrasser jusqu'aux guerres malheureuses? Non, en principe, du seul fait de cette solidarité qui nous tient dépendants les uns des autres : est-il possible que tel groupement particulier se glorifie d'événements qui, dans les circonstances d'ensemble où ils se sont produits, ont été néfastes à la nation entière? Dès lors, on comprendrait mal qu'un régiment, si brillante qu'ait été sa participation, inscrivît sur son drapeau le nom d'une bataille perdue. Le cas existe cependant, qui ne peut être imputable qu'à des erreurs matérielles. Fuentès de Onoro figure sur deux drapeaux actuels. A son obscurité, ce nom joint d'être un échec que nous infligèrent les Anglo-espagnols le 5 mai 1811; il est à supprimer. La bataille de Toulouse, livrée par Soult à Wellington le 10 avril 1814, la veille du jour où Napoléon abdiquait à Fontainebleau, pour être plus connue, n'en mérite pas davantage d'être portée sur les drapeaux de trois de nos régiments.

On ne saurait toutefois se montrer rigoureusement absolu dans cet ordre d'idées. Il est des batailles demeurées indécises du fait du commandement, que les troupes avaient cependant bel et bien gagnées et qui, par conséquent, leur font honneur sans conteste. En outre, si funeste soit-elle, une guerre donne toujours lieu à de glorieux épisodes. Certes, en 1880, à la dernière distribution générale d'emblèmes à nos régiments, les souvenirs de 1870, encore trop amers à nos cœurs, empêchaient d'évoquer sur nos drapeaux n'importe quel fait touchant à la défaite. On sait que beaucoup plus tard seulement, il fut admis qu'on pouvait créer une médaille commémorative... Mais aujourd'hui, la situation n'est plus la même; la victoire des fils compense, efface l'infortune des pères; la France a reconquis ses provinces perdues; elle touche au Rhin de nouveau. Dès lors, la valeur guerrière de ses soldats retrouve, en soi, tous ses droits.

Les erreurs des chefs d'armée n'obscurcissent plus le généreux sacrifice des cuirassiers à Froeschwiller, au calvaire d'Illy, des « marsouins » à Bazeilles, la splendide attitude des troupes sur tous les champs de bataille. Qu'il soit donc admis, désormais, à titre exceptionnel, si l'on veut, et pour des cas d'espèce dûment contrôlés, que nos régiments pourront puiser, sans distinction, dans leur capital entier d'héroïsme.

De toute façon, les souvenirs récents de la Grande Guerre resteront la source principale, mais comment choisir parmi eux? Vue sous son plus large aspect stratégique, la guerre mondiale comporte trois périodes distinctes. Guerre de mouvements, au début, à travers des alternatives émouvantes, elle aboutit à l'incontestable victoire de Joffre sur son adversaire. Durant cette première période, se sont livrées les grandes batailles manœuvrées, de 1914, mêlées gigantesques comme il ne s'en était jamais produit encore, et que les limites de notre esprit obligent, aujourd'hui, à découper en tranches, pour nous en faire saisir l'immense ensemble. La section historique de l'état-major de l'armée, chargée d'établir le récit officiel des événements militaires, envisage, au cours de cette période, trois grandes catégories d'*opérations* : bataille des frontières, bataille de la Marne, Course à la mer. Chacune de ces catégories se subdivise en *batailles d'ensemble*, qui, elles-mêmes, se décomposent en *batailles* proprement dites, celles-ci étant, non pas de simples épisodes livrés par des éléments d'unités, mais de véritables batailles, au sens ancien du mot, où des armées entières, de plusieurs centaines de milliers d'hommes, se sont trouvées engagées.

La deuxième période, dite de stabilisation, nom barbare, est celle durant laquelle les belligérants, en présence, ont usé réciproquement leurs forces qui se faisaient équilibre, chacun cherchant, de son mieux et au plus vite, à conquérir la prédominance. Elle comporte, avec moins de complexité cependant, le même fractionnement en opérations, batailles d'ensemble et batailles. Ainsi, les opérations autour de Verdun, en 1916, comprennent la bataille d'ensemble, livrée du 21 février au 16 décembre, qui se subdivise, à son tour, en une bataille défensive et deux batailles offensives.

Enfin, dans la troisième période, celle de la décision, au cours de laquelle le génie supérieur de Foch réduisit l'ennemi battu à demander grâce, l'enchevêtrement des actions est à peu près extrême. Si encore, pendant la campagne défensive du printemps 1918, où l'on vit se produire les grands chocs préparés et voulus par Ludendorff, on peut identifier des champs de bataille distincts sur des secteurs et des fronts bien délimités : — deuxième bataille d'ensemble de Picardie (21 mars à mai 1918) comportant elle-même la bataille de l'Avre et la première bataille de Noyon; puis, troisième bataille des Flandres (9 avril à juin), troisième bataille de l'Aisne (27 mai à juin), bataille du Matz (9 juin); enfin, la quatrième bataille de Champagne (15-18 juillet) fractionnée en bataille de la montagne de Reims et bataille de Prosnes-Massiges, cela ne devient guère possible en ce qui concerne la campagne offensive qui court du 18 juillet jusqu'à l'armistice du 11 novembre. Durant ces dernières opérations, en effet, le front s'allume progressivement sur toute son étendue, des Vosges à la mer du Nord, et se transforme en une immense arène sanglante dans laquelle, en permanence, les combattants font rage. On a appelé cela la bataille de France et c'est bien le terme générique qui convient le mieux; mais il n'est pas officiel et les techniciens la subdivisent en une dizaine de batailles d'ensemble, comptant un total de vingt batailles proprement dites.

Encore ne s'agit-il là que du seul front de France. Il convient d'ajouter ceux de Gallipoli et de Macédoine, ainsi que le front d'Italie, à partir d'octobre 1917. Jamais, dans aucune guerre antérieure, une somme aussi élevée de batailles ou de combats n'avait été atteinte.

Or, c'est dans cette foule de noms que les régiments ont à choisir ceux qui représentent le mieux leur contribution à la lutte. On peut l'affirmer, sans crainte d'aucun démenti, chacun n'éprouvera que l'embarras du choix. Si étendu que soit celui-ci, est-il de nature à donner à tous satisfaction? Nous ne le pensons pas.

On a beau faire, ces noms restent pour la plupart d'entre nous des expressions froides, scientifiques; elles ne frappent pas l'imagination et ne font point battre les cœurs. Leur

détermination a été faite par des bureaux anonymes, en vue d'un travail intellectuel déterminé. Après examen de la carte et des documents, on a recherché le terme géographique donnant le mieux la représentation d'ensemble d'une même opération. Point d'autre souci que celui de l'exactitude ou la fidélité de synthèse. Napoléon, quand il décidait du nom que prendraient ses batailles, faisait entrer, en ligne de compte, d'autres considérations qui ont bien leur valeur; à côté de la précision toujours discutable en ces sortes de choses, il envisageait des motifs d'euphonie, de prestige, de tradition. Avec la méthode de dénomination employée aujourd'hui, jamais Austerlitz ne se serait appelée Austerlitz, et ce serait dommage!

Plus encore. Ce qui empoigne avec tant de force la foule et les soldats, ce sont moins ces noms généraux, que certains épisodes locaux, entrés dès maintenant dans le domaine de la légende et qui sont à peu près ignorés de la liste officielle des batailles. On n'y trouve ni Dixmude, ni Notre-Dame-de-Lorette, ni Bouchavesne, ni le Chemin-des-Dames; pas davantage Vauquois, Douaumont, Vaux, les Éparges, l'Hartmannswillerkopf, tant d'autres noms qui courent sur toutes les lèvres, ont enfiévré l'opinion publique et illustré maints régiments que l'on serait avide de connaître en voyant leurs drapeaux.

Va-t-on ignorer, sur ceux-ci, de tels noms? Ils répondent cependant le mieux à ce rôle évocateur et entraînant qui reste désormais leur seule utilité.

Supposons enfin que l'on s'en tienne aux noms officiels des batailles envisagées au point de vue du commandement : la Marne, Course à la mer, Champagne, Verdun, la Somme, etc. Un nombre considérable de régiments ont participé à ces grandes opérations; par suite, elles figureront uniformément sur la majorité des emblèmes de l'armée française, et les mêmes inscriptions, trop souvent répétées, ne seront plus une distinction pour personne. On confondra les unités qui se trouvaient à Verdun, en période héroïque, avec celles qui n'ont contribué qu'au service de la tranchée, si infernale fût cette dernière. Combien il serait plus expressif de décomposer ces immenses affaires en leurs épisodes les

plus marquants. Cela donnerait aux drapeaux des régiments la diversité nécessaire et permettrait à chacun de dire : « J'étais à Douaumont », « J'étais à Bouchavesne », ou « J'étais à Vauquois ».

***

En résumé, un problème se pose, dès à présent, qu'il importe de résoudre en même temps que celui de la réorganisation de notre armée : en prévision d'une prochaine distribution aux troupes de nouveaux drapeaux et étendards; comment déterminer les inscriptions à faire figurer sur ces emblèmes? Les noms qui seront choisis doivent évoquer l'ensemble des souvenirs glorieux d'un passé toujours héroïque, sinon heureux, témoignant, par là l'unité de la patrie, en dépit des siècles et malgré les bouleversements politiques. Par ailleurs, tenant compte des traditions particulières à chaque unité, elles marqueront le mieux possible le lot personnel de vaillance et la part individuelle prise dans les diverses actions. Ainsi se trouvera réalisée la fusion bienfaisante et féconde des individus dans la collectivité, celle des petites patries encore vivaces dans le cadre de la grande, de plus en plus élargi.

LIEUTENANT-COLONEL J. REVOL

SUR

# L'ALBUM DE LA VAGABONDE

## LUXE

De l'or, des velours que la lumière moire comme une huile épaisse, des brocarts aux couleurs de la rose, du pavot, du sang; — des soies lamées pareilles à l'eau sous la lune, à l'aurore dans les nuées; — des gazes qui retiennent des dessins d'algues, de fleurs prisonnières entre deux lames de givre; — des perles en chapelets serrés qui voilent et dévoilent une chair plus nacrée qu'elles...

Où donc, ces splendeurs? Mais au music-hall. Sur quelles scènes chercherez-vous, en ce temps-ci, l'effort vers le luxe, la recherche de la couleur, le beau gaspillage de la matière coûteuse? Au music-hall, seulement au music-hall. Ce défilé n'a rien épargné. L'étoffe précieuse, la pierre taillée ruissellent du haut jusqu'en bas des femmes, balaie les planches poussiéreuses; des traînes larges comme des rivières charrient la broderie grenue; de vastes manches chargées de glands plient sous leur poids un fragile bras nu... Une théorie de belles figurantes, dans la posture des crucifiées, étalent des robes-panneaux, ocellées et rayonnantes...

C'est magnifique. Magnifique. Je l'écris assez froidement, pour avoir contemplé de même un spectacle qui ne saurait se passer, pour susciter un plus fiévreux, un plus complet et délicat plaisir, d'une collaboration inestimable : celle du corps féminin. Non que la femme manque. C'est par vingtaine qu'elle enrichit, bien choisie, le somptueux défilé. Mais la mode actuelle du music-hall a fini d'associer la femme à son costume. Voici, toute blanche et toute nue, la statue : d'autre part un mannequin à beau visage, et probablement

femelle, supporte un ensevelissement de manteaux, de fourrure, de crinoline, de lés à peine taillés, et qui ne se soucient guère de souligner, en les moulant, une ronde hanche, une cuisse longue, un dos et une gorge fringants.

A cause de ce dédain, à cause de cette scission entre le vêtement et la femme, le défilé de l'autre soir était admirable, certes, mais pas beaucoup plus admirable, ni guère autrement qu'un défilé de rideaux splendides. Étalage, profusion, plutôt que parure. Et comme il faut quand même que le music-hall nous conserve le culte du nu féminin, c'est son paganisme spécial, c'est sa poésie, moins libertine parfois qu'ingénue, qui obligent un costumier, asservi à la mode ou pauvre d'invention, à fendre d'un coup le rideau-costume sur la chair qu'il cachait sans la parer, sur la chair échappée un moment à sa gangue et qui surgit aussi surprenante, aussi tendre que la jeune fève dans sa cosse de peluche ou la noix blanche dans sa coque éclatée.

***

## RÉVEILLON

Il y a, assises à une table juste devant moi, deux petites Sud-américaines et leurs maris. L'une en vert, l'autre en rose de Chine, elles ont de ravissants visages pareils, d'un blanc-vert de gardénia sous des cheveux noirs coupés court, des visages enfantins, où la ciselure des paupières bombées, des ailes du nez, de la bouche ronde comme une fleur écrasée, apparaît à la fois rudimentaire et divine. Les maris, soucieux et jeunes, parlent peu, les deux femmes ne parlent pas du tout. Depuis une heure et demie, elles ne sont occupées qu'à manger, à boire aussi. Elles ont bu le consommé, mangé les huîtres, le homard farci, la dinde aux truffes et aux marrons, le foie gras, la salade multicolore, la glace, la bûche de Noël en chocolat; les voici affairées aux fruits et aux petits fours, et elles contrôlent la carte du menu avec une gourmandise sévère. Elles mangent sans fatigue, ne s'emplissent pas les joues, demeurent blanches et fraîches. A trente ans, elles pèseront le poids d'une barrique, et se feront porter en automobile le long d'une promenade argentine ou brési-

lienne. Mais aujourd'hui, elles réjouissent l'œil, parmi l'air poussiéreux et sec du réveillon, à l'égal d'un fruit de velours ou la hampe cristalline d'un jet d'eau. Il n'y a rien encore de vil, ni de menacé en elles. Elles sont entièrement et irréprochablement physiques. Leur nuque courte et vigoureuse, l'humidité et la couleur de leurs bouches gloutonnes, et jusqu'aux mains oisives, jusqu'aux doigts retroussés, tout leur animal heureux et lustré parle de pays lointain, d'appétits sans honte et de grâce sans pensée.

Ce couple rose et vert, cette sauvagerie si douce est le centre paisible d'un tumulte froidement agencé. Les maîtres d'hôtel ne servent plus à manger, mais apportent les bouteilles casquées et les engins à entretenir et susciter la soif, c'est-à-dire des trompettes à tête de chien et de canard, des baudruches en forme de saucisse, de crapaud, de cochon, embouchées d'un sifflet de bois, où soufflent docilement les femmes scintillantes, et les hommes âgés qui demain rougiraient d'essayer, en famille, le mirliton de leur petit-fils. Les saucisses en baudruche éclatent, les têtes de chien et de canard beuglent, les cochons de caoutchouc se flétrissent en exhalant une plainte affreuse. Il y a beau temps que la bataille des boules de neige — coton hydrophile enveloppé de gaze givrée — décime la verrerie. Les tulipes de cristal, fauchées, répandent le champagne sur des tuniques de trois cents louis, et une arrosée, tout à l'heure inconsciente et secouant ses aigrettes retombantes comme une jument qui encense, récupère soudain une lucidité de caissière pour estimer le dégât. D'ailleurs, on ne trouverait pas, sous ce plafond quadrillé de lumières blanches et rouges, un bon pochard ou une dame authentiquement saoule. Le jazz-band, remonté pour la nuit, appelle en vain, frénétiquement, les danseurs : on a serré, jusqu'au centre du restaurant, les tables à souper. Au cœur de la musique, une timbale bat comme un piston d'usine et ne s'arrêtera qu'au jour levant. Il s'agit, pour tous, d'attendre le lever du jour, malgré l'envie de fuir, la tentation de respirer l'air neuf de la nuit et son brouillard qui panse les muqueuses desséchées. Deux grosses dames ont collectionné âprement un fagot de cannes à musique, de lignes à pêcher où danse un boudin de laine,

de syrinx longues d'une aune. Elles serrent contre elles ces trophées de carton qui sentent la colle, comme si, échouées dans une gare, elles assuraient le sort des parapluies en attendant un train.

Au fond du restaurant, près du vestiaire, je découvre enfin le coin où on s'amuse. Deux hommes un peu ventrus, Français par chance, rient gros, de tout leur cœur. Deux Américains âgés, cheveux blancs, rides bien rasées, leur donnent la réplique, nasillant dans leur langue tandis que les deux Français ne savent pas un mot d'anglais. La mimique suffit. Tous quatre, se servant d'une tringle de cuivre et d'une bande de papier pour limiter un espace de tapis, ont organisé un concours de saut en longueur. Innocents, rajeunis par la vertu du vin et l'absence de leurs femmes, ils jouent, basques relevées et monocles au vent, ils jouent, retournés à l'enfance, au préau d'école, bien défendus du monde réel par une baguette de cuivre et un ruban de papier...

***

## LETTRES ANONYMES

Une grande ville du Centre, ravagée par les lettres anonymes, devient un enfer. Des fonctionnaires délirent et meurent, des ménages unis divorcent. Derrière ses portes qu'elle tient si soigneusement closes, la Province pleure en secret, cache ses drames, soupçonne, se tait, s'écorche à son cilice. Qui écrit ces lettres? Quelle patience, quelle haine, — ou quelle maladie, — arme, depuis trois ans, la main qu'un jour on trouvera peut-être, coupée, exsangue, dans une ruelle? On imagine là-bas, paraît-il, que cette besogne est d'une femme. Cela se peut. On incrimine la malveillance, la persévérance dans le mal, l'ingéniosité féminines dévoyées par l'oisiveté, par une infirmité ou une gangrène inguérissables. Nous cherchons malgré nous une excuse, à tout le moins une explication...

— C'est une malheureuse vieille fille, qui cherche à se consoler d'avoir vécu sans amour.

— C'est une victime obscure, qui se venge.

— C'est une folle...

Je n'y vois pas de nécessité. Dans l'*Armature*, une jeune femme écrit dans un bureau de poste un pneumatique anonyme, banal comme une invitation à dîner. « Monsieur, on rit de vous, et votre femme... etc., etc. » Elle l'écrit distraitement, sans but, et l'envoie, au hasard, chez un ami qui est marié... Nulle fièvre ne fait trembler sa main, d'où le petit bleu tombe, caillou qu'on détache du bout du pied, en haut de la montagne, et qui tuera peut-être un berger avant d'arriver en bas.

J'ai connu un couple, mari et femme, gens par ailleurs aimables, et même obligeants, qui se livraient, comme par vocation artistique, à la rédaction de billets anonymes. Il va sans dire que le hasard seul me livra — bien tard, trop tard — un secret caché comme la *Lettre volée*, c'est-à-dire confié à la naïveté publique.

L'homme avait sûrement une vilaine âme, la femme manquait de volonté. Paresseux à déguiser son écriture, il employait sa femme, qui apportait au terrible jeu sa servilité amoureuse, une gaminerie jouée, et l'adresse manuelle d'une brodeuse un peu peintre. Combien de fois, arrivant chez elle l'après-midi, l'ai-je trouvée assise à la table, toujours bien rangée, qui supportait des papiers de formats divers, un flacon d'encre bleue, un autre de rouge, des pinceaux, des ciseaux, le petit pot de colle, une minuscule lampe à alcool en argent. La corbeille à papiers — une vannerie chinoise noire très fine — contenait souvent des fragments de journaux découpés comme par des souris, des tampons de papier mouillés de colle. A mon entrée la jeune femme ne se levait pas, m'offrait sa main tachée d'encre et un grand sourire enfantin. Puis elle jetait sur la table, sans hâte, un carré de broderie.

— Oh! ne regardez pas, ne regardez pas! Ce n'est pas encore réussi!

— Quoi donc?

— Un joli, joli, joli petit dessin que je fais pour un coussin... Et un monogramme pour le linge de table... Si vous êtes gentille, je ferai un coussin pour vous...

L'étrange, c'est qu'en effet elle brodait aussi le coussin

pour moi. Quelquefois, elle jouait le jeu avec raffinement. Après avoir dit « oh! ne regardez pas! » elle se ravisait :

— Vous voulez voir? Vous voulez vraiment voir?

Elle soulevait un coin de la toile ajourée, puis le rabattait vivement :

— Non, non! Ce que j'ai dit est dit! Venez, nous prendrons du thé au salon.

Il arriva ce qui devait arriver. La surprise, la pâleur ignominieuse, les mains qui cherchent à cacher une mosaïque de lettres typographiques découpées dans des journaux et, collés sur du papier écolier, les mots soulignés ou complétés à l'encre rouge... Mais la découverte n'a pas d'intérêt. Ce qui demeure, ce qui pourrait éclairer le drame de Tulle, c'est la tranquillité, la ponctualité du bon ménage épistolier, qui décidait, en tournant le sucre au fond de la tasse, après déjeuner, ses vilenies quotidiennes :

— Ma chérie, quels sont tes projets aujourd'hui?

— Mon trésor, je vais t'acheter des chaussettes de soie. J'en profiterai pour jeter à la boîte la lettre pour madame X..., tu sais, celle où je lui en raconte un bon bout sur son mari, et le pneumatique pour le fiancé de mademoiselle Z...

— Voilà un mariage bien compromis, ma chatte!

— Tais-toi! j'en ris encore! Je ne sais pas où j'ai été chercher tout ça!

— Tu ne perds pas de vue l'avancement qu'on doit donner à Chose, à son ministère?

— Heureusement que tu me le rappelles! Il ne le tient pas encore...

— Tu rentreras de bonne heure? J'ai à te parler d'une idée bien rigolote.

— Je vais et je reviens, mon aimé. Tu me diras ça au coin du feu, bien tranquille... Quelle bonne soirée d'amoureux!...

Car rien ne défend que s'organise, au sein des crimes, une sorte d'innocence. Le massier d'un groupe de voleurs devient un comptable scrupuleux. Et la digne compagne d'un assassin fronce des sourcils de bonne ménagère, quand elle nettoie au petit matin la veste de son homme : « Encore une tache! Tu ne pouvais pas faire attention? »

COLETTE

# LE CULTE D'ICARE[1]

## VIII

Au lendemain, Verbroock s'éveillait, la prière anx lèvres, avec l'angélus du matin. Avant que la servante en bonnet noir lui montât, au retour de la messe, le café au lait bouillant, il enfilait ses bas et sa culotte, se plongeait le visage dans l'eau, savonnait sa large face, la rasait vite, s'introduisait dans une chemise propre, endossait la soutane de l'avant-veille dûment brossée, reprisée, détachée par Brigitte. Sincère, il remerciait le Seigneur pour ces commodités. Il aimait cette chambre badigeonnée en jaune, et le carreau verni en rouge vif. Il trouva doux le prie-Dieu en tapisserie, et bien luisante la commode si ventrue, supportant la Sainte-Vierge de plâtre. Le jardin au soleil l'enthousiasma, qui remplissait le cadre de la fenêtre, qui lui prodiguait le concert des moineaux et le bourdonnement des guêpes. Que le bon Dieu fût en tout cela, dans le chapelet poli sous les phalanges, dans le crucifix d'argent si cher au baiser pieux, comment Verbroock en eût-il douté? Quand on recherche les causes, on a vite fait d'atteindre les plus lointaines, soumises à notre perception. Et ensuite? Peut-on nommer hasard les inconnues? Pourquoi ne pas dire de ces forces qu'elles sont divines et créatrices, et bien supérieures aux mondes innombrables, minuscules, aux millions de soleils, de nébuleuses et de pla-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

nètes épars dans les espaces du firmament. Il n'y a qu'à s'incliner sans comprendre, prier, croire et se confier. Amen. Verbroock répéta ses litanies.

Que le fils du pauvre charpentier, que Jésus mort sous la huée d'une canaille en émeute, dans un bourg de l'Asie, puis oublié tout un siècle, sauf dans les cœurs humbles de quelques artisans, de quelques esclaves persécutés, se soit, au troisième siècle, épanoui sur l'Occident du vieux monde, qu'il soit brusquement devenu la victoire de Constantin, la puissance des papes, la sagesse organisatrice des clercs, l'érudition des moines, l'idéal soudain des Barbares accourus par millions jusqu'à l'Atlantique, avec leurs haches, leurs torches et leurs chevaux ensanglantés; que le Christ soit devenu le communisme charitable des monastères, l'élan des croisades, l'art des cathédrales, du Vinci, de Michel-Ange, de tous les peintres, de tous les sculpteurs, enfin le poème de Dante, l'intelligence de Léon X, la vertu de saint François, le génie de Pascal, la perspicacité de madame Guyon, la politique de Richelieu et de Joseph de Maistre, le socialisme de Lamennais, l'éloquence de Lacordaire, tant de villes catholiques, tant de peuples à genoux devant la croix, dans les Amériques comme en Europe; que cela reste l'évidence même après la Réforme, l'Encyclopédie, la Révolution et le positivisme, Verbroock y trouvait la preuve du dogme, en récitant ses patenôtres. La douleur du Crucifié se confond avec celle de toutes les races civilisées par le génie méditerranéen. La douleur et Jésus seront un seul dieu quelque jour sur l'univers. Ah! ce copeau de vingt siècles échauffé au rabot du Christ!

Verbroock eût pleuré de bonheur. La santé de sa foi lui parut plus robuste que jamais, plus robuste que ses jambes de grand marcheur, que ses bras d'athlète, que son estomac de convive flamand, que son esprit où miroitaient tant de sciences, tant de conceptions larges.

Heureux, il nouait la serviette derrière son cou, et non sans feuilleter un tome du cher Fénelon, savourait, gourmand, toute une cuiller de cassonnade trempée dans le café au lait du bol. Il mordit la mollesse de la tartine au beurre copieux, pour l'admiration de la vieille Brigitte incapable d'un tel appétit... Elle demanda la permission d'envoyer

à Bordeaux la lettre qui commandait une pièce de bon vin, puisque les trois cents francs de la métairie étaient reçus.

Verbroock sourit d'abord à l'espoir de ces délices, puis hésita tout à coup. Le spectre des Heinchin s'évoquait, leur misère dans cette cour des Basses-Rues. Ils y campaient à douze, faméliques et sales, hideux, sous un chariot démantibulé. Verbroock entendit les petites tousser, les vieux geindre, le nouveau-né vagir et l'accouchée se plaindre parce que le docteur lui prescrivait du vin. Et la cadette, sous sa tignasse, étique et presque nue, qui lavait les feuilles de salade et les bouts de légumes récupérés parmi les ordures ménagères du quartier. Trois cents francs procureraient un logis à cette nichée, quelques provisions, des lits et des bancs.

— Baste, ma vieille, je ne boirai de vin cet hiver que chez mes amis! Mais j'ai des amis chez qui l'on dîne! Tu porteras cet argent à madame Demonchaux pour l'œuvre, et particulièrement pour la famille Heinchin, de ma part. Il faut tirer ces malheureux de leur détressé.

— A c't'heure... C'est trop donner, ça... Vous vous retirez le pain de l'bouck... C'est pon raisonnable, monsieur.

L'abbé bondit en riant hors de sa chambre, dégringola l'escalier, caressa la chatte, coiffa son chapeau de travers, empoigna sa canne. Verbroock était content, très content. Au passage, il avait entrevu, non sans plaisir, la salle basse et ses buffets de campagne en chêne, bien cirés, le salon, les six chaises d'acajou contre le mur, les deux fauteuils capitonnés, le Saint-Jean-Baptiste d'or brillant sur la pendule, à l'abri du globe, le Christ marchant sur la tempête dans la gravure encadrée de noir. Les rideaux de velours ennoblissaient le lieu. En vérité, quand il possède tant de superflu, un chrétien peut se passer de vin rare.

Dehors le prêtre retrouva sa bonne ville d'Arras, sonnante et carillonnante pour les agonies, les offices, les baptêmes et les funérailles. Il côtoya les murs en briques du Petit Séminaire. Il fit la révérence aux deux chanoines qui se saluaient. Là-bas, sur la place de la Comédie, des soldats rouges et bleus avec leurs guêtres blanches s'effaçaient devant les

dévotes, hideuses, sous leurs mantelets verdis et leurs capelines usées, oui, mais si généreuses envers le pauvre, si courageuses contre leurs appétits, afin de vivre en ascètes sans auréole dans leurs tristes logements et leurs mauvaises odeurs, afin de tout sacrifier à un idéal de vertu. Verbroock les savait toutes. Elles étaient ses pénitentes, son armée de propagande.

— Je marche en Dieu, avec Jésus, — se murmurait-il, en tournant à droite et frappant, de son grand pas, les trottoirs ou le pavage herbu. — Jésus marchait-il avec ce cœur-là dans Jérusalem?

Verbroock eût embrassé l'air et ces pigeons qui s'envolaient. « Hardi! brave cheval de trait, âne patient, quelle leçon il nous donne sous les paniers de la maraîchère assise, pipe en bouche et parapluie au poing. Merci, honnête brasseur qui roulez le tonneau. Te voilà, juif obséquieux qui regagnes ta boutique de confection et qui pérores dans les tavernes après avoir appris par cœur un article de la biographie Michaud! »

Sur la place de la Madeleine toujours déserte et spacieuse, Verbroock ouvrit son bréviaire. En passant, il adressait une courte prière au premier apôtre des Atrébates, car le tombeau de Saint-Waast avait jadis été le centre de l'Arras primitif et des bâtiments construits là par les moines du VII^e siècle, avant qu'au XII^e, l'abbaye bénédictine sortît du sol, bien avant qu'au XVIII^e, Don Vigor de Briois eût édifié en leur place l'imposante abbaye. La présente cathédrale, malgré ses proportions géantes, n'en fut d'abord que la chapelle.

Verbroock admirait cette richesse des Bénédictins autrefois, et qui avaient tant édifié quand lui récoltait si peu. Ce porche majestueux de l'ancienne abbaye entre ses couples de hautes colonnes, sous l'entablement dominé par les énormes statues de la Science et de la Foi, semblait toujours, à l'abbé, la porte même du sépulcre où reposait, avec l'esprit civilisateur de l'Église latine, saint Waast, le catéchiste de Clovis, le coadjuteur de saint Remi, premier évêque d'Arras et de Cambrai, reconstructeur des autels vainement abattus par les Huns.

Verbroock, plaignant la mauvaise mine de jeunes ouvrières

en route pour la fabrique, évoquait un moment ce prélat, sans doute vigoureux, en sayon gallo-romain, guerrier à demi, cavalier, tantôt mitré, tantôt casqué, comme ses prêtres et ses moines, foule anxieuse mais combative, derrière lui, qui portait la crosse et le bouclier, qui dressait l'intelligence du légiste contre la brutalité des Barbares aux lances courtes, aux haches lourdes, aux armures d'écailles métalliques, aux chevelures tordues, comme dans les livres d'Augustin Thierry.

Verbroock salua madame Henin, en grand deuil, de qui la face épaisse, quadragénaire, ressemblait à celle de Philippe le Hardi, cuirassé en chaperon de vair et en chausses à la poulaine, ce duc de Bourgogne qui avait d'ailleurs, et là même, épousé la comtesse d'Artois si petite sous le hennin, que reçurent les Bénédictins derrière leur abbé resplendissant. Il fallut encore saluer une personne imposante dans ses crêpes et son cachemire noir qui, pour causer un moment, s'appuya sur son parapluie, comme selon la posture du Roi Soleil sur sa haute canne. Madame Davesnes, au grand nez entre ses boucles postiches, ne différait pas beaucoup de Louis XIV en effet, qui, parmi ses mousquetaires cérémonieux, l'épée au travers de l'habit, avait peut-être, en songeant à Fénelon, durant les guerres de Flandres, visité l'abbaye de Saint-Waast, les cloîtres des cours, franchi le péristyle, longé les suites de cellules ouvertes pour les révérences de chaque religieux, parcouru les larges salles du musée actuel et les appartements grandioses des prieurs, examiné la bibliothèque aux quarante mille volumes, et terminé par une prière d'égal à égal devant le maître-autel de l'église abbatiale.

A cela pensait Verbroock sans écouter trop le bavardage de madame Davesnes qui redoutait l'appel de la garde mobile, de ses trois fils, les avocats, de ses quatre neveux, les étudiants, de leurs dix cousins cultivateurs, médecins de campagne, avoués ou notaires. La rassurant de la mine, Verbroock évoquait l'apparition de Louis XV très joli, poudré, prisant le tabac de sa boîte en or. Les marquis impertinents, chamarrés, amis de Voltaire et de Rousseau, apparurent à leur tour sous le porche aux sons imaginés des fifres et des tambours. Plus tard, roide et musqué, le Robespierre de Raoul

Héricourt avait dû souvent passer le même seuil pour consulter certains des volumes rassemblés par les moines dans le palais où fréquenta Fouché en professeur de physique, les Carnot en officiers mathématiciens, Joseph Le Bon en maître de rhétorique, puis en prêtre assermenté, grand faiseur de sermons.

Verbroock se blâma de mêler les fantômes de son esprit à ses oraisons de tierce. Et il prit congé de madame Davesnes. Pourquoi madame Henin ressemblait-elle au fastueux duc de Bourgogne, elle, si minutieusement économe dans sa petite maison aux chaises de paille, aux tables boiteuses, aux pendules mortes, aux armoires déteintes, aux gravures jaunies, à la vaisselle ébréchée, aux fils rustiques, grands fumeurs et oisifs? Madame Davesne, orgueilleuse, altière, avait plus de raison pour s'identifier à Louis XIV. Elle aimait, comme lui, régenter l'univers, et même Dieu, dont elle ne souffrait pas qu'il lui pût manquer. Avec quelle hauteur elle blâmait Napoléon III, non pour avoir déclaré cette guerre, mais pour enrôler les jeunes hommes de sa famille : audace inouïe. Son confesseur crut l'entendre bougonner à travers ses salons dorés, remplis de meubles Empire, de trônes capitonnés, de statues italiennes, de portraits fiers.

L'abbé, cependant, avec sa marche, reprit ses psaumes et ses litanies. Il se força d'être tout à Dieu, d'en être possédé. Il écarta la hantise de la République athénienne et du Cercle Carnot... « Non moi en Dieu, mais Dieu en moi », se répétait-il, et, avec ses souvenirs de Fénelon : « Mourir à moi-même », et encore : « Coupez-le-moi jusqu'aux dernières racines », et aussi : « M'accuser, c'est m'occuper de moi, c'est soustraire ce temps au Sauveur... M'oublier, m'oublier tout et entièrement. »

Le pouvait-il, dans cette rue des Agaches où les servantes conversaient de perron à perron? Le balai en main, les unes s'annonçaient une victoire en Alsace. Les autres puisaient l'eau de la fontaine, parlaient de leurs frères et de leurs fiancés partis avec leurs régiments. Elles remuaient leurs seaux. Elles se montraient leurs emplettes de poisson, de légumes et de fruits. Plusieurs discutaient les prix avec les villageoises à hottes et à paniers, avec celles exhibant leurs volailles des cages accrochées aux flancs de la bourrique.

Néanmoins, l'abbé Verbroock finit par s'absorber dans ses oraisons, car le péristyle à l'antique de Saint-Nicolas, ses marches et son fronton angulaire surgirent brusquement derrière une dame en noir, qui lui riait aimablement, qui le priait de venir goûter aux huîtres d'une bourriche arrivée ce matin, encore mouillée par les vagues et pleine de varech humide.

Verbroock avait donc grimpé, inconscient, la rue Saint-Aubert, la Terre-de-Cité, la rue Baudimont, et il avait fallu, pour l'arrêter, cette rencontre de madame Adam. « Feu son mari eût tant aimé ce régal d'huîtres fraîches et de vieux Sauternes! » La veuve, comme toujours, parlait abondamment du colonel, de son cheval blanc, de son attitude quand il présentait, au ministre de Louis-Philippe, les gardes nationales du Pas-de-Calais sur la Grand'Place. Qu'il eût bien organisé les gardes mobiles et les francs-tireurs! L'épouse fidèle rappela comment, près d'Austerlitz, un boulet lui avait brutalement arraché le shako et rasé l'occiput. Elle en gardait la visière. A la Bérézina, une lame de cosaque lui avait coupé l'index. Qui donc allait, dans Arras, instruire les mobiles? On disait que M. de Grigny venait de recevoir une lettre de service. Son père à elle était mort après Wagram, devant Presbourg, en pourchassant l'ennemi le soir du jour où le colonel Héricourt avait été tué. Son cousin, le général Schramm, qui, parfois, dînait à sa table, ne croyait pas aux gardes mobiles. M. de Tenlé, le préfet impérial, préférait les francs-tireurs. Elle riait toujours, élégante ainsi que les dames peintes par Winterhalter, avec des manches à gigot. De longues boucles grises à l'anglaise longeaient sa figure olivâtre, point trop ridée malgré la soixantaine. Elle craignait pour l'artillerie. Une écharpe en crêpe de Chine glissait vers la taille. Ses mains agitaient une ombrelle doublée de vert pâle et un ridicule de velours avec perles d'acier.

Verbroock ferma son bréviaire. Il n'y avait qu'à causer. D'ailleurs il aimait les huîtres. De plus, il savait par expérience que la cuisinière de la veuve réussissait aussi bien le flan de crème et d'œufs battus que les mauviettes lardées, rôties au four sur pains de mie. Pourquoi n'eût-il pas dîné tantôt dans cette maison amie? Il remarqua seulement alors

la foule insolite qui, de toutes les rues, débouchait sur le parvis de Saint-Nicolas. Beaucoup de jouvenceaux mornes, dans le costume bordé et sous l'étroit chapeau de paille à la mode, voire dans les blouses bleues et sous la casquette du populaire, accompagnaient les femmes en noir ou en bonnet blanc tuyauté. N'étaient-ce pas les mobiles et leurs mères qui venaient accomplir de suprêmes dévotions à l'heure où la patrie les réclamait?

L'abbé pensa, qu'à la faveur de la guerre, bien des âmes indifférentes, même hostiles, reviendraient au divin Pasteur. La colonelle l'espérait. Elle suggéra le dessein d'annoncer, pour le dimanche suivant, une messe des Mobiles. C'était vraiment une dame intelligente, reconnut Verbroock, et qu'il convenait d'entendre. A l'instant, elle présenta les fils de sa boulangère, deux gaillards blonds, musclés par les labeurs du pétrin. Chapeau bas, rougeauds et gauches, ils rappelèrent à l'abbé qu'il leur avait appris le catéchisme pour la première communion. Madame Adam le priait d'être leur confesseur, puis de les recommander lui-même à M. de Grigny et à M. de Malametz, qui seraient le commandant et le capitaine. Eux n'osaient le demander, s'étant, par insouciance, écartés de la pratique. Verbroock accepta, comptant, par eux, gagner d'autres garçons. Il leur tendit la main qu'ils serrèrent bien fort.

— Vous comprenez? Ça fera tant de plaisir à la mère, puisque l'on part.

Bien que le luxe d'un cachemire français, d'une coiffure en dentelles noires, d'une broche en or, lourde comme sa chaîne et ses boucles d'oreilles, la parât, madame Frampon s'inclina profondément, puis s'émut, pleura sans une parole. Elle haussait les épaules et secouait la tête en se mouchant. Mademoiselle Adolphine, chétive, une main sur son œil éternellement malade, la consolait. Nièce de la colonelle, elle annonçait aux jeunes gens et à leur mère quelle gloire serait celle d'entrer à Berlin, comme au temps de Napoléon Ier, derrière les tambours et les musiques, sous les drapeaux flottants. Ils approuvèrent d'ailleurs. Avec les mitrailleuses la victoire était certaine. L'abbé voulut tout de suite mettre à profit cette rencontre. Il sut que, sur le Marché-aux-Vaches,

les recrues de la garde mobile devaient se réunir le lendemain avant de se présenter à la citadelle, et les garçons des villages sur les Allées, jusqu'à la Porte-des-Soupirs. Il pensa qu'il serait bien de conduire une bande importante de jeunes hommes au point de rassemblement, et que ces deux gars lui faciliteraient l'organisation du cortège en lui amenant leurs camarades. Affaire conclue tandis qu'ils montaient les marches monumentales de Saint-Nicolas. La colonelle se montra très habile en excitant la vanité de la boulangère. Verbroock, avec les fils, se fit très camarade. Louis lui parut déluré, Jules franc, solide, tout d'une pièce. Et, hardis, ils questionnaient sur les ballons de Raoul Héricourt. A l'exemple de son ancêtre, planerait-il par-dessus les Prussiens et saluerait-il les obus au passage? Il essayait une mitrailleuse dans la nacelle de son nouvel appareil, prétendaient les gens des Moulins dans les estaminets de la Grand'Place. Verbroock réprima son rire. Mais la colonelle, point, ni la hideuse Adolphine, si maigre, cadavre debout, et déjà trop mûre dans un suaire de châles noirs. Elle assura, en bégayant, que ce fou et les Rouges voulaient la République, une statue de Robespierre sur la place du Théâtre, devant la rue des Rapporteurs. La colonelle espéra que tous les honnêtes gens empêcheraient cette apologie du crime. Madame Frampon leva les mains au ciel. Malicieux, Verbroock insinua que le colonel Adam avait été jacobin, à Mons, dans son adolescence, et que le père de la colonelle avait servi dans les armées de la Convention, sous la Terreur, qu'il s'était même alors couvert de gloire, comme la chère dame le contait fièrement à tous.

Ils passaient entre les hautes colonnes à l'antique. Ils tentèrent de s'introduire dans la masse dense des fidèles. Verbroock salua ses vieilles amies. En mantelets sordides, en capelines sales, et gantées de coton noir, elles exhalèrent leurs haleines puantes avec leurs prières. Elles lui sourirent, de toutes leurs rides crasseuses entre les brides des chapeaux et des bonnets grotesques trop petits pour leurs mèches grises, pour leurs fronts morts, verdâtres et luisants. Des veines en saillie ressemblaient sur les tempes à des vers rongeant, par avance, ces têtes de fantômes. Bien qu'il pût vivre, et depuis longtemps, au milieu de ces larves, Verbroock ne

parvenait point à les fréquenter sans dégoût ni terreur. Et, pourtant, ces sorcières étaient presque toutes de très pieuses âmes, pleines de foi. Elles vivaient selon la tradition de l'ascète, dans leurs maisonnettes humides, obscures, dans leurs mansardes, dans leurs caves, dans leurs chambrettes que meublaient des images saintes, des scapulaires et des chapelets suspendus, et qui fleuraient le graillon de lamentables fricots.

L'office n'étant pas commencé, elles assaillirent Verbroock de leurs humbles questions. La plupart étaient en épouvante pour cette statue de Robespierre, ce prêtre infâme de la déesse Raison, ce coupeur de têtes nobles ou saintes. Les Rouges voulaient cela, cet Héricourt, ce Delannoy, ces républicains du Cercle Carnot. Les moribondes se signaient sur leurs rides, sur leurs bouches rentrées, aux creux de leurs épaules fragiles. Que, depuis huit jours, les soldats chantassent *la Marseillaise*, cela leur semblait aussi la fin de tout, la promesse de la guillotine dressée de nouveau sur la place du Théâtre.

Verbroock les comprit. Nées vers le début du siècle, parvenues à l'âge de la connaissance dans le triomphe de la Restauration, elles avaient alors reçu l'empreinte que les émigrés au pouvoir et leurs amis, nobles ou prêtres, bourgeois, paysans, appliquaient dans les écoles, dans les paroisses, sur l'esprit de la province. Jadis séduit par la Salente de Fénelon et naguère par *le Livre du Peuple* qu'écrivît passionnément Lamennais, certes l'abbé Verbroock ne partageait pas cette haine un peu folle de ses dévotes pour l'Incorruptible, pour le libérateur du Tiers. Et puis, ce Flamand aimait croire qu'en ses veines coulait le sang d'Artevelde. Il l'avait dit à Monseigneur, lui reprochant quelques libertés prises dans l'exercice de ses fonctions liturgiques, et quelques franchises de la parole en chaire. Par ailleurs, Verbroock pensait bien que la statue de Robespierre ne serait pas inaugurée sous la régence de l'impératrice Eugénie. Il rassura les dévotes qui ne ménagèrent pas leurs anathèmes au nom de Raoul Héricourt.

— Il est exécré par tous et partout, — conclut la colonelle à l'oreille de son confesseur.

— Arras le hait, — dit mademoiselle Adolphine, — mais ne pense qu'à lui.

Parce qu'ils s'insinuèrent tous trois dans l'épaisseur des fidèles pour gagner les chaises de madame Adam, ils se trouvèrent auprès de madame Gerbore.

— Savez-vous qu'on s'est battu près de Wissembourg? — murmura-t-elle. — Il a fallu soixante-dix mille Allemands pour faire reculer un peu les six mille turcos et zouaves du général Douay. Ces Prussiens nous sont vraiment bien inférieurs.

— Mon Dieu, oui, — murmura la colonelle. — C'est un succès bien éphémère.

— Éphémère... on peut le dire.

— Espérons-le, — dit Verbroock.

Elles se turent. La messe commençait. Quelle que fût la solennité de sa vêture, de sa hallebarde, le suisse ne put fermer les portes. Il y avait trop de fidèles entassés sur le péristyle et même étagés sur les marches. Au dehors, les cloches des autres églises répondaient à celles de Saint-Nicolas. Verbroock reconnut le glas de Saint-Géry honorant un gros mort, le grand-père Lagache, le fondateur des tanneries modernes. L'alleluia de la cathédrale fêtait le mariage d'une maîtresse dentellière et d'un brasseur. Saint-Jean-Baptiste, gravement, de son bourdon, convoquait trente familles à la messe du bout de l'an, pour la mémoire de la tante Demonchaux. La clochette des Charriottes appelait, à la chapelle, les religieuses et les dames recluses avec madame Dufour d'Hamelincourt. Celle des Ursulines invitait leurs pensionnaires à chanter pour nos soldats souffrant sur les champs de bataille un *Salutaris hostia* spécialement. Au Sacré-Cœur, de même, le clavier du sonneur engageait les jeunes filles et les Dominicaines à réclamer du dieu Sabaoth la victoire qu'il dispense.

En surplis, en aumusse, rapidement revêtus à la sacristie, Verbroock, dans une stalle du chœur, écoutait se prolonger ces appels des églises et des couvents. Une brise de l'est les engouffrait dans la nef. Murmurant ses oraisons, l'abbé, en toute émotion, offrait, aux cieux, sa ville d'Arras qui l'invoquait.

Autour de Saint-Géry c'était le Tribunal, la justice de la

cité, la dialectique de ses avocats, tout un idéal d'équité quotidienne, l'esprit de maître Paris, défenseur des plus humbles causes, et l'intelligence lettrée de l'avoué Desmazières; et, autour de ce sanctuaire le plus ancien, tous les souvenirs des temps chrétiens que rassemblait le bon M. Lecesne en son histoire d'Arras; et aussi l'activité des rues commerçantes de la Petite Place aux maraîchères criardes, aux boutiques d'orfèvres, de cordiers, de tonneliers, de confectionneurs, de taillandiers pour les besoins des villageois, toutes ces boutiques ouvertes sous les vieilles arcades, derrière les piliers trapus, avec leurs enseignes médiévales : *A la Baleine*, où le fruste Waterlot étale ses montres et ses chaînes d'or; *A la Tourterelle*, où Gossart offre ses graines à fleurs et ses semences; *A la Syrène*, où Rosé Jessus fait déguster ses genièvres et ses cognacs; *A l'Asne Rayé*, où Gossec expose les fusils de chasse, les carnassières et les poires à poudre; *Au Hanap d'Argent*, où l'on montre les bouteilles de vénérable bourgogne, de célèbre curaçao et d'illustre Schiedam; *Au Bas d'Or*, où les demoiselles si méritantes débitent leurs merceries; *Au Pastoureau*, où l'on choisit les bêches, les pelles, les rateaux, les leviers, les roues de charrues, les sécateurs. Verbroock, en une seconde, voyait la Petite Place et ses négoces surgir en sa mémoire, puis ceux de la rue de la Taillerie, où les Fardel père et fils chargent sur les charrettes de la campagne les barres de fer retentissantes, les socs brillants, les fourches aiguës, puis ceux de la Grand'Place où chaque samedi les spéculateurs en grains et les agents des moulins Héricourt, de la minoterie Gerbore, des huileries de Saint-Nicolas écoutent le sévère Dehodencq fixer les cours, le froid M. Demonchaux estimer les valeurs des avoines, des orges, des blés débordant les mille sacs béant sur le pavé, pour les achats des brasseurs dociles aux indications du gros Caudelier, toujours grivois, tapeur dans le dos, tandis que les cultivateurs attendent, anxieux dans leurs blouses neuves et roides d'apprêt, la sentence de ces messieurs propre tantôt à ruiner les espoirs du village, tantôt à les enrichir. Saint-Géry et Saint-Jean-Baptiste, de leurs cloches, évoquaient toute cette vie du département concentrée là, et pour laquelle, ardemment, le prêtre suppliait le Seigneur en répondant tout bas aux paroles de l'officiant.

Aussi bien, la sonnerie lancée par la chapelle du Saint-Sacrement lui suggéra les maisons blanches, rue d'Amiens, les claironnades et les cris des casernes, les amoureux solitaires dans les bocages des Allées, Petiote, le trop joli Petiote, gouvernant les arroseurs du Jardin Botanique, les soldats du génie terrassant près de la citadelle, les familles cossues dans leurs maisons du boulevard Crespel, parmi leurs meubles polis, leurs rideaux de velours, leurs pendules sous globes, leurs portraits de famille, leurs estampes de l'Empire et de la Restauration, leurs livres d'histoire, les fumets de ragoûts succulents, les comptes des fermages et des métairies dans les registres ouverts sur la plaque rabattue des secrétaires en acajou. Verbroock pensait ainsi toute la vie de la cité, en écoutant tinter les cloches, psalmodier les chantres, bruire le vent, s'agenouiller, pour l'élévation, la foule pieuse des mères, des épouses et des conscrits que les dangers de la guerre rendaient à Dieu sur cette colline où s'était longtemps dressée la cathédrale primitive, démolie avec ses merveilles d'art, par les fureurs de la révolution jacobine.

— Mon Dieu, — supplia l'abbé, se prosternant pour saluer l'hostie aux mains du chanoine qui l'élevait au ciel, — mon Dieu, donnez-nous la victoire afin que la gratitude éternelle de ce peuple s'offre à votre puissance, qu'il vous laisse, en lui, aimer son âme et la sauver. Amen.

Et l'émotion qui consacrait Arras dans le cœur de son prêtre le fit deux fois sangloter.

## IX

A porter les pains de luxe, les couronnes et les miches, de seuil en seuil, selon le trot, le galop du petit cheval qui traînait leur tapecu, Jules et Louis Frampon s'étaient, dans Arras, fait mille amis. Ils le savaient : les grelots au collier de Ch'tiot annonçaient de bonne heure, par les rues, l'apparition de la flûte, encore brûlante, sur quoi le beurre allait fondre avant d'être savouré entre deux gorgées du laitage que le café brunit et qu'épaissit la cassonnade. Jules et Louis savaient quel réveil joyeux la gourmandise de la ville atten-

dait d'eux, avec les carillons du matin. Depuis Baudimont jusqu'à Rouville, à Saint-Michel et à Meaulan, servantes, bourgeois, marchands, officiers, dames et messieurs, pensaient aux Frampon, en allumant le feu dans la cuisine, en descendant à la boutique, en chaussant les pantoufles dans les premiers rayons du soleil, en revêtant l'uniforme, en s'étirant sous les courtines de guipure et de satin, en aspirant la première bouffée de la brise par la fenêtre ouverte. Beaux et solides, tous deux se félicitaient de leurs mariages récents avec de jolies villageoises de Mercatel et de Fampoux, pour la douleur de cent autres, qu'auparavant, ils avaient, sur les remparts, embrassées dans les ombres du crépuscule, après les avoir séduites à l'aube, en leur vendant la croûte dorée sur la mie blanche. Se rappelant leurs blondes et leurs brunes, celles de jadis et de naguère, ils en riaient, heureux encore de leurs épouses mamelues et ardentes, pendant qu'ils fouettaient l'air par-dessus la crinière de Ch'tiot endiablé, difficile à contenir, eût-on dit, mais qui, de lui-même, s'arrêtait devant les maisons clientes.

S'ils regrettaient cette vie joyeuse avant les risques de la guerre, les Frampon goûtaient aussi l'orgueil d'être bientôt des vainqueurs. Ils n'en doutaient pas. Soit en recevant les sous, soit en marquant du couteau la planchette du payeur à terme, Louis demandait, rue d'Amiens, le fils de la maison désigné pour la garde mobile par son âge et ses antécédents militaires. Le plaisantant, les deux frères lui proposaient de se joindre à leur bande. Qu'il eût acquis un remplaçant lors de la conscription, ou qu'il eût été, grâce au sort, mis dans la seconde partie du contingent, tout jeune homme, pensaient les Frampon, inquiet de son destin au régiment, accepterait la protection de l'abbé Verbroock et la cordialité de leur offre. Ils se donnaient l'apparence d'organisateurs, de chefs. Les choses se passèrent ainsi tout d'abord sur la Terre-de-Cité, carrefour des cinq rues, et aux alentours de la boulangerie où l'odeur du pain chaud parfumait le vent. Les paroissiens de Saint-Nicolas n'ignoraient pas l'influence de l'abbé ni son libéralisme. Ensuite, le fils de l'imprimerie voisine acquiesça de bonne humeur. Les boulangers promirent leurs balles de chasseurs émérites aux cuirassiers blancs. Avec un Napoléon, le bache-

lier, enthousiaste pour l'histoire de Rome et de France, croyait le triomphe certain. Il ne serait pas inférieur aux zouaves de Wissembourg, aux turcos. Eux aussi, les gens du Nord, contiendraient bien à cinq mille soixante-dix mille Pruscos. Toutefois, il blêmit un peu lorsque les Frampon parlèrent de l'Adèle qu'il laisserait. Une minute il adora la petite cabaretière dolente, coiffée de tresses et si blanche de corps. Elle aimait la gloire, répondit-il. Lundi, elle le chérirait davantage, quand il la rejoindrait en vareuse de sergent, le képi sur l'oreille et les guêtres blanches boutonnées jusqu'aux genoux, les guêtres de Magenta et de Solférino. Certes, il se joindrait à leur bande. Aussitôt il évoquait la campagne d'Iéna. Il relatait la mort de Louis de Prusse, sabré par un maréchal des logis français, sous un arbre. Sans le dire, il se vouait à un pareil exploit. Le visage espagnol de l'imprimeur se colorait entre les mèches brunes. Il fit apporter du genièvre aux boulangers qui l'avalèrent sans quitter leur voiture. Eux proposèrent d'enrôler aussi le Neptune de métal rouge qui, de son trident, dompte un dauphin, sur le rocher artificiel de la fontaine. Franchement, ils rirent tous trois. Ch'tiot repartit au galop par la rue Saint-Aubert, entre les magasins entrouverts, les façades bien crépies.

A la maréchalerie, les garçons qui ferraient un gros cheval paisible ne rirent qu'un moment. A ces gaillards pleins de bière et de bonne soupe, il ne plaisait pas trop de se battre. Courtin pourtant asséna sur l'enclume un coup de marteau, et demanda si le Prusco, qui recevrait ça de lui, irait le dire à sa mère... N'empêche, se faire cogner pour Badingue...

— A ch't'heure, n'as-tu pon voté pour lui?

— Et ti, pour qui que t'as voté, hé sôt?

— Mi je ne grinche pon... aussi?... J'y vas de bon cœur...

— Et mi toudis...

— V'là tes dix-huit sous, min fieu... Lundi, c'est ta cousine Euphrasie qui nous portera la miche?

— Alors, vous serez à la caserne aussi, chois deux. Et vos femmes quo'qu' ch'est qu'elles disent ed' ça?... All' sont braves, quoi?

— Des Françaises, hein! patron! Deux françaises d'Artois,

et la tête sous le bonnet... Faut pon que le roi de Prusse il nous ennuie.

— Avise, faudrait pon qu'y eut du Jecker là-dessous, comme dans ches' guerres du Mexique. Ch'brigand-là avait promis vingt millions à Morny si Badingue envoyait la flotte et les zouaves lui quer, à La Puebla, les soixante millions que chette banque elle réclamait.

— Tout ça, ch'est des bleuses vues, patron... Aujourd'hui, on peut pon laisser la Prusse se mettre en Espagne, et nous menacer par là.

— Comme en 1814, quand j'étais un p'tiot? Quand les cosaques sont venus manger nos chandelles. Ch'est toudis vrai... A se revoir, Jules, à se revoir, Louis... Hue Ch'tiot!

Déjà le cheval galopait sous la crinière flottante, passait devant la boutique aux cœurs d'Arras, entre l'hôpital Saint-Jean et le marché couvert. Il grimpait la pente de la rue en faisant étinceler le pavage et s'arrêtait devant la chapellerie. Jules tendit à la bonne la couronne chaude et les flûtes. Les commis de la boutique leur offrirent des képis bleus à bandes écarlates arrivés de Paris. Ces garçons avaient coiffé les leurs. Ayant fait cinq mois de service, ils se trouvaient pour cela sergents, dirent-ils. L'espoir de commander un peloton les remplissait visiblement d'orgueil. Ils décernèrent quatre jours de salle de police à Jules qui essayait de travers cet insigne. Louis, par contre, gagna leur estime militaire. Ils acquirent la coiffure. Bismarck allait voir... Quand les Artésiens seraient là... Tous quatre rirent d'eux-mêmes en se vantant. Mais ils se croyaient courageux et forts, malins aussi. Il leur tardait d'avoir en mains le fusil et la baïonnette. Il leur semblait qu'à courir tous, sus à l'ennemi, en criant, comme les ancêtres de Fleurus, gravés, avec le ballon de Juste-Émile Héricourt, sur les images, ils chasseraient les Prussiens de même. Ensuite ils s'en iraient, lieutenants vers Austerlitz, capitaines vers Iéna. Ils entreraient à Berlin, buvant partout de la bière mousseuse, embrassant, palpant des filles mamelues et blondes, dévorant toute la choucroute et tous les jambons de l'Allemagne.

Au seuil d'un estaminet, quelques camarades acclamèrent le képi de Jules. Joyeux, les frères répondirent en claquant

du fouet. A la papeterie, tandis que Louis entaillait la planchette, madame Bradier survint. Elle pleura. Son « petit chou » qu'elle élevait dans du coton, comment supporterait-il le poids du sac, les marches, la pluie? Bien qu'il se laissât pâlir, les yeux rouges, Maxime, surnommé « le toussard », haussa les épaules. Autant que lui, Bonaparte n'était-il pas, avant Arcole, maigre et hâve? Cependant... du feu luisait dans ses yeux caves. La mère reprochait au jeune homme de fréquenter le théâtre, de lire Victor Hugo et de se faire des idées fausses. Il verrait. Elle sanglota. Elle se réfugia derrière son comptoir, les vitrines pleines de saintes estampes, de scapulaires et de chapelets, derrière les livres de messe en pile, les numéros de *la Semaine Religieuse*, ceux de *l'Univers* et du *Figaro*, les traités de vénerie, les manuels d'agriculture, les classiques, les statuettes de Jeanne d'Arc et de Marie Alacoque prêtes pour la clientèle de dévotes, de séminaristes et de chanoines, de familles nobles et de collégiens.

A côté, l'oiseleur, furieux d'abandonner son commerce et sa mère, invectivait contre le régime :

— L'empire, c'est la paix! Que menteux! Et il paraît qu'en ce moment-ci, ils perdent des batailles partout... oui partout.

— Veux-tu te taire, hé! tête d'andouille, — lui cria Louis.

L'autre, un grand dépeigné en chemise rose et en pantalon jaune, serra les poings. Mais la huée de jeunes villageois entassés dans une charrette lente couvrit sa voix de colère, l'effraya. Sa mère, tremblante, le fit rentrer parmi ses cages à serins de Hollande et à perruches, ses mues à poules de Houdan et à coqs de Crèvecœur, ses niches à bichons. Le pépiement des oiseaux, le gloussement des volatiles et les abois des roquets l'emportèrent sur les protestations du pacifique.

— A ch' t'heure si on perd une bataille, drochi, on en gagnera l'autre dro'là... hannon! Vive l'empereur!

Vive l'empereur! proclamèrent très gais les gens de boutique qui balayaient leurs trottoirs, ceux qui, sur l'échelle, nettoyaient leurs vitrines, ceux qui fumaient leur pipe de terre noire, ceux qui buvaient leur bistouille dans l'estaminet aux contrevents verts, et les joueurs de billard apparus, la craie aux doigts.

Excité par les acclamations, les gestes, Ch'tiot s'élançait. Louis eut du mal à l'arrêter devant la librairie Topino qu'un rassemblement assiégeait pour voir la caricature multicolore de l'*Eclipse*. Elle représentait un zouave et un uhlan, celui-ci très dépité, celui-là fort hilare devant le coq gaulois près de terrasser l'aigle de Prusse. On regardait aussi l'estampe où Juste-Émile Héricourt, dans sa nacelle d'*Arras-Égalité*, salue, au-dessus de Maubeuge, les boulets autrichiens de 1793. On tâchait d'apercevoir, à l'intérieur du magasin, M. Desmazières et M. Codron avec Topino. Père et fils déployaient une carte d'état-major sous le doigt de M. de Grigny chamarré, botté, éperonné, accru d'un bonnet de police à gland d'or, d'un sabre, d'un revolver en sautoir. Que montrait ainsi l'officier sur la large feuille?

Entrebâillant la porte du magasin pour déposer la couronne et les flûtes, Jules entendit répéter les noms du général Frossard, de Spickeren, du maréchal Mac Mahon, de Frœschwiller, de Woerth, de Reichshoffen, de Niederbronn, mais le vieux Topino, brusquement, enjoignit de refermer. Après avoir sauté dans la voiture, en route déjà, Jules dit à Louis que le père Topino et M. Desmazières administraient une pile aux Prussiens sur l'atlas, et qu'ils se prenaient au sérieux, et qu'ils avaient des mines de gens préoccupés comme si leur jeu était réel.

Le marchand d'habits congestionné, bien qu'il fût large et lourd, leur exhiba une centaine de pantalons gris à passepoil rouge, effets d'ordonnance pour la garde mobile. Il se vanta d'en fournir trois mille à l'intendance avant quinze jours, avec autant de vareuses bleues pourvues de cols et de parements écarlates. D'Elbeuf, de Roubaix, de Paris il avait obtenu les draps et distribué le travail de couture aux pauvresses des Basses Rues. De nouvelles commandes lui arrivaient le matin même. Sa mère, grasse, imposante sous les cheveux blancs, trônait dans la boutique. Elle vint choisir méticuleusement ses pains. Elle plaignit les Frampon d'avoir à risquer leurs vies si jeunes, et maudit la guerre, qu'elle n'admettait pas entre deux peuples civilisés comme celui de Prusse et celui de France.

Les deux frères soutinrent qu'il y aurait toujours la guerre,

comme l'orage et la peste. Impatient, Ch'tiot repartait. Il les entraîna dans la rue Ernestale, pendant que Jules avouait que, tout de même, on était heureux comme ça et qu'il était dur de penser à la mort.

## X

— Dehodencq, regardez là-haut... sous la couronne du beffroi, cet oiseau qui tourne.

— Hé oui... C'est une buse, hein.

— Une buse, pardi, et que Raoul Héricourt lâche dans l'espace, au crépuscule, pour apprendre le secret du vol.

— Qué toqué, min fieu!... — jugea Rosé Jessus en affectant, par plaisanterie, l'intonation du patois.

— C'est-y celle qu'il apprivoise? On dit qu'au sifflet elle revient du bout du monde.

— Et même qu'il la dirige avec la voix.

— Est-ce, Dieu, possible!

— Un sorcier, cet homme-là?

— Dites un peu, Isambert, vous qui tirez bien, si vous lui descendiez sa bête.

— Un beau coup.

— Je n'ai que du petit plomb et du six à perdrix. Saperlotte!

— Moi j'ai bien du cinq à lièvre... Mais elle file... Tenez. Elle a disparu.

Les chasseurs, vraiment dépités, rejetèrent vers le dos leurs fusils dont ils avaient instinctivement saisi la bandoulière. Un instant, au milieu de la Petite Place, ils demeurèrent vains de paraître en guêtres de toile boueuses, en jaquettes de coutil, leurs carnassières au flanc, trop lourdes et sanglantes, avec des hases et des pouillards bien visibles dont le poil et les plumes traversaient les mailles du filet.

Entre ceux-ci, les jeunes filles qui sortaient de leurs magasins et de leurs ateliers, celles qui cousaient assises sur le pas des portes et au bord des caves, admirèrent Petiote, réputé pour son talent de chanteur, et si beau vraiment, le chapeau sur l'oreille, dans son costume étroit et vert. Avec ses compagnes, Célina, pour l'intriguer, fredonna bientôt la tyrolienne célèbre

qu'il prolongeait souvent le soir en flânant avec ses amis par les rues désertes, et que tous les gens d'Arras essayaient alors de réussir :

— Laï tou la la... Laï tou la la ah ah!

L'accorte lingère réalisa par le brio de ses vocalises le principal du refrain. Aussi lorsqu'elle se fut arrêtée, Petiote continua, comme pour relever le plaisant défi de cette fillette mamelue que serrait bien à la taille le cordon du tablier. Ses roulades s'élancèrent au ciel pendant qu'il marchait vers la rue des Trois-Visages, le fusil sur l'épaule et la moustache en crocs. Isambert qui, sur ses hautes jambes, dominait ses compagnons, profita de l'incident pour rire à la fine Dorothée, à ce chignon d'or, à ce fichu de soie sur le caraco blanc plein de vie. Il eût bien voulu séduire l'alerte passementière en la bourrant de gâteaux dans la pâtisserie de la rue Ernestale, mais la gracieuse fille bernait cet homme de trente ans qu'elle ne jugeait plus assez jeune bien qu'il lui plût, élégant, généreux, fier. Elle lui rendait ses œillades en riant avec Rosalie, l'apprentie tapissière qui avait encore ses tresses dans le dos et une devantière de cotonnade. Elle rejoignait Pingrenon sur les remparts, dès la nuit, et se laissait chérir sur les bancs. Elle n'en soufflait mot, car lui aussi, pour ses vingt-sept ans, semblait, à la gamine, presque vieux. La plupart de ses camarades auraient certainement fait honte à la vaniteuse séduite par l'aisance et le luxe de l'agioteur, la beauté de ses trois épagneuls roux, sa sveltesse et sa verve.

Derrière l'Hôtel de Ville, ces demoiselles saluèrent leurs amies arrivant aussi par groupes pour assister à la conférence. L'abbé Verbroock allait, ce soir-là, parler de saint Joseph le charpentier et du travail, qui est divin dans toutes les religions. Dorothée lut ainsi, de sa large bouche, l'affiche manuscrite contre la porte de l'ouvroir Sainte-Catherine. Bien que Célina et les ouvrières regrettassent de consacrer à l'ennui cette heure prise avant le souper sur leurs loisirs amoureux, elles y venaient en foule. Rosalie prouva que, dans les fabriques, les patrons, de plus en plus, embauchaient les Enfants de Marie seulement. Appartenir à cette association, c'était, pour leur jeunesse laborieuse, un certificat indispensable de bonne

conduite, et, remarqua Dorothée, l'espérance d'être soutenues par l'influence des religieuses. Aussi les voluptueuses craignirent-elles, en chuchotant, l'amour, si funeste pour Octavie. Devenir mère, c'était perdre, avec le ruban bleu ciel, son gagne-pain et l'honneur, c'était encourir les insultes des voisins, la réprobation du quartier, l'infamie. Oui, la malheureuse Octavie Cruichon, si gentille et tout innocente, ses parents la chassaient. Véronique l'affirma en tendant hors du col rabattu son cou maigre, sa figure piquetée de rousse : une lettre anonyme avait hier dénoncé l'état de la pauvrette, assura Véronique, sa compagne, aux directeurs de la filature Baudimont. Sur l'heure ils l'avaient congédiée. « Et l'amant parti pour la guerre »... pleurait la sensible Gertrude grasse comme une caille. Toute pâle, une coquette se récriait : « Quoi ! Polute, le joli sergent du génie »? — « Oui, ma chère. » La pécheresse n'avait plus qu'à se jeter, conclut une lectrice de feuilleton, dans le bassin du Rivage, si quelque bonne âme ne la recueillait.

Ce fut une clameur de protestataires aux chignons fauves ou noirs. « Non, non ! »

« Ce soir, on l'enfermait au Bon-Pasteur avec les filles repenties », annonça la belle Hortense. « Pour s'user les yeux, seize heures par jour, à piquer de la toile à soldats », grognait Hubertine la plumassière.

Une rumeur de désolation se propagea dans les groupes d'adolescentes en jupes de serge, en caracos blancs et en tabliers de cotonnade. Sous les fanchons de dentelle, sous les bandeaux plats, sous les chapeaux de paille noire, les minois s'attristaient. La belle Hortense essuya ses yeux d'Espagne, Véronique déclara que c'était révoltant. Le chœur répéta. Une grosse en caraco vert révéla que la blanchisseuse d'Octavie avait parlé trop à confesse. La lettre anonyme venait du Petit Séminaire. On avait reconnu le papier. Véronique le certifia, plus rageuse. Du reste, la lettre était écrite sur le ton ordinaire des bigots. Hubertine la récita. Il y était écrit qu'une brebis galeuse ne devait pas contaminer le bon troupeau des ouvrières chrétiennes. Octavie, la gentille Octavie, si blanche et si blonde, si timide et qu'un rien faisait rougir ou pleurer, Octavie, brebis galeuse, parce qu'elle

avait cédé trois mois trop tôt à son fiancé! La clameur s'élevait unanime contre cette calomnie. De la colère naissait dans les cœurs. Chacune appréhendait pour soi la cruauté du scandale. Les plus sages se rebellaient contre l'impitoyable force qui contraignait leurs sentiments et leurs instincts. Tout à coup Dorothée montra le ciel. Un vol de pigeons s'évadait. Les jeunes filles regardèrent plusieurs qui montraient des ailes teintes en rouge : les pigeons d'Héricourt. Elles savaient que certains ramiers, pour ses expériences sur les essors, portaient un tel signe distinctif. Et elles admirent qu'ils traversent le ciel de leur élan multicolore.

— Eux, du moins, on les délivre, — murmura Dorothée en roulant une mèche folle autour de son chignon, de peur de choquer les religieuses.

— Qu'ils doivent se sentir heureux en liberté! — soupira la belle Hortense, et elle se caressa une gorge interdite, ce soir, aux baisers d'un amant délicieux.

— Ah! la liberté! — gémit Véronique, une larme dans les cils roux.

Un essaim de choucas parut à son tour dans l'espace. Il croassa. Il tourbillonna. Des couples se formèrent qui peut-être se retrouvaient après les peines d'une captivité longue. Rosalie agita son mouchoir à carreaux. Par une acclamation, toutes les Enfants de Marie fêtèrent la délivrance des oiseaux. De leurs vols en cercle, ils couronnaient le lion du beffroi. Les uns montaient par-dessus, très haut vers le zénith, et diminuaient jusqu'à n'être que taches ou points. Les autres descendaient jusqu'aux balustres de pierre et l'on discernait le fauve de leurs corps, le noir de leurs pennes. Ceux-ci se jouaient, viraient et chaviraient, se livraient à mille ébats joyeux. Ceux-là partaient à tire d'aile pour la campagne et le voyage dans l'étendue. Et les jeunes ouvrières se plurent à les envier, à leur rire, à les appeler en vain.

Un troisième essor les enthousiasma. Des tourterelles s'élançaient aux cieux. Le soleil couchant illuminait de rose les ailes blondes. Un couple revint au beffroi, se percha sur une corniche. Les deux bestioles se courtisèrent. Ce fut d'en bas une ovation. Gertrude leur envoya des baisers, puis

toutes les amoureuses. Aux dernières arrivantes Hubertine criait :

— Héricourt qui ouvre toutes ses cages! Voyez donc.

— Il va lâcher tous ses oiseaux.

— Quelle fête de liberté!

— On voit bien à c't'heure qu'il est pour la République, — nota le maçon, qui passait une planche sur l'épaule, et il rit.

— Toudis comme sa famille... — ajoutait une vieille en bonnet blanc.

— C'est y pas triste qu'y soit un vrai ours!

— Vive la liberté! — lança de sa voix aigre la petite Rosalie, et elle tressauta avec ses nattes en proférant ce cri séditieux appris de Pingrenon le grammairien.

Une clochette tinta dans l'intérieur et la cornette d'une sœur Augustine apparut au seuil de l'ouvroir.

— Zut! — fit Hubertine, — ça va commencer, le sermon.

— Quand on sera en république, pour sûr qu'il n'y en aura plus, des conférences... à l'heure des amours!

— Pour sûr... ma fine!

— Pour sûr! — affirmèrent en chœur les Enfants de Marie.

Malgré l'impatience de la clochette qui tintait précipitamment, et la sévérité de la religieuse qui claquait des mains, les jeunes filles saluèrent d'une ovation encore les vingt colombes soudain jaillies du beffroi pour déployer sur la ville leur compagnie blanche et rose dans le rayon du soir.

— Entrez, mes enfants! Entrez. Pourquoi n'entrez-vous pas? — demandait la vieille religieuse courte et carrée dans sa vêture noire, dans l'armature de linge raide qui encadrait sa figure rustique ornée d'une touffe de poils gris au menton. — Voyons, qu'y a-t-il?

— Nous regardons, ma mère, les pigeons que monsieur Héricourt délivre, — répondit la belle Hortense.

— Avant qu'on nous mette en cage, nous regardons voler la liberté sur la ville, — expliqua la malicieuse Véronique en grimaçant de sa frimousse piquetée.

— En voilà une idée! — protesta l'Augustine. — Voulez-vous bien vous taire, effrontée! Et puis, est-ce une toilette décente pour une fille chrétienne de venir ici en cheveux?

Et sans pèlerine! La prochaine fois je renverrai celles qui se présenteront nu-tête et les épaules découvertes.

— Il fait trop chaud, ma mère!

— La décence avant tout, n'est-ce pas! Entrez. Entrez... Au cantique, s'il vous plaît.

Résignée, maussade, cette centaine de filles entonna :

De Marie
Qu'on publie
Et la gloire
Et les grandeurs;
Qu'on l'honore...
Qu'on l'implore...
Qu'elle règne sur nos cœurs!

A grand tapage de souliers, elles se bousculèrent entre les bancs, étouffèrent des rires coquins, puis s'alignèrent droites, les mains jointes. Alors le silence s'établit, et l'abbé Verbroock entra, son cahier à la main.

Ses auditrices regrettèrent qu'il leur fût un sympathique bonhomme, en sa face ronde et sa carrure solide, derrière sa mine narquoise, que tout de suite il les intéressât. Il développait ce thème : on ne peut pas être paresseux. Les riches chassent, ce qui souvent est pénible, les jours de chaleur ou de grand froid, les semaines de pluie. Les belles dames, rue des Capucins et boulevard Crépel, brodent dans leur salon, ou lisent, et leur grands'mères tricotent. Dans la campagne d'Achicourt, de Beaurains, de Mercatel ou de Vimy, la plupart des gens qui ont acquis un peu d'aisance préfèrent au repos le travail, jusqu'à la mort, dans leurs betteraves et leurs œillettes, afin d'améliorer leur bien-être et d'arrondir leur lopin. Personne, en vérité, ne demeure réellement oisif. Les plus opulents d'Arras s'exténuent pour diriger les banques ou les entreprises industrielles. Napoléon Ier travaille tout enfant à l'école de Brienne, pour devenir lieutenant et remédier, avec sa solde, à la misère des Bonaparte dans leur humble maison d'Ajaccio. L'empereur Napoléon III a rédigé son traité du paupérisme et son essai sur César, même en dehors de son métier de souverain, il compose des livres. L'impératrice apprit à soigner les malades dans les hôpitaux pendant les épidémies. Elle a inauguré le canal de Suez et, de

toutes ses forces, auparavant, contribué avec les ingénieurs à l'achèvement de cette grande œuvre de civilisation. Ici, dans l'Artois, telle et telle famille n'ont gagné leurs fortunes que par un siècle de labeur acharné, poursuivi de père en fils : les Crespel, en trouvant le moyen d'extraire le sucre de betterave, les Casimir Périer en fondant les mines d'Anzin, avec les Héricourt. Et le dernier, celui que vous connaissez, bien qu'il boite, n'a-t-il pas risqué sa vie dans maintes ascensions périlleuses après avoir longtemps étudié l'aéronautique et les moyens plus sûrs de rendre l'homme maître dans les airs? Les anciens Grecs, Dédale et Icare, en Crète, avaient aussi cherché la solution de ce problème cinq mille années avant la naissance de Jésus, parce que leurs dieux et leurs demi-dieux, Jupiter, Vulcain, Hercule, Mercure avaient, selon la fable, accompli, eux-mêmes, des travaux extraordinaires. Enfin Notre Seigneur Jésus-Christ voulut grandir dans la maison d'un charpentier, apprendre l'usage du rabot et de la doloire, souffrir ensuite parmi les misérables pêcheurs du lac afin de donner aux siècles l'exemple du travail divin et créateur.

L'abbé Verbroock s'animait. Les jeunes filles écoutaient sans trop d'indifférence. Il donnait à chaque idée une forme vive, humaine. Il décrivit ces officiers du génie si pimpants sur la Place du Théâtre, aux Allées, dans la rue Saint-Aubert, mais qui, dix ans, au lycée, à l'École Polytechnique, à l'École de Metz, avaient bravement accepté le sévère, le dur apprentissage des mathématiciens. Puis l'abbé introduisit les jeunes filles dans la vie de la fourmilière et de la ruche, dans les camps riverains de la loutre et du castor. Elles aimèrent qu'il leur évoquât les ruchers de Blangy, qu'il leur racontât l'organisation de la cité parmi les abeilles, qu'il leur sourît en les comparant à de ravissantes et blondes abeilles empressées autant, dans leurs ateliers, dans leurs magasins, dans leurs fabriques, pour y subir, de bon cœur, la loi commune, et créer, à leur tour. Le Seigneur n'avait-il pas, en sept temps, élaboré ces miracles de l'univers sensible, connaissable et inconnaissable? Elles possédaient la jeunesse et la grâce auxquelles tant de personnes rendaient hommage quand elles se promenaient à midi, le soir, pour égayer la ville de leur

babil et de leurs rires. A ces heures-là, beaucoup sortaient aussi, qui les admiraient, charmantes et joyeuses.

De quoi voulaient-elles se plaindre? De ne pas tenir encore la richesse, de ne porter point des robes de soie et de velours, de n'habiter pas des palais? Mais l'église n'est-elle pas un palais ouvert à chacune? Quel édifice dans la région valait la cathédrale pour la majesté de l'architecture, pour la beauté des proportions, pour l'espace des galeries? L'église, c'est le palais de tous. Il est chauffé en hiver et frais pendant les mois torrides. Des tableaux le décorent, et tous les luxes. Que n'allaient-elles s'y reposer, s'y complaire plus souvent? La bibliothèque de l'œuvre leur offrait, dans les appartements d'un hôtel ancien, un autre abri, où les marquis d'Hamelincourt, jadis, avaient, de père en fils, séjourné. Quel seigneur eût souhaité un parc plus beau que celui des Allées? Que n'y flânaient-elles chaque matin, au réveil des oiseaux? Enfin, la nature leur assurait, dans la campagne, le long de la Scarpe, sous les peupliers, de longues promenades à l'ombre.

Si fraternellement, M. Verbroock les conviait à saisir les bonheurs tangibles, vrais, faciles, qu'elles s'étonnaient de n'avoir pas encore obéi à sa voix; qu'elles se blâmaient de leur sottise refusant ces dons si proches. L'abbé certainement les instruisait dans l'art de vivre heureuses avec peu, de s'amuser avec les récits qu'il savait faire de la vie des saintes et qu'il transformait en des espèces de romans. Sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, sainte Agnès devenaient, pour les ouvrières, aussi captivantes que les héroïnes de Montépin et de Ponson du Terrail quand l'abbé Verbroock avait disserté sur l'existence de ces pieuses dames. Il s'attardait plus à dire leurs aventures et leurs voyages que leurs piétés. A propos de sainte Ursule et de son exode, il lisait telles pages de Victor Hugo relatives au Rhin.

Mais bientôt, rentrant chez elles, les ouvrières avouaient que dans le palais de la cathédrale il eût été meilleur de jaser beaucoup et de prier un peu, d'y lire le feuilleton et non le paroissien, d'amener son amoureux et non une grand'-mère dévote.

## XI

Devant l'hôpital Saint-Jean, l'aéronaute se décidait. Il lui fallait cet aigle, et l'observer.

Contournant le marché couvert, Raoul Héricourt, avisa Deleury debout sur le seuil de sa maison basse et longue. Déjà le traiteur mettait en route ses porteuses, car il cuisinait surtout pour la ville. A midi et demi, il envoyait vers ses clients un quarteron de vieilles servantes en tabliers bleus et bonnets blancs, avec, en de hauts paniers cylindriques, les plats du menu superposés, bouillants et bien clos. Deleury ôta sa casquette de loin. Avant qu'il achevât son salut, Raoul Héricourt, bousculant la maîtresse des porteuses, Élisa la Brûlée, jadis défigurée par une flamme, commanda :

— Deleury, je vous achète votre aigle.

— Mon aigle? A ch'theure il n'est mie à vendre.

— Montrez-le-moi, au moins.

L'aéronaute haussa les épaules. Son ordinaire envie de meurtre lui crispa les poings. Ce crétin voûté, malingre, mal rasé, avec du duvet de poule sur les manches, pourquoi résistait-il aux besoins de la science? Il poussa le maître-queux dans la cour. Au bout du poulailler, en une cage spéciale, « le plus lourd que l'air » apparut lamentable et farouche, sur un bâton sali de fiente. Raoul Héricourt pria le traiteur de mettre le rapace dans le grenier, afin qu'on pût le voir tenter un vol. Deleury se récria : l'animal était dangereux. Son possesseur montra les serres étreignant le barreau sous les pattes jaunes, la vigueur des cuisses dans leurs culottes de plumes brunes, l'ampleur des ailes qui, d'un seul coup, casseraient la jambe d'un homme. Cependant l'oiseau semblait pacifique. En son œil, sous le sourcil de plumes, nulle flamme inquiétante ne luisait. Seul le bec recourbé, pointu, solidement combiné avec les os du crâne, eût pu devenir une arme. D'ailleurs l'animal n'était plus jeune, comme le signifiait la sotte histoire qu'une fois encore le traiteur contait. Apprivoisé en Angleterre par les compagnons de Louis Bonaparte, et alléché par l'odeur habituelle de lar-

dons qu'ils accrochaient dans les tubes de leurs chapeaux, ce même aigle avait plané au-dessus du prince et de ses amis, lors de la tentative pour soulever à Boulogne, en sa faveur, les sujets du roi Louis-Philippe. La foule avait ri du miracle et les gendarmes s'étaient saisis de l'oiseau. Le greffier du tribunal l'avait confié au commissaire-priseur pour son restaurant de Boulogne, où l'aigle bonapartiste attira les baigneurs. Deleury l'avait acheté en 1841, assurait-il, malgré sa toux.

Sans écouter ce radotage, Raoul Héricourt, une fois de plus, examinait la construction de l'animal, la force des pattes, la puissance des serres et de leurs doigts rugueux, la solidité des épaules à l'attache des ailes et leur envergure. L'aéronaute pensait qu'à l'introduire dans telle grange des Moulins Héricourt prolongée par un boulingrin qu'entourait une grille et qu'on pourrait couvrir à claire-voie, cet aigle reprendrait ses aises, qu'il tenterait parfois de s'envoler, que ses mouvements révéleraient probablement une loi mécanique de l'essor. De plus, si Deleury ne mentait pas entièrement, l'aigle, autrefois dressé à suivre dans l'espace ses maîtres et leurs lardons, reprendrait de telles habitudes. A la longue il saurait partir et revenir en son gîte. Des expériences quotidiennes seraient ainsi permises. Il fallait que Deleury cédât son oiseau historique, ce « plus lourd que l'air ».

Raoul Héricourt regarda le cuisinier dans les yeux :

— Voyons, Deleury, deux cents francs? Non? Trois cents? Non? Cinq? Non? Prenez garde, le Jardin des Plantes à ce prix m'en adressera. Et vous aurez perdu la somme que j'offre pour ce pitoyable animal. Il ne vivra plus longtemps, vous savez.

Deleury ricana. De sa tête grise il niait.

— Ch'est-y que vous y donneriez mille francs? — questionna tout à coup une blonde ébouriffée, sortie des cuisines, une anguille en mains, le corsage ouvert à demi sur les dômes d'une gorge très charnue.

La fille riait, rougeaude, les dents claires. Raoul Héricourt devina que cette luronne aux jupons courts était la maîtresse de céans et que le patron quinquagénaire lui devait un cadeau de cette valeur pour reconnaître des complaisances lascives.

— Comme l'esprit tourne en ville contre Napoléon, cet oiseau-là nous fera du tort, — opina-t-elle.

Il n'y avait qu'à tourner les talons et à proposer :

— Six cents? Réfléchissez. Si oui, vous me l'apporterez aux Moulins, ma belle, tout à l'heure.

A la dérobée, M. Héricourt cligna de l'œil. Il n'en doutait pas : cette gaillarde avide tiendrait à l'aubaine, même réduite de moitié, persuaderait son ridicule amant de livrer une bête sans utilité au fond de cette cage. Depuis des ans, les Artésiens ne s'intéressaient plus à l'aigle de Boulogne.

Raoul Héricourt s'en alla boitant, par la rue des Agaches et la rue Méaulens, vers les Moulins qu'il administrait pour la Banque d'Artois. Aujourd'hui surtout il approuvait son père d'avoir exigé que la direction technique de l'entreprise demeurât entre les mains des Héricourt et qu'il eût dans ce but contraint ses fils d'entrer à l'École Polytechnique. Si Olivier avait préféré l'artillerie, ce qui lui valut de périr au siège de Sébastopol, sous les baïonnettes des Russes attaquant sa batterie, Raoul s'était vite épris de sa tâche industrielle, après avoir aimé les cours de mécanique. Et se croyant apte à réussir le lancement prochain du premier aéroplane en état de voler par-dessus les lignes allemandes, il remerciait le destin qui l'avait remis dans l'atmosphère de ses aïeux, de ses ancêtres, meuniers cupides et calculateurs sous la Révolution, dragons courageux de l'Empire, agriculteurs et diplomates de la Restauration, capitalistes de Louis-Philippe, orateurs de 48. En lui-même il sentait vivre ces intelligences du temps passé. Elles l'avaient rendu mathématicien de bonne heure, puis, durant l'adolescence, téméraire autant que le fameux aéronaute Juste-Émile, que Bernard et Augustin, les cavaliers de Napoléon. Plus tard elles avaient fait Raoul Héricourt diplomate, politique même, à l'image de Praxi-Blassans et d'Omer Héricourt. Sous sa gérance, les Forges et Moulins prospéraient fort. Fabricant d'huiles, quincaillier, meunier, actionnaire des mines, armateur, il avait su maintenir l'équilibre entre les influences bonapartistes et républicaines, entre la préfecture, les ministres et l'opposition qui, tour à tour, le secondaient dans l'application des règlements administratifs, dans les relations avec les ouvriers des usines, avec les mineurs

de Lens. L'argent ne lui avait pas plus manqué pour ses expériences d'aviation que pour le rachat des charbonnages à Béthune, que pour la fondation des sucreries nouvelles à Bailleul et à Souchez. Maintenant il allait pouvoir certainement réaliser le songe d'Icare, et placer aux cieux le génie créateur des Héricourt.

Ainsi marmonnant, l'inventeur adressa des actions de grâces au palladium de la famille, la petite vierge d'albâtre, taillée vers la fin du XVIe siècle, et abritée dans la niche surmontant le porche des Moulins. Il salua la tête aux larges boucles coupée d'un coup de sabre par les sans-culottes de 1793 et raccommodée par les soins pieux de Caroline Cavrois, avec trois agrafes de laiton. Les mugissements et les sifflets de la vapeur n'irritèrent qu'un peu son être habitué. Ni les apparitions des chauffeurs noircis par les huiles du graissage, ni celles des charbonniers déversant la houille du haut des tombereaux jusque dans les caves où ronflaient sur leurs fournaises les eaux des générateurs, ni la trépidation de l'air devant la chambre des machines luisantes, tournantes et gesticulantes, ni le recul des wagonnets se heurtant sur les rails au fond de la cour, ne troublèrent sa pensée rapide. Raoul Héricourt n'entendait pas plus ces tumultes que les pulsations de son cœur.

Il escalada le perron, répondit au salut des manœuvres empilant les sacs de farine sur un camion, sourit aux capucines encadrant les fenêtres de leurs jaunes, de leurs rouges, de leurs jolies feuilles. Il pénétra dans la maison de ses aïeux et l'aima. Soigneusement il avait rétabli dans le style de 1780 la grande cuisine d'apparat où, parmi les bahuts cirés, les cuivres brillants, le maître d'alors présidait à la longue table de chêne les repas des parents et des servantes. Raoul Héricourt en avait exclu ce que le goût pitoyable de sa grand'tante y avait introduit. Au mur s'étalait la gravure populaire de Juste-Émile Héricourt en ballon, saluant de sa nacelle les boulets autrichiens de Fleurus. Raoul le contempla, se souvenant de son enfance déjà séduite par de tels exploits. Dans une pièce voisine, l'époque de Caroline Cavrois survivait entre ses meubles de tuya et de tapisserie, sa pendule, borne d'or sous globe, ses gravures d'Horace Vernet, ses grands

coquillages roses, le secrétaire dans lequel s'était, soixante ans, composée, titre à titre, la fortune industrielle des Forges et Moulins. L'héritier aspira l'odeur persistante de la fondatrice, une odeur d'iris et de tabac à priser encore, très faible. Toute une minute il s'attarda devant le portrait représentant la dame, sévère et joufflue, en large coiffe de toile bise, en fichu de soie brune, et un chien bichon dans ses mains à mitaines. Sans la bien voir, Raoul espéra de l'aigle maintes révélations. En 1855, près de ce Mouillard qui l'avait, par ses lettres, attiré en Algérie dans une ferme de la Mitidja, il avait observé le départ pour l'essor de lourds oiseaux marins, et il avait admis l'opinion de ce correspondant, la nécessité de la vitesse initiale avant le vol plané sans battements d'ailes. Là même, les vieilles tantes, Caroline, Augustine, s'étaient vraiment intéressées à ce principe quand elles l'avaient appris du jeune voyageur. Elles lui avaient permis, à leurs frais, de reconstruire les modèles d'avions ébauchés jusqu'alors.

Dès ce moment, sur ce tapis à fleurages, sur ce bouquet même, Raoul s'était passionnément voué à la conquête de l'air par le plus lourd. Que de calculs, que d'observations méticuleuses sur le vol des oiseaux, que de constructions fragiles et toujours détruites, à l'instant de l'action, par une connivence de forces imprévues, ironiques et hostiles! Et cette jambe cassée en pleine jeunesse, en plein amour, sa transformation en un infirme comique pour les uns, lamentable pour les autres. Finies les voluptés sentimentales. Finies les luxures partagées sincèrement par de chaleureuses complices qui, les joues chaudes, se débarrassent en hâte de leurs cachemyrs hindous, de leurs robes en dentelles, de leurs jupons, de leurs crinolines afin d'apparaître fines Vénus à bracelets, à boucles d'oreilles à bas de soie rayés. Adieu, Marguerite candides, puis sensibles, Louisa moqueuses, puis vicieuses, Flore espiègles, puis lascives. Elles disparurent de son existence avec leurs patchoulis, leurs effluves de rose et de musc, leurs bijoux scintillants, leurs gaietés d'opérette, leurs rires de cafés chantants, leurs étreintes d'ophidiennes.

Voilà ce que, sur la rosace de ce tapis, Raoul Héricourt chassa de son avenir en se consacrant au culte d'Icare. Qu'est-il maintenant pour le monde? Une espèce de saltimbanque

aérien, un maladroit, un génie incompris qui fait sourire, un sauteur, comme le qualifient les francs-maçons de la Loge « Amitié ».

Tuer! Qu'il serait bon de tuer! Raoul Héricourt claqua furieusement la porte et s'enfuit à travers les corridors qui joignent les maisons isolées, peu à peu réunies par des architectes successifs, selon les besoins d'une famille qui se multipliait, qui s'enrichissait. Dans ces corridors il suspendit cent images relatives aux exploits célèbres de l'aéronautique, aux inventions curieuses ou folles. Il y en a dans les escaliers aussi, et dans les soupentes, depuis les plans de Léonard de Vinci jusqu'aux hélicoptères à vapeur. En une gravure sur bois du XVII^e siècle, le mécanicien Besnier y paraissait, mouvant de ses pieds, de ses mains et de ses coudes les deux perches pourvues d'écrans à jonction angulaire, avec lesquelles il put, en 1678, se jeter d'un toit et atterrir doucement. Raoul Héricourt la revoyait toujours avec émoi, car c'était la conception vraie de l'appareil emportant son moteur. Sur une estampe finement coloriée, Blanchard manœuvrait en catogan les directives de sa frégate volante ayant pour voiles d'énormes éventails arrondis et à demi pliés. Raoul haussait les épaules à la vue de ce jouet complexe et sans résultat. Un dessin original à la plume lui suggérait des réflexions utiles. C'était la machine de 1842, celle de Nenson, munie de deux hélices pour la propulsion, d'une queue-gouvernail pour la direction. Sauf le moteur, tout l'essentiel du vol était, au moins, prévu. Et c'était à cela que Raoul Héricourt appliquerait son bidétonateur, sa tige-piston mue par les explosions alternatives des deux pistolets bouche à bouche. L'hélicoptère à vapeur de Ponton d'Amécourt emportait bien là-haut sa machine et son combustible, mais il eût fallu joindre un parachute ou des plans de sustentation, et depuis sept ans les expériences n'avaient pas fourni de résultats. On en citait toujours un coefficient excessif de probabilités dangereuses. L'hélice qui se vissait dans l'air, s'y appuyait avec moins de sûreté à mesure que la traction par la vitesse augmentait; et c'était l'inconnu, la chance, à chaque seconde, de s'abîmer sur le sol. Il eût convenu d'agencer plusieurs moteurs et nombre d'hélices capables de maintenir le vol en cas d'un arrêt ou d'une

rupture. Le dessin offrant l'image de l'hélicoptère ne permettait pas ces espoirs. Le poids nécessaire eût annihilé l'essor. Lui-même, aux usines de Vimy, en avait construit trois, sans obtenir un essai décisif.

Raoul Héricourt regrettait ces vaines tentatives, l'argent dépensé. Comment n'avoir pas admis tout de suite qu'avec la vapeur rien ne réussirait dans l'air? Il s'accusait de sottise en traversant la chambre de la bisaïeule si dévote, en bousculant les bergères de bois gris et de velours jaune, le prie-Dieu, la table à trictrac. Dans l'appartement de Juste-Émile, où se tenait le conseil d'administration, les tapisseries anciennes l'attiraient toujours au passage. L'inventeur regardait, en y pensant, le siège d'Arras, ses remparts, les cavaliers, les carrosses et les mousquetaires décoratifs, la perruque du roi, les lances de l'escadron rectangulaire et lointain. Dans la bibliothèque, rien n'avait été changé depuis la fin du major dans l'Atlantique. Raoul Héricourt retrouva l'oiseau artificiel de son collaborateur Pénaud, et il s'amusa quelques instants à tordre vigoureusement le caoutchouc longitudinal pour que, pendant la détorsion, l'hélice tournât et entraînât vers le plafond cette sorte de libellule aux ailes de parchemin, à la longue queue empennée. Elle vola plusieurs mètres, alla heurter le mur et retomba le long des livres, en crissant. Un jouet. Rien qu'un jouet. Un aéroplane pour fourmis. Heureusement Pénaud a prouvé qu'un plus lourd que l'air, en état parfait d'équilibre, peut, sans moteur agissant, planer à une certaine altitude et glisser doucement jusqu'au sol. Découverte considérable... Et puis Pénaud a compris le mémoire de sir George Cayley, le mémoire de 1809 publié par le *Journal de Nicholson*.

Raoul Héricourt tira son paletot noir et son feutre. Il s'affaissa dans le fauteuil aux oreillettes de Juste-Émile. « Qu'eût-il pensé ce Cayley, de sa théorie mécanique, lui? Eût-il cru à la nécessité d'obtenir la sustentation par la vitesse? Eût-il, comme moi, fait le voyage d'Égypte pour regarder, avec ce pauvre Mouillard, s'envoler les vautours? Ils attendaient si patiemment sur l'arête du rocher, vers dix heures du matin, l'échauffement du sable et de l'air, l'ascension de ses couches dilatées, avant de courir un peu, les ailes

ouvertes, horizontales, contre la brise, puis de la laisser progressivement soulever leur envergure et le corps. Enfin ils allaient, sans effort, « ils coulaient sur la brise » comme disait Mouillard. Ou bien ils commençaient à décrire des cercles dans l'espace, si lentement, si puissamment, jusqu'à l'instant où ils disparaissaient à nos yeux éblouis, tout en larmes... Quelle science des lois éoliennes possédaient ces vautours! Et que notre ignorance était humiliante, à les regarder, simples et tranquilles, monter au zénith, décroître dans l'or de l'atmosphère africaine, y devenir un moineau, une mouche, un point, rien! »

Raoul Héricourt se rappelait l'intelligence aiguë de son correspondant, comme il avait la foi du chercheur. Et cette Hollandaise paisible, trop institutrice et si protestante, que le professeur de dessin avait épousée, qu'on retrouvait jouant de l'orgue Alexandre en leur logis modeste, rue de l'Église-Catholique, après les promenades dans la lumière intense d'Amon-Râ, entre les dunes du désert, autour des Pyramides, aux pieds du Sphinx défiguré jadis par les balles des Mameluks et presque enfoui dans le sable. De ce monstre symbolique, monumental et trapu, de ses grosses lèvres immuables, que de fois ils avaient imploré sinon une réponse, du moins une suggestion! Sans impatience, les bédouins attendaient dans leurs burnous, près de leurs chameaux vautrés, ou les fellahs en kitôn et en bonnet de Grecs antiques, près de leurs grands ânes aux selles de cuir pourpre. Mouillard parlait alors. Ce Lyonnais, timide à l'ordinaire, éduqué par les tristes pluies de son pays originel, humilié par sa ruine de colon algérien, devenait soudain orateur, prédicateur, apôtre. Il appelait les grands oiseaux « les maîtres ». Il leur prêtait une intelligence supérieure à celle des hommes. Il leur croyait du talent, de la science, même du génie. Jupiter, à l'en croire, n'avait jamais apparu que sous les espèces d'un aigle. Ainsi d'autres dieux. Athèna-Minerve n'était que le nom du grand-duc, et Toth celui de l'ibis. Cet étrange Mouillard eût volontiers soutenu qu'avant l'évolution des autres élites animales jusqu'au degré physique et intellectuel où elles devinrent l'humanité, fort longtemps les grands oiseaux de proie détinrent la suprématie sur les êtres vivants. Le professeur

de dessin enseignait-il cela durant ses leçons de perspective aux enfants du Khédive, à ses élèves basanés des Écoles militaires?

Raoul Héricourt chercha dans un carton les lettres du Lyonnais pleines de croquis reproduisant l'ombre de chouettes, de corbeaux, de vautours en plein vol, comme il les étudiait au désert, pleines aussi de chiffres à comparer les poids et les mesures des « maîtres », leurs vitesses. Reproduire en mécanique la force et les moyens des grands « voiliers », des « planeurs » ou des « rameurs », c'était la hantise de cet esprit. Raoul Héricourt revivait les conversations chuchotées par cet homme si maigre dans son caban de bure au milieu des janissaires en armes, des mamamouchis aux larges turbans, des « sept fils du barbier » accroupis dans leurs échopes, des Aladins fastueux dans leurs gandouras à raies, des almées en paquets dans leurs voiles sombres, des enfants aux yeux couverts de mouches, des femmes vivant par les yeux seuls, entre leurs serre-têtes et leurs voiles noirs réunis à la racine du nez par une spirale d'or, tout ce peuple des Mille et Une Nuits grouillant par les rues du Vieux Caire, le long des boutiques étroites comme des armoires, que comblent d'invraisemblables richesses, tous les trésors de la féerie, des étoffes précieuses, des tapis de mosquée, et qu'habitent tant de fumeurs accroupis, le chibouk aux lèvres, le chapelet d'ambre entre leurs doigts velus, le fez en tête.

Était-ce la sagesse, ce repos de l'Orient, cette lenteur de l'Islam, au travail, pourtant, si productive de chefs-d'œuvre, mosquées du Mokattam, superbes tombeaux des Khalifes, couleurs et formes de costumes parant la souplesse d'un peuple majestueux, odeurs du bazar aux parfums enivrants, regards de femmes blotties dans leurs voiles sur le trot de leurs ânes, jeunes effendis en gandouras de soie et en cafetans de laine finement brodée, chameliers pareils à des statues de bronze, vivant près de leurs dromadaires indignés par de si lourdes charges et par la foule qui les coudoie. Raoul Héricourt haussa les épaules. Il écouta mugir et siffler l'usine, vibrer ensemble les bâtiments des Moulins, palpiter les soupapes et tourner les régulateurs des machines. Il regarda courir les porteurs de sacs sur les passerelles flexibles, et des commis

sortir en hâte avec des dépêches bleues que le télégraphiste venait de remettre aux bureaux. C'étaient là sans doute les ordres d'expédition attendus pour l'intendance des armées en campagne, et qui nécessitaient un prompt transport des sacs vers les trains arrêtés en gare. Raoul Héricourt savait qu'avant peu d'heures les farines arriveraient dans les manutentions des camps, et que, le surlendemain, elles nourriraient les soldats de Mac-Mahon, elles se métamorphoseraient en vigueur et en joyeux courage, pour la victoire propre à chasser du sol gallo-romain les multitudes barbares.

Comme on les poursuivrait mieux ensuite, par toute la forêt germanique, du Rhin à l'Elbe et à l'Oder, de Sarrebrück à Stettin, si l'avion, avant l'hiver, était créé, si les nouveaux Icares devançaient la retraite des armées prussiennes vers leurs refuges, si des archanges exterminateurs laissaient tomber leurs bombes sur la déroute, et même si, en un simple ballon sphérique, à la façon d'Émile Héricourt, quelques observateurs audacieux reconnaissaient, bien avant notre cavalerie, la direction de la fuite!

Le traiteur allait-il envoyer son aigle? En Égypte, Mouillard rappelait constamment ses propres expériences faites à Lyon avec un aigle apprivoisé, qu'enfant il avait recueilli dans les combles de la filature paternelle. Raoul Héricourt souhaitait fort les répéter quotidiennement. Il choisit pour cela l'ancien vestibule de gauche par où l'on entrait dans la vieille maison des Moulins au temps de la Restauration. Il en avait banni le paravent à paysages tyroliens, la provision de bois à brûler, l'horloge à coffre, les poissons et leur bocal. Il avait abattu la cloison séparant cette pièce des anciennes cuisines, puis le mur dressé avant la buanderie, et celui du poulailler. Ainsi une sorte de longue galerie semblait offerte aux ébats de l'aigle.

Enfin la bête arriva dans la cage du traiteur, sur une charrette que conduisait elle-même la luronne. Mais ayant sauté prestement à terre, elle refusa de remettre l'oiseau si elle ne recevait cinquante francs pour son entremise. Sans elle, « le vieux », disait-elle, en eût exigé mille, car il était superstitieux et croyait sa fortune liée à la présence de l'aigle historique dans son restaurant. Et la fille sa gaussa de son

maître. Épanouie, et la poitrine roulante sous la transparence d'un caraco trop étroit, les poings sur les hanches, les dents au soleil, elle tentait de son rire humide. Son bonnet à trois pièces noué sous le menton ne contenait pas les cuivres, les ors de ses mèches, la touffe de son chignon. La bavarde contait les faiblesses et les ridicules de son maître et qu'il l'adorait.

Follement désireux d'avoir l'aigle, Raoul Héricourt l'eût tuée. Pour en finir, il lui accorda les cinquante francs. Comme il allait prendre la somme dans sa chambre la bacchante l'y suivit, referma la porte, et croyant qu'elle se devait pour prix d'épingles de cette transaction, elle se recoiffa et décoiffa devant la glace. Puis, à force d'agaceries, obtint d'être complimentée, baisée à la joue, aux lèvres, au cou, à l'épaule, au sein. A cette plumeuse de volailles il plaisait apparemment de pouvoir se dire la maîtresse de M. Héricourt. Ils se retrouvèrent débraillés à demi, elle qui de ses bras rouges et ses mains de vachère tâtait le palissandre du piano, lui qui, maigre, verdâtre et velu, haïssait plus cette chambre aux poufs capitonnés, aux torchères élevées par des négresses en bronze, aux gravures blondes représentant la *Prise de la Smala* et *l'Assaut de Malakoff*. La pendule en forme de chalet suisse émit des sons pâles et précipités. Les amants impromptus se regardèrent.

Elle éclata de rire. Raoul Héricourt, se rajustant, pensait davantage aux cinq kilos que pesait l'aigle de Mouillard dans le grenier de Lyon, à la joie de l'écolier enfin sûr qu'une surface planante d'un mètre carré supportait l'animal, et non les quarante mètres que l'illustre Lalande eût prétendu indispensables, car le *Journal des Savants* avait publié la formule de cet astronome fixant à cent vingt-sept mètres l'envergure du plan nécessaire pour soutenir un homme dans l'espace.

M. Héricourt ne se défit point sans peine de la luronne. Enfin il la congédia, lâcha l'aigle dans l'espèce de galerie ménagée d'avance à travers les vestibules et les cuisines de Caroline Cavrois.

Pendant une minute de sage défiance, l'oiseau demeura tout immobile en sa carrure, le cou recourbé entre les ailes,

l'œil palpitant. Sans doute n'osait-il point avancer par crainte de barreaux possibles. Leur disparition, il l'attribuait à une erreur de la vue. Bloc trapu, solide, vêtu de plumage brun, il se concentrait, forces et réflexion, pour une audace. Il l'osa prudemment. Il piétina. Ses griffes grincèrent sur les carreaux. Le corps oscilla. Timidement les ailes closes remuèrent. Soudain la bête marcha, en déployant au quart son envergure d'ailes, dont les rames extrêmes pliées sur l'articulation médiane traînaient à terre.

Raoul Héricourt attendait, l'être tendu. Au réel, il vivait toute la réflexion anxieuse de ce captif à peine libéré. L'observateur, avec ses épaules, répétait les mouvements de la bête. Il eût voulu se réduire à sa mesure, s'introduire dans ce corps, penser avec ce cerveau en boîte étroite et puissamment armée du bec courbe. L'animal eût alors compris l'obligation de voler sans battement tout à l'heure, afin d'instruire Prométhée sur les moyens de conquérir l'espace.

« Comme dit Mouillard, Prométhée, lui, n'a su tirer de son vautour aucune leçon, se murmura Raoul Héricourt... Et cependant c'était bien cela qu'il fallait. Un grand oiseau, revenant chaque midi vers sa pitance humaine, du fond des airs, en planant. »

Brusquement l'aigle se décidait. Il allongea le cou. Il souleva les dômes de ses ailes. Il les ouvrit à moitié. Il alla. Il courut. De ses longues plumes il battit le vide. L'aigle s'éleva. Mais presque aussitôt il fut dans les perspectives de la buanderie, du poulailler, au bout. Il ne planait pas. Il ramait. Raoul Héricourt conçut que l'animal allait s'abattre devant les grillages, qu'il n'indiquerait pas maintenant, ni jamais, le passage du vol ramé au vol sans battement. Alors qu'on le délivrât, qu'on le contemplât gagner les altitudes aériennes. Plutôt le perdre, et son prix, que de le posséder captif, inutile là, simple modèle de construction équivalant au squelette de muséum bien monté. Raoul Héricourt cria qu'on ouvrît. Et lui-même se précipita dehors, la jumelle à la main, puis aux yeux, tandis qu'il se remémorait le principe de Mouillard : l'ascension est produite par l'utilisation adroite de la force du vent. Nulle autre force n'est nécessaire.

L'aigle sortit en battant l'air vers la prairie, les éteules,

les champs de betteraves étendus jusqu'à l'horizon. Raoul Héricourt vit diminuer la bête dans l'orbite de sa jumelle. Il enrageait. Le vol battant n'allait-il pas se changer en vol planant? L'oiseau cependant montait dans la lumière. Il était midi. La chaleur du 2 septembre dépassait trente degrés. Les conditions étaient analogues à celles qui favorisent, en Égypte, l'essor élevé du grand vautour. De plus, la violence du vent oriental offrait toute la résistance calculée par Mouillard pour soutenir le glissement de l'oiseau sans qu'il eût à mouvoir ses ailes étendues, sauf les rémiges suprêmes, organes de direction. L'aigle continua lentement à s'élever. Sans doute cherchait-il à reconnaître le pays avant de choisir un terrain de chasse. Soudain il monta vite et un peu. Il tendit ses ailes qui s'immobilisèrent, son corps entre elles s'amenuisa. L'envergure ne fut plus qu'un plan géométrique en vitesse prodigieuse. Il s'amincit encore. Il monta. Il monta. Il allait disparaître dans l'éclat de la lumière. Raoul Héricourt se penchait vers cet élan. Une seconde il s'imagina, puis se crut l'aigle lui-même. Il comprit... Avant que l'essor eût disparu, le génie de l'homme s'exaltait dans un immense orgueil qui s'écria :

— Je sais!... Je sais!...

Les forgerons, les domestiques, les manœuvres, qui regardaient avec lui, s'ébahirent.

— Je sais!... Je sais! — répétait Raoul Héricourt qui ne trouvait pas encore les mots pour exprimer sa foi surgie dans un moteur de grande vitesse emportant sur la résistance de l'air un plan horizontal dirigé par les flexions intérieures de ses extrémités, par la pression sur l'air d'une queue verticale et loin du centre.

— Je sais!... Je sais! — pouvait-il seulement dire en suffoquant.

Et il s'en fut loin des tumultes.

PAUL ADAM

1919

# DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES[1]

23 *avril* 1916. — Quatorze plats, coiffés de leurs couvercles coniques, en paille tressée ou en poterie, s'alignent devant la salle où le tajer Ben Melih a réuni ses hôtes.

Il se plaît, quand il reçoit, à étaler une excessive magnificence.

Nous ne sommes que cinq, et les esclaves ont disposé, auprès de nous, une dizaine de mrechs d'argent, lourdement ciselés, pleins d'eau de rose; des brûle-parfums dont les effluves estompent la pièce d'une buée bleuâtre; des plateaux chargés de tasses et de verres; des buires en cristal contenant les sirops variés; des coupes débordantes de pâtisseries.

Tout est splendide, abondant et riche... trop riche! Ce n'est point la seigneuriale opulence de Moulay Hassan, mais un luxe neuf, indiscret, qui dénonce la très récente fortune du marchand. La demeure rutile insolemment de ses couleurs et de ses ors, que le temps n'a point encore atténués; les brocarts des tentures et les mosaïques étincellent à l'envi; les piles de coussins menacent les précieuses stalactites du plafond; les tapis, selon le goût d'à présent,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier.

ont été tissés en Angleterre, sur de fantaisistes modèles asiatiques. Un piano à queue voisine avec un phonographe, et le tajer Ben Melih aime à raconter qu'il le fit venir à grands frais, alors qu'aucune route n'était tracée, à travers le bled. Il fallut quatre chameaux pour transporter la lourde caisse, et quatre autres suivaient afin de les relayer... Les 1 600 réaux[1] que coûtèrent cet instrument procurent au marchand le plaisir vaniteux de relater son odyssée, tout en tapant avec un doigt, au hasard, sur les notes désaccordées.

De la coupole dorée, qui s'arrondit au centre de la salle, descend un lustre aux scintillantes pendeloques, et des glaces appliquées le long des parois prolongent et répètent la splendeur trop fastueuse des choses.

Le tajer Ben Melih est un personnage rubicond, aux mains grasses. Un très gros diamant brille à son annulaire, malgré que le Coran interdise aux hommes les bijoux d'or et les pierreries. Des mousselines superposées calment l'éclat de son caftan géranium, dont le bord heurte des chaussettes d'un vert pistache, fort irritant. Car le marchand, dans ses voyages, prit quelques habitudes d'Europe. Ses commensaux, qui fréquentent aussi Manchester et Marseille, Si Abd el Kerim à la figure chafouine, et le noir Si Aïssa Zerhouni, affectent certain mépris pour les Marocains à l'entendement étroit. Leurs critiques ne ménagent ni les lettrés, ni les chorfa, ni les sultans; elles s'exercent même très volontiers à leurs dépens.

— En l'an 1330[2] — nous raconte Si Abd el Kerim, — Fès fut assiégée pendant trois mois par les Berbères qui pillaient les douars environnants et répandaient l'épouvante. Notre maître Moulay Hafidh dut se résoudre à appeler les Français à son secours. Mais, lorsque leurs troupes approchèrent de la ville, le sultan eut une hésitation. Il réunit tous les ouléma pour prendre leurs conseils et décider avec eux s'il convenait de laisser l'armée du général Moinier pénétrer dans la sainte cité de Mouley Idriss... Le sultan, qui était lui-même un lettré, se plaisait aux controverses.

1. 8 000 francs.
2. L'an 1330 de l'hégire — 1911 de l'ère chrétienne.

Comme il arrive toujours en pareil cas, l'entretien dévia, — et il discutait interminablement avec les ouléma sur le sexe de la fourmi qui, selon les Écritures, adressa la parole à Salomon, — les uns prétendant que c'était une fourmi-mâle, et les autres une fourmi-femelle, — tandis que les Français entraient à Fès, sans rencontrer de résistance... Allah est le plus savant!

A ces paroles, Si Ben Melih fut pris d'un tel rire qu'il faillit pâmer, tandis que Si Aïssa Zerhouni se convulsait de plaisir.

— Certes! — s'écria le marchand, après qu'il se fut calmé — cette histoire est fort divertissante, mais je puis vous citer un trait, plus curieux encore, de nos mœurs arriérées : Mouley Ahmed et Mouley Mahmoud, petits-fils du sultan Mouley Abd er Rahman, héritèrent en commun de la demeure paternelle. Aucun d'eux ne voulut se désister de son droit, moyennant une redevance à l'autre. Or, selon la coutume des Chorfa Alaouïne, un frère ne saurait voir les femmes de son frère; — et leurs épouses et concubines demeurant ensemble dans cette maison, ils se trouvent ainsi proscrits de leur propre logis. Ils ne peuvent dépasser les petites mesrias attenantes qu'ils habitent. En sorte que, s'ils veulent parler à une épouse ou une favorite, et faire avec elle ce qu'ils ont à faire, il leur faut l'envoyer quérir par une esclave, qui la remmène une fois l'entretien terminé...

Nous accueillîmes ce récit par des exclamations et des compliments. Et nous nous dilations intérieurement, en songeant que si l'on en venait aux anecdotes de harem, il y aurait fort à rire avec celles qui circulent sur la maison de notre hôte... Ainsi nous devisions en l'attente du repas.

Pendant ce temps, les esclaves avaient encore aligné quelques plats devant nous, et Mahjouba la négresse passait l'aiguière aux ablutions.

On servit d'abord la bastilla, sorte de galette croustillante, feuilletée, toute farcie de pigeonneaux, saupoudrée de cannelle et de sucre. Puis un agneau rôti dont le ventre recélait un succulent couscous. Ensuite vinrent d'innombrables poulets diversement assaisonnés; des tajines de mouton aux olives, aux jeunes courgettes, aux fonds d'artichauts,

au fenouil, aux fèves tendres et vertes, aux aubergines, aux pommes précoces, à tout ce que le Seigneur fit pousser d'excellent à travers le bled et les jardins. Entre les plats, des hors-d'œuvre couvraient la mida pour exciter nos appétits; mais, malgré l'extrême acidité des citrons au vinaigre, des piments rouges et des poivrons confits, nous regardâmes défiler les derniers mets d'un œil morne et sans désir.

Et nous répondions avec accablement aux insistances de Si Ben Melih :

— Pardonne-nous!... Grâce à Dieu, nous sommes rassasiés! Certes! Tu n'as pas restreint avec nous!...

— Si je n'ai pas restreint, — proteste le marchand, — c'est dans la restriction, car, pour honorer des hôtes tels que vous, il ne devrait plus rester en ville un poulet ni un seul mouton!... Au moins, goûtez encore à ce méchoui.

Mais le méchoui au cumin ne saurait nous tenter, pas plus que la charïa[1], — les petits cheveux, — que les femmes ont roulé patiemment, un à un, entre leurs doigts; ni les beignets bourrés de crème, de viandes, ou d'amandes pilées; ni les beraouat à la frangipane; ni les confitures de limons, de tomates et de fleurs d'oranger.

La verve des convives s'est éteinte, ils ne songent plus à médire de leurs compatriotes.

Affalés sur les sofas, nous nous taisons, l'esprit lourd et la pensée vague. Les pâtisseries que les esclaves passent en même temps que le thé, nous font presque horreur; le moindre geste nous semble épuisant...

Pourtant je me lève et je suis Mahjouba la négresse, afin d'aller dans le harem où l'on m'attend. J'accomplis cette visite sans joie, par simple bienséance, car les femmes du tajer Ben Melih ne méritent pas seulement leur réputation de dévergondage. Ce sont les plus communes, les plus grossières créatures que j'aie rencontrées; leurs conversations feraient rougir un eunuque!

Elles m'entourent, me tripotent, m'examinent, tâtent mes vêtements, évaluent mes bijoux, s'enquièrent du prix de tout ce que je porte, soulèvent mes jupes, me posent des

1. Sorte de vermicelle.

questions malséantes, rient de mes moindres paroles avec des airs sournois et vicieux, m'indiquent d'invraisemblables remèdes...

J'ai peine à me défendre entre leurs mains curieuses et leurs langues déchaînées. Yakout, la favorite, s'est emparée de ma bague, qu'elle prétend échanger contre un vulgaire anneau dont elle fait miroiter devant moi la pierre.

Elles sont toutes couvertes de joyaux et de brocarts rutilants; elles exhalent des parfums violents et leurs visages, si fardés, ont des expressions plus équivoques encore que ceux des cheikhat de Fès. Où donc le tajer Ben Melih a-t-il été recruter son harem? Les esclaves rivalisent avec leurs maîtresses, d'inconduite et de propos obscènes.

Une jeune fille très brune, aux épaisses lèvres violettes et sensuelles dans la face ronde, se glisse près de moi et murmure une plaisanterie, que je feins de n'avoir pas entendue.

Elle ne connaît pas la honte! C'est Halima, la fille aînée du marchand, l'immariable jouvencelle. Qui voudrait épouser celle que tous les hommes du pays ont approchée? Ses scandaleuses aventures ne se racontent qu'après avoir dit : « Hachek! » (Sauf ton respect!)

Elle a dépassé les limites du célibat. Sachant trop bien qu'aucun Meknasi ne consentirait à devenir son gendre, Si Ben Melih fit pressentir un caïd du Zerhoun, en lui offrant, avec la fille, des troupeaux de moutons, des oliveraies et des sacs de réaux. Malgré l'appât, le montagnard déclina, lui aussi, l'opulente alliance.

Il eût peut-être passé sur la réputation de Halima, mais il craignit de corrompre à jamais son harem, en y introduisant une femme sortie de celui du marchand. Par une fatalité, la vierge la plus pudique, et la mieux gardée, devient une fille de péché dès qu'elle pénètre chez Si Ben Melih! Et les répudiations, la bâtonnade, les châtiments variés, pas plus que les verrous, ne sauraient empêcher les débordements de toutes ces perverses.

Las de surveiller, de sévir et de frapper en vain, Si Ben Melih se résigne à ne plus voir, à ne plus entendre,... il voyage. Sans doute, n'a-t-il d'espérance qu'en les compagnes

dont, au paradis, le Rétributeur dédommagera ses infortunes terrestres :

De bonnes et belles femmes,
Des femmes vierges aux grands yeux noirs, bien enfermées dans des pavillons,
Et que jamais homme ni génie n'a touchées... [1].

... Je me sens fort mal à l'aise au milieu de ces effrontées. J'ai tenté de prendre congé, mais je suis enlacée dans un réseau de protestations et de mains familières.

Deux visiteuses, emmitouflées dans leurs haïks, détournent heureusement l'attention. Elles quittent leurs babouches au seuil de la salle et nous saluent.

La première écarte ses draperies de laine, et fait glisser, au bas du menton, les linges dont elle avait masqué son visage. C'est une vieille aux dents cariées, aux petits yeux larmoyants entre les rides — fort déplaisante en vérité!... Elle me considère sans bienveillance et va s'accroupir à l'autre bout de la pièce, entraînant Khaddouje et Saadia, les co-épouses. Sa compagne, effacée, discrète, toujours voilée, se place derrière elle et ne prononce pas une parole, désintéressée, semble-t-il, de l'entretien.

Le vide, subitement, s'est fait autour de moi. Les femmes, les favorites, les esclaves, les grandes et les petites filles, enveloppent la vieille à figure d'entremetteuse, attentives, les regards brillants, un sourire suspect au coin des lèvres. Elles discutent à voix basse avec animation.

Personne, maintenant, ne s'occupe de moi. Je suis toute seule dans mon coin, sur le sofa déserté. Même, il me semble sentir une gêne causée par ma présence, un désir d'en être débarrassées...

Je me lève et prononce, par politesse, quelques formules de départ, auxquelles on répond à peine.

Mais, dans le mouvement que j'ai fait en me rapprochant du groupe, j'aperçois le pied de la silencieuse et pudique forme voilée, qui se recule un peu plus dans l'ombre.

Et c'est un large pied, robuste, aux phalanges embroussaillées de poils!...

1. Corah.

27 *avril* 1916. — Dès le matin, le soleil pénètre à travers les fentes des volets et ces quelques rayons suffisent à ranimer tous les ors, toutes les couleurs, toutes les harmonies, assoupis dans l'ombre. Mais la splendeur des boiseries peintes me trouve indifférente, en ce jours de printemps étincelant et passionné.

Il y a trop d'azur dehors et trop d'allégresse pour rester enfermée, même en un palais. Les arbres du riadh étouffent entre les murs, mes amies musulmanes souffrent d'un malaise qu'elles ne raisonnent point... Elles voient un ciel plus bleu dans l'encadrement des tuiles, au-dessus de leurs patios, elles respirent un air plus vibrant. Le vent leur apporte l'âme forte, amère et saine des fleurs sauvages, et les lourds parfums voluptueux des orangers et des rosiers. Les petits rapaces roux se disputent et piaillent sur leurs terrasses; les tendres ramiers s'attardent en caresses.

Que devinent-elles de cette griserie épandue sur la terre, de cette nature en délire qu'elles ne connaîtront jamais?

Lella Meryem soupire et me confie ses rêves :

— Si Mouley Abd Allah voulait me conduire dans cette arsa qu'il possède au bord de l'oued!... Tu viendrais avec moi! Nous y passerions quelques jours, car il y a un petit pavillon. C'est chose permise d'emmener sa femme en un jardin, lorsqu'il est bien clos...

Rares! ô si rares! Lella Meryem, les citadines qui se sont étendues sous les figuiers à l'ombre épaisse, qui ont connu le goût des feuilles fraîches et des petites fleurs écloses dans les herbes!

Parfois, la nuit, furtivement, mystérieusement, s'ébranle en caravane le harem de quelque bourgeois, de quelque riche marchand... Mais une cherifa ne saurait s'échapper des murailles qui l'enserrent, même sous la protection des ténèbres et des voiles. Ma folle petite amie sait fort bien que ses désirs ne peuvent pas, ne doivent pas être satisfaits; — qu'elle ne connaîtra du printemps que sa caresse énervante et tiède, et cette oppression délicieuse, dont tout son être est troublé...

Pourtant chaque année, à cette époque, elle se leurre de vains projets. Elle imagine des séjours dans les jardins

qu'elle conçoit comme ceux du Paradis décrits par le Livre :

Couverts de verdure, où jaillissent les sources,
Là des fruits, des palmiers et des grenades,
Des sièges élevés au-dessus du sol,
Des coupes préparées,
Des coussins disposés par rangées,
Des tapis étendus...

Et Lella Meryem répète, tel un refrain :

— Si Mouley Abd Allah voulait me conduire dans son arsa, au bord de l'oued!

Ainsi, toutes les prisonnières se sentent tourmentées par l'attrait des choses impossibles.

Celles qui vivent en un froid patio, miroitant de mosaïques, envient le bonheur des autres, maîtresses d'un riadh où l'on peut cueillir des oranges et surveiller l'éclosion des feuilles.

Pourtant ces privilégiées ne jouissent point non plus d'un cœur apaisé. Elles rêvent aux vergers dont on ne voit pas les murs, aux tapis étalés dans l'herbe. Là se borne leur ambition; le bled immense les effraye; l'idée d'une promenade n'effleure même pas leur esprit. Inhabitués au mouvement, leurs membres n'en supporteraient pas la fatigue. Et je sais que les femmes du tajer Ben Melih, qui partirent cette nuit pour l'arsa où le maître les emmène parfois, ne changeront rien à leurs habitudes. Elles n'iront point se perdre dans les sentiers, ni s'ébattre à travers la verdure. Elles ne quitteront guère les sofas disposés sous les arbres, et, tout le jour, accroupies, presque immobiles, elles boiront d'innombrables tasses de thé, — comme à la ville.

Le printemps éveille des instincts plus vagabonds au cœur des hommes. Dès que le soleil tiédit les rues encore luisantes de pluie, on les voit s'acheminer vers la campagne. Les lettrés, blancs et soignés, s'en vont à petits pas, tenant leur inséparable tapis de prière. Les artisans, les jeunes bourgeois, les étudiants, seuls ou par bandes joyeuses, envahissent les vergers. Chacun balance au bout de son bras la cage de jonc où voltige un canari. Les pépiements enivrés dans les branches ne leur suffisent pas, il faut, pour compléter leur extase, les roulades et les vocalises d'un virtuose.

Parfois aussi, l'un d'eux, plus sentimental, gratte les cordes d'un gumbri, et les grêles notes sautillantes se mêlent aux cris des insectes. Escortés de leurs esclaves, des notables, à mule, gagnent les arsas plus lointaines, où ils festoieront jusqu'au moghreb.

Cet exode de toute la ville suscite en moi la nostalgie des grands espaces illimités. Le riadh m'apparaît plus étroit, plus écrasé par ses murailles, et d'une somptueuse mélancolie. Les fleurs y poussent en des parterres trop réguliers, elles se heurtent aux mosaïques des allées, elles s'étiolent loin du soleil. Comme les musulmanes, elles souffrent d'être belles et recluses, et de ne pouvoir s'épanouir dans le printemps.

30 *avril* 1916. — Les esclaves s'affairent tandis que, installées sur des sofas, nous, les privilégiées du destin, attendons, patientes et oisives.

Malgré nos caftans de satin et nos tfinat de mousseline neuve, ce n'est point une fête de noces qui nous assemble, mais la réjouissance intime à laquelle nous fûmes conviées par Lella Fatima Zohrah.

Moulay Hassan lui a fait construire, au fond de son riadh, le superbe hammam, pavé de marbres et de faïences, que nous inaugurons aujourd'hui.

Comme les sultans, ses ancêtres, le chérif a le goût de bâtir et ne recule devant aucune somptuosité. Ce présent, offert à l'épouse délaissée, veut peut-être lui faire mieux accepter la quatrième union qu'il prépare.

Lella Fatima Zohrah ne songeait point, en sa résignation, à combattre son involontaire et malheureuse petite rivale... Mais la splendide générosité de son époux comble ses désirs les plus intenses et la relève aux yeux des gens. Qui donc oserait plaindre une femme possédant un pareil hammam en sa demeure?

Une coupole s'élève au-dessus de la salle de repos où nous sommes réunies, et ses bois peints et dorés s'éclairent étrangement, par une vingtaine de petites ouvertures, dont les lumières symétriques participent à la décoration. Des mosaïques, d'une extrême finesse, montent aux murs, rejoi-

gnant les stucs ciselés. Une fontaine ruisselle en sa précieuse niche de marbre blanc. Le tintement des eaux enchante notre silence.

Lella Meryem, aujourd'hui, reste immobile et muette. Marzaka, trop parée, affecte des allures rigides. Lella Oum Keltoum garde ses airs maussades... Malgré les projets du chérif, Lella Fatima Zohrah, la très sage, a sans doute jugé nécessaire d'inviter sa jeune parente, pour éviter les commentaires et ne point déplaire à l'époux...

Le temps s'écoule comme les eaux inutiles de la fontaine. Le temps n'est ici d'aucun prix. Chose monotone, vide et superflue. On apprend, en pays d'Islam, à attendre, sans rien faire, durant des heures, à « patienter ». Une négresse, enfin, sort des chambres de chauffe.

— Tout est prêt, — dit-elle. — le sol est si brûlant qu'on n'ose y mettre le pied.

Sa face bestiale s'épanouit. Plus un hammam est chaud, plus il est confortable. Cela dénonce qu'on n'a pas épargné le bois.

Nous abandonnons lentement les sofas. Dès la première porte, une moiteur nous enveloppe. Dans la salle suivante règne la chaleur. Mes compagnes, aidées par leurs esclaves, quittent leurs vêtements sans la moindre gêne. Elles sont trop naturelles pour connaître d'autre pudeur que celle de l'instinct, — devant l'homme.

La pudeur naquit aux pays froids, elle fond à la chaleur, comme la neige. Et, dans cette pièce, il fait terriblement chaud!

Les négresses ont, en hâte, rejeté leurs caftans. Toutes les femmes sont nues. Elles s'engouffrent par une troisième porte dans l'étuve, troupeau de brebis blanches encadrées de brebis noires.

Un brouillard dense et brûlant atténue encore la lumière parcimonieuse qui filtre des voûtes. Les formes confuses semblent s'agiter dans un rêve. Lella Meryem devient une blancheur imprécise et charmante; Lella Fatima Zohrah s'effondre sur le sol comme un tas de linge; une esclave blanche, favorite du chérif, surgit, sculpturale, à travers la buée... Les autres femmes, bronzées ou noires, ont

disparu, absorbées, anéanties, happées par les ténèbres.

Des groupes se forment suivant les préséances. Lella Fatima Zohrah me fait asseoir auprès d'elle et de Lella Meryem, sur les dalles chaudes. Un peu plus loin, Marzaka et Lella Oum Keltoum se sont installées avec d'autres parentes. Les petits clans de négresses restent invisibles au fond de l'ombre.

Des enfants s'amusent et barbottent, bébés gras et potelés, roulant avec béatitude dans l'eau ruisselante, fillettes grêles, petits garçons qui garderont plus tard, en leur souvenir, la vision de ces femmes qu'ils ne reverront plus... De jeunes esclaves circulent, belles comme des bronzes antiques, les membres fermes, les seins arrondis, les reins polis et luisants. Ce sont là ces mêmes négresses aux faces de singe et aux rires niais...

Elles plongent, dans l'eau bouillante d'un bassin, les énormes cruches de cuivre, — les kemkoum dont le fond est rond et qui oscillent sur leur base, — et elles aspergent leurs maîtresses avec des gestes parfaits. Une esclave de Lella Fatima Zohrah frotte le dos de la matrone. Son buste se courbe et s'élève, dans l'harmonie du mouvement; son corps ruisselle de sueur et la lumière diffuse, qui tombe de la voûte, y accroche quelques reflets.

Mes yeux, habitués à cette ombre, distinguent à présent les rotondités noires de Marzaka, les chairs flasques, les seins ballottants de quelques vieilles, et, tout à coup, m'apparaît Lella Oum Keltoum, souple, juvénile, attirante en sa gracilité de bel animal sauvage. Ses cheveux défaits et crépus s'ébouriffent comme une crinière; ses jambes sveltes, ses bras fuselés s'étirent voluptueusement tandis que son esclave la masse, la lave et la parfume.

Lella Oum Keltoum n'est plus la fillette à la mine maussade, laide et sans charme, parée de sa seule révolte. C'est un fruit vert, plein de sève, déjà gonflé par le printemps, dont la saveur acide peut exciter la convoitise de Moulay Hassan.

Mes yeux se sont tournés instinctivement vers Lella Fatima Zohrah.

Impassible, la vieille cherifa regardait, elle aussi, le corps brun de l'adolescente...

1er *mai* 1916. — ... — Or, — continua le mohtasseb[1], — Si Abd el Hamid excitant la jalousie des gens par son orgueil et sa rapacité, ses ennemis voulurent le perdre. Comme il était gardien des trésors impériaux, voici ce qu'ils imaginèrent.

Un jour que Si Abd el Hamid se présentait au Maghzen[2], quelqu'un remarqua une toile d'araignée sur sa djellaba. Chacun, aussitôt, cria au scandale, car, disait-on, il fallait qu'il eût pénétré dans le lieu préposé à sa garde, avec de malhonnêtes intentions, pour en avoir rapporté cette toile d'araignée...

... Et, par la permission d'Allah, notre maître, ce petit détail entraîna la disgrâce d'un puissant...

Nous étions à cette heure savoureuse qui suit un repas d'amis. Certes, délectable ce repas, mais non de ceux dont l'abondance empêche l'allégement de l'esprit. Nos convives, rassasiés et satisfaits, se plaisaient aux anecdotes, tout en parfumant leurs vêtements d'effluves et d'eaux odorantes.

Tandis que le mohtasseb terminait son récit, au milieu d'une discrète approbation, j'entrevis une forme blanche glissant en hâte sous les arcades... Nos hôtes, par bienséance, avaient baissé les yeux, afin de ne point apercevoir cette chose indécente et prohibée, — une femme.

Yasmine entre aussitôt et, selon les convenances, me chuchote à l'oreille.

— Viens parler à Zeïneb.

— Dis-lui de patienter, je suis avec des gens.

Mais il paraît qu'il y a urgence, car Yasmine me presse de la suivre.

La femme de Kaddour s'est réfugiée dans une pièce voisine, pour ne pas être vue par les hommes. Sa pudeur ne va point jusqu'à modérer l'éclat de sa voix... je subis, sans y rien comprendre, des invocations et des pleurs.

Zeïneb garde son haïk, tout en écartant de son visage les linges trempés de larmes... Le désespoir et la colère alternent sur sa face.

— O ma petite mère! O Lella! Je suis réfugiée en toi!...

1. Prévôt des marchands.
2. Cour du sultan.

Je veux retourner dans ma famille... Dis au hakem d'obliger Kaddour à me rendre mon acte de mariage!... O mon malheur! Comment supporter un homme tel que lui! Il me dénude aux yeux de tous!

— Allons! explique-toi?... Quelle est cette histoire?

— Depuis l'hiver, il m'a promis un caftan « courge » et je suis lasse de l'attendre!... Vois, le mien est en lambeaux! Les pauvresses de Mouley Abdallah auraient honte d'en porter un semblable!

Elle rejette son haïk pour me montrer un caftan déteint, effiloché, béant par maintes déchirures, — en vérité, fort minable.

— Prends espoir. Nous sommes le premier du mois, Kaddour doit toucher sa paye aujourd'hui.

— Ce matin, il l'a reçue. Aussitôt, j'ai réclamé ce caftan et il me répond qu'il n'a plus rien!...

— Comment! Tout son argent dépensé en quelques heures?

— Il dit qu'il a réglé ses dettes... Je le connais! Ses dettes, il ne les paye jamais, ou lorsque les gens veulent l'emmener devant le pacha... Par ma tête! je suis sûre qu'il a mangé cet argent à acheter des oiseaux. Depuis qu'il a vu dix cages chez l'Amin el Mostafad, il a perdu son entendement. La maison est pleine de canaris. — Puisse Allah les rendre muets! — Avant de me nourrir, il leur donne du millet. Ces canaris m'ont tuée!...

Je m'efforce de calmer Zeïneb, et lui dissimule que, ce matin même, Kaddour me fit admirer une superbe cage, au treillis en piquants de porc-épic, ornés de perles multicolores. Il y sautillait un canari, obstinément silencieux, malgré les compliments, les objurgations et les injures dont, tour à tour, l'accablait son maître.

— Si tu l'entendais la nuit! — me dit Kaddour. — Il fait plus de bruit que le veilleur du Ramadan avec sa trompette! Que sont, auprès de lui, les canaris de l'Amin?... Je l'ai eu pour 25 réaux, il serait bon marché à 40.

Kaddour, évidemment, n'a même pas songé à ses promesses, — comment peut-on préférer un caftan à un canari? — ni qu'il leur faudrait vivre ce mois-ci.

— Va-t'en avec le bien! — dis-je à Zeïneb. — Je parlerai

à ton mari. Peut-être a-t-il encore de quoi te payer ce caftan couleur courge.

Puis, je fais chercher Kaddour.

— Qu'ai-je entendu de toi, avec ce canari?

— Ah! tu sais déjà!... Ce Zerhouni! un voleur! — je le citerai devant le pacha, — un fils d'adultère, un trompeur!... M'avoir vendu 25 réaux une femelle qui ne sait même pas dire cui-cui!...

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, mais le caftan de ta femme.

— O Allah! qu'elle est pressée!... Certes elle l'aura, sans aucun doute. A présent, je n'ai plus rien... Je lui achèterai son caftan dès que ce Zerhouni m'aura rendu l'argent qu'il m'a volé. Je saurai bien où trouver ce coupeur de routes; Salah, le porteur d'eau connaît son cousin. J'irai le chercher à Fès, s'il le faut!... 25 réaux, un canari femelle!

— Fort bien! mais Zeïneb réclame son acte de mariage.

Kaddour sursaute. Malgré les canaris, Zeïneb lui est chère.

— Aï! Comment ferai-je?... Personne, assurément ne voudra me prêter... Je suis sous ta protection et celle d'Allah. Donne-moi 10 réaux, je te les rendrai dans un mois.

Je sais ce que l'on risque à prendre Kaddour pour débiteur, mais son enfantillage et son embarras me touchent.

Dès qu'il a l'argent, Kaddour retrouve toute sa gaîté. Que lui importe le mois suivant et, après tant d'autres, cette nouvelle dette qu'il ne payera jamais?

Pourvu qu'il achète le caftan et ne se laisse pas tenter par un chardonneret!

Je suis passée chez lui, tout à l'heure, pour m'en assurer.

Cette fois le ménage est en paix. Grâce à Dieu! les 10 réaux ont eu cet heureux effet.

— Zeïneb, montre-moi ton beau caftan « courge ».

Elle rit.

— Je ne l'ai pas acheté. Qu'ai-je à faire d'un caftan? Le mien durera, s'il plaît à Dieu, jusqu'à la fête prochaine... Regarde ces bracelets. Combien ils sont lourds! Le Juif les vend 40 réaux, je lui en ai versé 10 et il patientera pour le reste.

4 *mai* 1916. — Zohor est entrée dans la miséricorde d'Allah.

Elle passa, douce et terne, en ce monde, et ne lui témoigna que de l'indifférence. Elle tenait peu de place et faisait peu de bruit.

Pourtant ses parentes assemblées poussent de grands cris pour déplorer sa mort. On s'étonne que la discrète Zohor provoque une si bruyante douleur. Les exclamations s'élèvent parmi les sanglots :

— O ma maîtresse! ô mon pain! — gémit l'esclave.

— O ma mère, tu m'abandonnes! — s'écrie une fillette avec conviction.

— O ma sœur, pourquoi me laisses-tu?

— Quelle souffrance tu causes à mon cœur!

— Qui t'a détournée de nous, ô chérie?

— Montre-moi le chasseur, celui qui donne la mort.

— O joie de la maison, où t'es-tu enfuie?

... Puis elles se taisent, car les mkablat sont arrivées pour faire à la morte sa dernière toilette.

Lorsqu'elle est parfumée, lavée, habillée de vêtements blancs n'ayant ni ganses ni boutons, on l'enferme dans un cercueil. Les hommes retournent à la terre, enveloppés d'un simple linceul, mais les femmes sont recluses jusque dans la mort.

La vieille Dada s'affaire aux préparatifs, elle en oublie de pleurer... Pourtant elle aimait cette douce maîtresse indolente. Qui ne la chérissait, la pauvre! la colombe dont le cœur était blanc?

Lorsque les amis de Si Thami, les notaires bénins et compassés, les parents et les voisins, s'ébranlent en cortège, après avoir récité le Coran, de longs cris désespérés fusent à travers les portes closes, derrière lesquelles les femmes épiaient la cérémonie. L'esclave se griffe le visage comme une berbère... Zohor s'en va au milieu des lamentations.

— O ma sœur!

— O ma mère!

— O la meilleure des voisines!

Son caftan radis lamé d'argent, — celui-là même que je lui vis aux noces de Rita, — recouvre le cercueil. Il promène une note gaie dans l'ombre des ruelles étroites. Parfois

un rayon de soleil frôle les plis du satin et projette de beaux reflets roses sur les murailles rapprochées.

Je ne me suis pas mêlée à l'escorte, où les femmes n'ont que faire, et je la vois disparaître au détour d'une rue.

... Un chat saute entre deux terrasses d'un bond nerveux et tendu; un petit terrah passe en riant, sa planchette bien garnie des pains qu'il porte au four; la vie continue... Que faisait Zohor dans la vie?... Pourtant, je reste là, oppressée par cette chose si poignante et si simple : l'effacement d'une existence.

— Pourquoi t'attrister? — me dit Larfaoui qui m'avait aperçue sortant de la maison mortuaire. — Allah seul est durable! La morte! elle ne souffre plus, et il nous reste encore, à nous, la joie et la beauté.

12 *mai* 1916. — Vainement, je cherchais la tombe de Zohor, au milieu des herbes sauvages, des grandes ombellifères aux tiges aqueuses, des cactus bleus, épais et gonflés d'eau par les dernières pluies...

La terre s'étire, féline et lascive sous le soleil; une buée légère s'évapore, frissonnante comme une volupté.

On m'avait dit :

— C'est la troisième pierre, à droite du chemin, près d'un olivier tordu.

Mais les tombes et les sentiers disparaissent sous la verdure, et tous les oliviers ont des troncs difformes, figés dans les convulsions d'une douleur sans fin... Seuls, leurs feuillages gris semblent endeuillés parmi le tendre éclat des fleurs et des jeunes pousses. Le cimetière rit. Il est accueillant et gai. Des pêchers, des pommiers, des abricotiers dévalent, masses roses et blanches, aussi pimpants que des bouquets. Leur douce odeur se mêle au parfum plus amer des anthémyses qui tendent, en offrande, leurs corolles vers la lumière. Aucune mélancolie ne se dégage des cimetières musulmans, mais une paisible assurance : le retour joyeux et simple des êtres à la nature...

Trois jeunes hommes rêvent à l'ombre d'un micocoulier. Ils ont suspendu, dans ses branches, une cage de jonc où sautille un canari. L'oiseau lance d'abord une timide roulade.

Puis il s'arrête, incertain, et repart... — un rayon de soleil frôle ses barreaux, — il le célèbre, et chante, et s'étourdit de pépiements enivrés. Sa petite âme d'harmonie exhale toute l'ardente allégresse du printemps...

Un sourire alanguit le visage des adolescents. Pendant des heures, ils resteront à jouir, à écouter l'oiseau.

J'ai oublié que je suis au cimetière... un cortège de femmes passe, d'où l'on m'appelle. Parentes, amies et pleureuses qui se rendent au tombeau de la pauvre Zohor. Il était là, tout près de moi, endormi dans la verdure, pierre anonyme et sans ornements. Pourtant, j'aurais pu le deviner, car les herbes alentour ont été récemment piétinées et ne se redressent qu'à demi, l'air brisé.

Chaque matin, durant ces trois jours, les hommes et les femmes sont venus, tour à tour, réciter ici les versets du Coran.

Aujourd'hui, des chanteuses funèbres accompagnent les parentes, pour les dernières lamentations. Elles étendent un drap blanc sur la tombe, et l'ornent de guirlandes. Les étoiles de jasmin, les boutons de rose à peine entr'ouverts, les mimosas, les giroflées délicates, répandent leurs parfums les plus grisants.

Le canari s'exalte de lui-même, ses roulades emplissent le cimetière. Ce n'est plus la voix de cette petite boule de plumes soyeuses et gonflées, mais la cantilène triomphante de la vie qui domine des chants mortuaires.

Allah! ô Allah! Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah!

psalmodient les pleureuses.

Allah! ô Allah! ô notre maître!
Il n'y a que Toi! ô notre maître!
Au nom d'Allah et par Allah! ô Puissant!
Notre Seigneur, c'est Lui, l'Unique!
Et sur Mohamed, ô Prophète!
Bénédiction et Salut!
O Allah! nous témoignons par les Saints,
Par ceux à la barbe blanche,
Par ceux à la barbe naissante.
Dieu nous en a gratifiés en ce bas monde
Et dans le séjour le dernier.

Par eux, nous témoignons, ô Allah!
Hélas! m'a fait pleurer la douleur du tombeau,
M'a pénétré le froid de ses murs!
Tous, nous passerons le destin de la mort,
Laissant nos biens à la joie des héritiers...
Allah! ô Allah! ô notre maître!
Il n'y a que Toi! ô notre maître!

Les femmes s'en vont... elles ne se réuniront plus désormais que le vendredi, sur la tombe de Zohor.

Puis, leurs visites s'espaceront, et le souvenir s'effacera dans les cœurs, ainsi que la pierre sous les herbes.

C'est le grand isolement qui commence, l'isolement infini où sombrent tous les êtres...

Mais des jeunes hommes, au printemps, suspendront toujours leurs cages parmi les branches, et les oiseaux continueront à célébrer au-dessus des tombes l'éternelle victoire de la vie.

A.-R. DE LENS

*(A suivre.)*

# LA TRANSMUTATION

## NATURELLE ET EXPÉRIMENTALE

Le mot de transmutation évoque les noms d'Albert le Grand, d'Arnaud de Villeneuve, de Raymond Lulle, de Paracelse, et de tous les chercheurs de pierre philosophale, d'élixir de sapience ou de quintessence. Pourtant, ce mot n'a pris de sens précis que le jour où l'Alchimie moyennageuse a cédé la place à la science chimique : on ne peut savoir si on a changé un corps en un autre qu'après avoir constitué à chacun d'eux un état civil précis, c'est-à-dire défini son individualité par des caractères essentiels. En cinquante ans, de Lavoisier à Jean-Baptiste Dumas, le gros de cette tâche préliminaire s'est accompli; nous avons acquis la notion expérimentale du corps simple, dont la personnalité se conserve à travers toutes les transformations physiques et chimiques que nous savons réaliser. Cette notion une fois acquise, le problème de la transmutation a un sens : il signifie faire du soufre avec du fer, ou de l'or avec du plomb. Mais en même temps qu'il prend une signification précise, il se met en contradiction avec toutes les affirmations de l'expérience, puisque celle-ci nous enseigne précisément la pérennité des éléments chimiques.

Heureusement, la raison humaine veille; elle s'appuie sur l'expérience, mais en la contrôlant et en délimitant la portée de ses affirmations. Les créateurs de la Chimie moderne n'ont jamais cru à l'impossibilité radicale de la transmutation,

même à l'époque où tous les faits connus semblaient établir cette impossibilité; Berthelot, pourtant peu enclin aux utopies, écrivait en 1885 : « Cette notion de l'existence définitive et immuable des 60 éléments distincts, tels que nous les admettons aujourd'hui, ne serait jamais venue à l'idée d'un philosophe ancien, ou bien il l'eût rejetée aussitôt comme ridicule; il a fallu qu'elle s'imposât à nous par la force inéluctable de la méthode expérimentale. Est-ce à dire que telle soit la limite définitive de nos conceptions et de nos espérances? Non, sans doute : en réalité, cette limite n'a jamais été acceptée par les chimistes que comme un fait actuel, qu'ils ont toujours conservé l'espoir de dépasser. »

Aujourd'hui, ce n'est plus 60 corps simples, comme au temps de Berthelot, c'est 83 éléments connus et catalogués qui s'inscrivent sur les Tables de la Chimie; c'est plus de 110 si on y fait rentrer les corps radio-actifs. Combien seront-ils dans vingt ans? Notre esprit, comme celui du philosophe grec dont parle Berthelot, se refuse à admettre 83 causes premières et indépendantes entre elles, il réclame un lien et une filiation; les données mêmes de la chimie classique, lorsqu'on les regarde d'un peu près, semblent bien justifier ce point de vue.

***

La plus ancienne de ces données, c'est l'existence de *familles naturelles* d'éléments. Lorsqu'on considère, par exemple, la série formée par le fluor, le chlore, le brome et l'iode, que tant d'analogies rapprochent, on ne peut se défendre de penser que le hasard ne produit pas de telles fraternités, et qu'une filiation peut seule les expliquer. De semblables constatations sont fréquentes en chimie; elles ont trouvé leur expression la plus originale, et en même temps la plus générale, dans la « loi périodique » de Mendeleef : lorsqu'on range les corps dans l'ordre croissant de leurs poids atomiques, on constate que le neuvième ressemble au premier, le dixième au second et ainsi de suite. Il y a donc un plan et un ordre dans le monde des corps simples; nous ne savons pas quelle a été la puissance organisatrice de cet ordre. Mais voici d'autres faits qui vont orienter nos idées.

Aussitôt que la Chimie a été maîtresse de ses principes directeurs, elle s'est appliquée à déterminer, pour chaque élément, son poids atomique rapporté à l'hydrogène. Cette détermination, qui résulte d'analyses chimiques, avait donné aux premiers expérimentateurs un résultat curieux : à part deux ou trois exceptions, dont celle du chlore était la plus frappante, tous les poids atomiques rapportés à l'hydrogène s'exprimaient par des nombres entiers : 12 pour le carbone, 14 pour l'azote, 16 pour l'oxygène, 31 pour le phosphore, 32 pour le soufre et ainsi de suite. De là à admettre que les atomes élémentaires n'étaient que des condensations successives de l'atome d'hydrogène, il n'y avait qu'un pas à franchir; l'hypothèse du protoatome d'hydrogène, constituant universel, formulée par Prout, séduisit l'esprit philosophique de Dumas; elle n'était pourtant que la conclusion hâtive d'analyses imparfaites; mais c'est un fait général dans l'histoire des sciences, que les grandes lois et les idées directrices n'apparaissent qu'à la faveur d'une expérimentation imprécise, comme ces tableaux dont l'ensemble ne s'apprécie que de loin et qui, examinés à la loupe, ne montrent qu'une juxtaposition confuse de taches colorées. C'est ainsi que les perfectionnements de la chimie analytique réduisirent à néant l'aventureuse hypothèse, dont bientôt on ne parla plus que comme d'une imagination sans fondement.

Pourtant, ce dédain était encore plus injustifié que le premier enthousiasme. Regardons en effet, d'un peu près, les premiers de ces poids atomiques rectifiés, avec les valeurs qui leur ont été attribuées par la Commission internationale :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Hydrogène. | Hélium. | Lithium. | Glucinium. | Bore. | Carbone. |
| 1 | 4,0 | 6,94 | 9,0 | 10,9 | 11,91 |
| Azote. | Oxygène. | Fluor. | Néon. | Sodium. | Magnésium. |
| 13,90 | 15,87 | 18,9 | 19,8 | 22,8 | 24,12 |
| Aluminium. | Silicium. | Phosphore. | Soufre. | Chlore. | |
| 26,9 | 28,1 | 30,7 | 31,81 | 35,19 | |

S'ils s'expriment rarement par des nombres entiers, ils ne sont pourtant pas distribués au hasard, et il suffit d'un simple coup d'œil pour se convaincre qu'*ils se serrent autour de valeurs entières*, dont un seul, le phosphore, s'écarte de plus de deux dixièmes.

On pourrait aisément pousser plus loin en examinant les 28 corps simples dont le poids atomique est inférieur à 60 : ce sont les plus répandus, par suite ceux dont la purification peut être poussée le plus loin et les constantes mesurées avec le plus de précision; ce sont aussi les plus intéressants pour l'objet qui nous occupe, parce que les décimales de poids atomique sont déterminées avec d'autant plus de certitude que ce poids est lui-même moins élevé. Donc, sur ces 28 éléments, nous en trouvons 20 qui s'écartent de moins d'un dixième, en plus ou en moins, d'une valeur entière; il y en aurait eu 6, au plus, si la distribution avait été parfaitement régulière, et le calcul des probabilités, appliqué à ce cas particulier, montre qu'il n'y a pas une chance sur dix trillions, pour qu'une semblable répartition soit le résultat du hasard.

Dans quelque sens qu'on les retourne, ces faits laissent soupçonner l'existence d'une loi générale de formation, qui serait conforme à l'hypothèse de Prout, mais que masqueraient en partie des actions secondaires : imaginons un édifice, bâti tout entier avec des briques de même épaisseur; les paliers successifs de cet édifice, par exemple les hauteurs des marches d'un escalier, seront des multiples approximatifs de cette épaisseur; pourtant, cette règle ne sera pas rigoureuse, en raison de l'épaisseur variable des lits de ciment placés entre les briques. Ainsi, nous sommes conduits à rechercher le phénomène parasite qui vient causer les perturbations observées.

Tant que l'atome du soufre, ou celui du carbone n'a été pour les chimistes qu'un petit bloc insécable de carbone ou de soufre, le problème ainsi posé restait insoluble. Une explication est devenue possible le jour où les physiciens ont envisagé l'atome comme une espèce de système solaire dont le noyau central renferme, à lui seul, la presque totalité de la masse matérielle, tandis que des électrons infiniment légers décrivent autour de ce noyau des orbes planétaires. Certains de ces électrons sont loin d'être attachés indissolublement à l'atome, car ils passent incessamment d'un système atomique à un autre; il en est même qui, entièrement libérés, jouent aux comètes dans cet Univers en miniature. Si nous adoptons ce point de vue, qui est celui

de la science moderne, nous pouvons admettre que les atomes des divers éléments sont produits par la condensation d'un certain nombre de protoatomes d'hydrogène, avec élimination ou addition de quelques électrons, et cela suffirait à expliquer le décalage des poids atomiques par rapport aux nombres entiers. Si cette explication ne nous suffit pas, l'hypothèse d'Einstein vient, à son tour, nous ouvrir un large champ : en nous enseignant que l'énergie des corps entre pour une part dans leur masse matérielle, elle entraîne comme conséquence qu'une variation d'énergie produit une variation de masse; si les protoatomes d'hydrogène s'unissent, leur association doit modifier leur rythme vibratoire, c'est-à-dire leur énergie et, en dernière analyse, leur masse.

Il y a donc du large devant les faiseurs d'hypothèses, et ils ne se sont pas fait faute d'y exercer leur ingéniosité en nous apportant des plans d'architecture atomique qui satisfont aux données actuelles de la science. Je doute fort que ces constructions soient définitives; si l'imagination est indispensable au progrès de la science, elle ne peut s'exercer utilement que dans un domaine étroitement jalonné par les faits.

Voici précisément qu'un fait nouveau vient d'apparaître; la découverte récente des corps *isotopes*, en même temps qu'elle apporte un solide point d'appui aux doctrines évolutionnistes, lance dans une voie toute nouvelle nos idées sur l'unité de la matière.

***

C'est l'étude des séries radio-actives qui a conduit, d'une façon toute fortuite, à la notion d'isotopie. On sait que, dans l'état actuel de nos connaissances, l'évolution radioactive se poursuit suivant trois lignées distinctes dérivées de l'uranium, du thorium et de l'actinium. Je reproduis ici ces trois lignées, avec le poids atomique correspondant à chaque élément, sauf pour la série, encore trop mal connue, de l'actinium; il est d'ailleurs possible que ce dernier élément, loin d'être indépendant, appartienne à une branche collatérale dérivée de l'uranium. Enfin, j'ai besoin de rappeler ici que

la désintégration spontanée, qui fait dériver chaque corps du précédent, s'accomplit suivant deux modes différents : par expulsion d'un atome d'hélium électrisé positivement, ou particule $\alpha$, dont le départ abaisse de 4 unités le poids atomique; ou bien par l'élimination d'un électron, ou particule $\beta$, qui ne produit aucune variation sensible dans le poids de l'atome.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Uranium I . . | 238 | Thorium . . . . | 232 | Actinium. |
| Uranium II. . | 238 | Mésothorium I . | 228 | Radioactinium. |
| Uranium X . . | 234 | Mésothorium II. | 228 | Actinium X. |
| Ionium . . . . | 230 | Radiothorium. . | 228 | Émanation de l'Actinium. |
| Radium. . . . | 226 | Thorium X. . . | 224 | Actinium A. |
| Émanation du Radium. . . | 222 | Émanation du Thorium . . . | 220 | Actinium B. |
| Radium A . . | 218 | Thorium A . . . | 216 | Actinium C. |
| Radium B . . | 214 | Thorium B . . . | 212 | Actinium D. |
| Radium C . . | 214 | Thorium $C_1$. . . | 212 | |
| Radium D . . | 210 | Thorium $C_2$. . . | 212 | |
| Radium E . . | 210 | Thorium D. . . | 208 | |
| Radium F ou Polonium. . | 206 | Plomb (?) . . . | 208 | |
| Plomb (?). . . | 206 | | | |

En étudiant, dans son laboratoire d'Aberdeen, la généalogie de cette trentaine d'éléments, Soddy fit une constatation bien curieuse : il observa que l'expulsion d'une particule $\alpha$, et celle de deux particules $\beta$ produisent des effets égaux, mais de sens contraires, qui se neutralisent si parfaitement que le descendant reproduit, à s'y méprendre, les caractères de son ascendant. Suivant sa propre expression, « dans les familles radio-actives, les enfants ressemblent fréquemment à leurs arrière-grands-parents, et avec une fidélité si parfaite, qu'il n'existe aucun moyen connu de les séparer par l'analyse chimique. Mais, naturellement, les deux membres intermédiaires sont très facilement séparables. De la sorte, tous les membres d'une même famille peuvent être rigoureusement distingués et identifiés, malgré que, en dehors de ce moyen, cela nous serait encore rigoureusement impossible ».

Considérons, par exemple, le thorium et le radiothorium, ou encore le mésothorium et le thorium X : mêmes réactions chimiques, mêmes solubilités des sels correspondants; il n'y

a pas jusqu'au spectre d'étincelles qui ne présente les mêmes raies caractéristiques; ces corps sont des éléments isotopes, qu'aucun procédé connu d'analyse ne permet de séparer, une fois mélangés, en dehors de l'évolution radio-active qui les révèle distincts et leur attribue des poids atomiques différents de 4 unités.

De semblables analogies se retrouvent, non seulement dans l'hérédité directe, mais encore dans l'hérédité collatérale; c'est ainsi que les trois émanations du radium, du thorium et de l'actinium, ou encore le thorium et l'ionium, se ressemblent à tel point que les ressources unies de la physique et de la chimie sont impuissantes à les distinguer : le physicien autrichien Horowitz a traité, en 1916, trente tonnes de pechblende de Joachimstal sans parvenir à y séparer le thorium et l'ionium mélangés; et pourtant, les poids atomiques de ces deux éléments, 230 et 232, ne sont pas rigoureusement identiques, si bien que le mélange, qui se présentait avec tous les caractères d'un corps simple, avait pour poids atomique 231,5.

Voici donc que la vie radio-active nous découvre un fait tout nouveau, et bien fait pour changer nos idées sur la simplicité des éléments. Mais, dira-t-on, ce phénomène singulier de l'isotopie est spécial au monde agité où sévissent les désintégrations; le domaine des éléments stables et rassis, qui est celui de la véritable chimie, échappe à ces fantaisies. Il n'en est rien, comme on va le voir maintenant.

On supposait, depuis longtemps, que le plomb était le produit final des désintégrations dans les deux familles de l'uranium et du thorium; mais cette manière de voir conduisait logiquement à attribuer le poids 206 à l'atome de plomb provenant de l'uranium, et 208 au plomb résultant de la désintégration du thorium. Cette conséquence échappe évidemment à un contrôle rigoureux, car nous ne pouvons prendre des échantillons d'uranium ou de thorium et en attendre patiemment la transmutation intégrale. Mais il existe dans la nature des minéraux d'uranium, et d'autres où le thorium est prépondérant; dans les uns, comme dans les autres, on trouve régulièrement du plomb, et il est naturel d'admettre que ce plomb s'est produit, au cours des âges géologiques,

par la désintégration des deux ancêtres radio-actifs; on peut isoler le plomb de ces deux provenances et, par des analyses chimiques rigoureuses, en déterminer le poids atomique. Or, il arrive, comme on pouvait le prévoir, que le plomb originaire des minéraux d'uranium présente un faible poids atomique (de 206,05 à 207,004 suivant les échantillons), tandis que le « plomb de thorium » possède un poids atomique élevé (de 207,7 à 207,9) : ce qui n'empêche pas les deux produits de présenter rigoureusement les mêmes propriétés, identiques à celles du plomb ordinaire, dont le poids atomique expérimental, 207,2, est intermédiaire entre 206 et 208, caractéristiques du « plomb d'uranium » et du « plomb de thorium ». Nous sommes donc conduits à envisager ce métal, d'où toute radioactivité est abolie, comme un mélange de deux variétés isotopes.

***

Abordons maintenant le problème par un autre bout, et sans mettre en jeu les forces radio-actives. Le grand physicien anglais sir J. J. Thomson, directeur du Trinity College de Cambridge, a créé une méthode d'analyse chimique, merveilleusement subtile, fondée sur l'emploi des « rayons positifs ». Considérons une ampoule à rayons X, dont la cathode est percée d'un trou, et où on a laissé subsister quelques traces d'un gaz raréfié. Lorsque la décharge électrique traverse l'ampoule, elle brise les atomes et en détache des électrons, projectiles légers et rapides dont la trajectoire rectiligne dessine, en avant de la cathode, le rayonnement cathodique. Mais on sait que, lorsqu'un projectile est lancé en avant, le recul de l'arme, conséquence des principes de la mécanique, rejette en arrière, avec une vitesse moindre, la masse plus lourde du fusil ou du canon. De même, lorsqu'un atome projette, en avant de la cathode, un ou plusieurs électrons, le résidu prend une direction inverse; il arrive donc qu'un certain nombre de ces résidus atomiques passent par le trou ménagé dans la cathode, d'où ils s'échappent, en portant avec eux leur charge électrique positive; telle est l'origine des rayons positifs. Ces rayons, tendus rectili-

gnement en arrière de la cathode, doivent à leur charge électrique d'être sensibles aux actions électriques et magnétiques; en utilisant simultanément ces deux moyens d'action, sir J. J. Thomson a pu ployer leurs trajectoires et en repérer la déviation en marquant les points de choc sur une cible, qui n'est autre qu'une plaque photographique où le rayon imprime sa trace.

Sans entrer dans des calculs qui ne seraient pas ici à leur place, on peut se rendre compte que les trajectoires ainsi recourbées le seront d'autant plus que les résidus atomiques seront plus lourds : lancés par une même force et dans la même direction, une balle de tennis et un pavé n'iront pas frapper le sol au même point. La méthode permet donc, dans un mélange gazeux, de trier les noyaux atomiques suivant leur masse, et de comparer ces masses entre elles au moyen des traces inscrites sur la plaque photographique. En fait, le procédé s'est montré si précis et si sûr, qu'il a permis de mesurer, au millième près, les poids atomiques de ces noyaux, qui ne diffèrent des atomes que par la masse négligeable d'un ou de deux électrons.

L'analyse par les rayons positifs a renversé toutes les notions classiques, en manifestant l'extrême complexité de ce que nous prenions pour des corps simples; ceux-ci sont, en général, des mélanges d'isotopes. C'est ainsi que le néon, un des « gaz rares » de l'atmosphère, s'est dédoublé en deux produits, dont les poids atomiques diffèrent de deux unités. Son compagnon, l'argon, se résout en atomes de masses 36 et 40; quant au krypton et au xénon, ils donnent des résultats d'une complexité surprenante : le premier est formé de six isotopes mélangés, et le second de cinq.

Introduisons maintenant dans l'ampoule une petite quantité de chlore soigneusement purifié, et soumettons-la à la même méthode d'analyse : nous constaterons que ce gaz, réputé simple, est constitué en réalité par quatre éléments principaux, de poids atomiques 35, 36, 37 et 38, et par deux éléments accessoires, auxquels correspondent les nombres 39 et 40. On ne trouve sur la plaque photographique aucune trace correspondant au poids atomique 35,19 admis par les chimistes; n'est-ce pas une preuve évidente que cet atome

n'existe pas et que nous sommes en présence d'un mélange, mais d'un mélange que toute notre physique et toute notre chimie étaient, jusqu'ici, aussi impuissantes à trier que nous le serions à séparer, avec un tamis, l'alcool et l'eau associés dans le vin?

Nous tenons, cette fois, la clef du mystère : si nous avons trouvé des nombres complexes pour les poids atomiques des éléments, c'est que ceux-ci sont, en réalité, des mélanges d'isotopes. L'isotopie n'est donc pas une propriété spéciale aux corps radio-actifs; elle appartient au monde entier de la matière. Par la même occasion, nous avons constaté que chaque isotope avait un poids atomique représenté par un nombre entier, et ceci nous ramène, par un détour imprévu, à la vieille supposition de Prout qui, rajeunie, se prête à toutes les explications que l'imagination scientifique pourra forger.

Nous avons mieux à faire qu'à nous lancer dans ces fragiles hypothèses; considérons plutôt ce que les faits nouveaux nous apportent. Ils nous montrent un monde matériel fabriqué tout entier d'après les mêmes lois évolutives qui se développent sous nos yeux par la radio-activité. Les éléments, aujourd'hui inactifs, sont des résidus de transformations radio-actives accomplies au cours des âges, et ils portent sur eux l'empreinte de cette vie antérieure : ce sont des *fossiles*; et de même que la géologie nous montre combien les espèces mortes sont plus nombreuses que les espèces vivantes, ainsi nous ne devons pas être surpris par l'abondance et la variété des atomes élémentaires inactifs; nous devons même nous dire qu'ils ne sont que les résidus de tranformations très compliquées qui ont fait apparaître, dans la suite des temps, d'autres éléments, aujourd'hui disparus. Cette opinion se fortifie encore lorsque nous considérons spécialement deux groupes d'éléments : les « gaz rares » et les éléments constitutifs des « terres rares ».

Les premiers forment un des ensembles les plus homogènes de la nature : tous compagnons de l'hélium, ils semblent avoir suivi la même fortune et passé par les mêmes avatars; comme l'hélium est, sous nos yeux, le résidu actuel des désintégrations, il est probable que l'argon, le néon, le krypton et le xénon furent, il y a des millions d'années, laissés pour

compte au temps de la genèse des éléments qui forment actuellement la croûte de notre planète. Quant au groupe de douze à quinze éléments dont les oxydes constituent les terres rares, ils tiennent une place à part entre les corps radio-actifs, auxquels ils sont fréquemment associés, et les éléments inactifs; suivant une idée chère au physicien philosophe qu'était William Crookes, ils apparaissent comme des résultats de la transformation d'une matière primordiale nés, pour ainsi dire, avant terme, et arrêtés brusquement, par une cause qui nous échappe, à des stades voisins de leur évolution.

Si le lecteur veut bien, maintenant, rassembler toutes ces données dans son esprit, il ne pourra pas échapper à cette conclusion que la transmutation naturelle des éléments est possible, puisqu'elle s'est réalisée et se réalise encore sous nos yeux; mais la nature en garde jalousement le secret; pour mieux dire, elle met en jeu des forces que nous ignorons, ou dont nous n'avons pas la disposition : températures inconnues au laboratoire, pressions formidables, peut-être radiations insoupçonnées, et, avec cela, l'aide puissante du temps. Et si nous ne sommes témoins que des transmutations par désintégration, qui effritent peu à peu l'atome lourd et le résolvent en atomes plus légers, rien ne nous interdit de penser que la nature a procédé, dans la traversée des siècles, à des intégrations atomiques en constituant les éléments par condensations progressives. Le spectre des nébuleuses se réduit finalement à celui de deux gaz principaux, l'hydrogène et le *nébulium*, dont le poids atomique est égal à 3; si ces nébuleuses doivent évoluer de façon à former des mondes semblables au nôtre, il faudra bien que les atomes déliés de ces gaz s'associent pour fabriquer du plomb, du fer, de l'uranium.

***

Ainsi, la transmutation naturelle est un fait indéniable pour les corps radio-actifs et, en ce qui concerne les autres, infiniment vraisemblable. Pour la reproduire au laboratoire, il faudrait que nous connussions les moyens que la Nature

met, ou a mis en œuvre pour la réaliser; or nous n'en avons actuellement aucune idée; la cause des désintégrations nous échappe, et, *a fortiori*, le mécanisme des intégrations. Cela n'a pas empêché les expérimentateurs de se mettre à l'œuvre, avec plus d'audace que de succès. Pour s'expliquer leurs tentatives, il faut avoir précisé, mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici, la structure que les physiciens attribuent à l'atome.

Le domaine atomique paraît être divisé en trois zones concentriques; la première et la plus extérieure est la seule qu'égratignent les actions physico-chimiques comme la lumière, la chaleur, le courant électrique et l'affinité chimique; dans son intérieur circulent, avec leurs charges négatives, un petit nombre d'électrons faiblement rattachés au centre attractif, de sorte qu'il faut peu de chose pour modifier leurs trajectoires, ou même pour transformer en comètes ces Neptunes du système atomique.

Plus à l'intérieur s'étend la deuxième zone de l'atome, qui est probablement occupée, comme la première, par des électrons en circulation incessante autour du centre, mais attachés d'une façon plus solide à ce centre attractif. Nous ne possédons qu'un seul moyen d'agir sur cette zone; il consiste à la bombarder avec les électrons à grande vitesse du rayonnement cathodique; sous l'action de ces projectiles, infiniment petits mais lancés avec une vitesse comparable à celle de la lumière, la deuxième zone entre en vibrations très rapides qui, propagées dans l'espace ambiant, constituent les rayons X.

A l'intérieur de ces deux enceintes se trouve le réduit central de l'atome; on suppose qu'il contient, outre un certain nombre d'électrons, les charges positives qui maintiennent autour d'elles le cortège tourbillonnant des électrons extérieurs. Ce soleil central paraît être extraordinairement petit, par rapport aux dimensions de l'atome lui-même; c'est à lui, pourtant, qu'est attachée l'individualité chimique, encore qu'il n'intervienne dans les réactions que par les électrons de la zone extérieure : de même, le général en chef concentre en sa personne tout ce qui caractérise son armée, sans intervenir lui-même dans les conflits.

Le peu que nous sachions sur ce noyau central de l'atome, nous le devons à Rutherford, qui a dirigé sur lui la plus puissante artillerie qu'on puisse employer dans la balistique atomique, celle des rayons $\alpha$ dont les projectiles, incomparablement plus lourds que les électrons, mais un peu moins rapides, sont constitués par des atomes d'hélium privés des deux électrons de leur zone extérieure. Quelques-uns de ces projectiles ont dû passer à très courte distance du but visé, car ils en ont subi la puissante attraction et ont été fortement déviés de leur trajectoire; certains l'ont même atteint de plein fouet et l'ont projeté violemment en avant dans leur propre direction. Mais le bombardement n'a réussi dans aucun cas à entamer le blockhaus de l'atome, et c'est là, pourtant, qu'il faudrait agir; l'avantage est resté, jusqu'à présent, à la cuirasse.

Toutes ces considérations, pour hypothétiques qu'elles soient, nous font accueillir avec méfiance les annonces de transmutation expérimentale, même signées des plus grands noms de la science. J'ai signalé, en leur temps, les expériences de Ramsay qui, ayant soumis une solution de sulfate de cuivre à l'émanation du radium, y découvrit ensuite des traces de lithium; répétées, avec des soins minutieux, au laboratoire de madame Curie, ces expériences n'ont pas donné les résultats annoncés, et on est tenté de croire que le lithium provenait en réalité des récipients en verre employés par Ramsay. Mais rien ne pouvait décourager le grand savant anglais; en faisant toujours intervenir l'émanation, il a cru assister à la naissance du néon aux dépens de l'hydrogène; reprenant ensuite des expériences de Collie et Paterson, il a fait agir, sur le même hydrogène, non plus l'agent radio-actif, mais le bombardement cathodique qui aurait donné naissance, suivant les conditions, à l'hélium, au néon, à l'argon, voire même au krypton; la synthèse des gaz rares aurait donc été réalisée. Les quantités produites sont toujours infinitésimales, et ne peuvent être révélées que par les procédés délicats de l'analyse spectrale. Toutes ces expériences, et quelques autres du même type, ont été reproduites et les résultats en ont été tantôt confirmés, tantôt démentis; il y aurait donc une grave imprudence à prendre nos désirs

pour des réalités et à les tenir pour acquis; le fussent-ils même, ils nous montreraient qu'il faut une dépense d'énergie formidable pour réaliser la transmutation d'un poids de matière insignifiant.

Et c'est là ce qui caractérise le point de vue de la science moderne sur la transmutation expérimentale. Tout ce que nous savons sur les énergies intérieures de l'atome, celles qui sont concentrées dans la zone centrale, nous apprend que ces énergies sont formidablement supérieures à celles qui apparaissent dans les réactions chimiques ordinaires. Dès lors, si jamais la transmutation est réalisée pour des quantités appréciables de matière, l'intérêt pratique de l'opération dépendra beaucoup moins des prix de cette matière que de la valeur de l'énergie produite ou dépensée. Celui qui, d'un kilogramme de plomb, tirera la quantité d'or équivalente, c'est-à-dire environ 950 grammes, pourra regarder avec mépris les quelques billets de mille francs produits par la vente du métal jaune, en regard des millions que représentera l'énergie produite par la transmutation. Et celui qui, suivant une voie inverse, parviendra à fabriquer l'or de toutes pièces en partant d'éléments plus légers comme l'aluminium, le fer ou l'argent, se ruinerait avant d'avoir fourni l'énergie nécessaire à la préparation d'un seul gramme du métal précieux.

Aussi pouvons-nous accueillir avec un parfait scepticisme la nouvelle, transmise récemment par les journaux, d'après laquelle un chimiste allemand aurait trouvé le moyen de fabriquer de l'or « en partant de divers métaux ». Nos voisins d'outre-Rhin seraient sans doute fort heureux de trouver, au fond de leurs cornues, le moyen de s'acquitter de leurs dettes; mais, de tous les procédés imaginés pour régler leurs comptes, celui-là paraît bien être le plus chimérique.

Pourtant, affirmons-le une fois encore, la transmutation expérimentale n'est pas une chimère. Nos arrière-neveux la pratiqueront peut-être et, par elle, acquerront une connaissance plus profonde de la matière, et plus d'emprise sur la nature. Attendons et espérons.

L. HOULLEVIGUE

# MADAME DE NOAILLES

## A L'ACADÉMIE BELGE

Le roi Albert, la reine et une foule choisie assistaient à la réception de madame de Noailles à l'Académie belge. Car il y a une Académie belge, comme vous ne l'ignorez point. Ce n'est pas depuis longtemps, mais cette jeune Académie fondée tout récemment marche déjà d'un pas ferme sur les meilleures traces de ses illustres aînées, et peut-être même a-t-elle pris sur elles certains avantages.

Il faut croire à l'utilité des académies, puisqu'on en met partout, qu'on en crée de nouvelles, et qu'on n'en supprime aucune. Si Bruxelles a beaucoup attendu avant d'avoir la sienne, on en voit assez bien les raisons. La vie intellectuelle est extrêmement ancienne et glorieuse en Belgique, mais s'est manifestée surtout, pendant de longs siècles, dans le domaine des arts plastiques et de l'art musical. Le pays des Van Eyck et de Memling, de Rubens et de Van Dyck, de Roland de Lassus, de Grétry et de César Franck, des beffrois et des hôtels de ville, écrivait sa pensée dans la pierre, sur la toile peinte ou le papier réglé, mais n'avait point de littérature originale. Même particularité dans l'autre partie des Pays-Bas, désormais séparée, qui donnait au monde Rembrandt et toute une école de peintres admirables, mais dont les plus fameux écrivains, Érasme et Spinoza, étaient des penseurs

cosmopolites et humanistes de langue latine. Pourquoi ces anomalies? Pourquoi la sève spirituelle d'un peuple ne s'exprime-t-elle parfois que dans telle ou telle catégorie d'œuvres de l'esprit, à exclusion des autres? En ce qui concerne la Belgique et la Hollande, Taine constate le fait, comme tout le monde : à vrai dire il ne l'explique pas.

Mais depuis la dernière période du XIXe siècle, les choses ont heureusement changé. Il existe maintenant une littérature belge de langue française, particulièrement brillante et caractéristique. Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach, Charles van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Max Elskamp, Fernand Séverin, Albert Mockel, Demolder, Camille Lemonnier, George Eckhoud, et beaucoup d'autres, ont apporté à leur pays la seule parure qui lui manquât encore avant eux. Et ils ont bien un air de famille : ces écrivains de langue française sont tous très nettement belges. Quelle est la cause de cette brillante et un peu tardive floraison? L'indépendance et la constitution du royaume de Belgique, qui ne date que de 1830? Mais l'autonomie des Provinces-Unies au XVIIe siècle n'avait produit que de la peinture, et n'avait doté les lettres que d'un lieu d'asile pour les philosophes et autres réfugiés. Quoi qu'il en soit, l'éclosion d'une littérature devait normalement déterminer celle d'une Académie.

L'Académie belge se distingue de la française par deux particularités principales, qui sont peut-être des supériorités, ou qui du moins témoignent d'intentions plus libérales et plus hospitalières. Mais si le cardinal de Richelieu fut assurément un grand homme d'État, le libéralisme ne paraît pas avoir été sa qualité maîtresse. Contrairement à notre Académie, celle de nos voisins a des membres étrangers, et elle admet les femmes. Elle fait bien. Dans l'ordre littéraire, la communauté de langue importe plus que la nationalité politique. D'autre part, si le talent et la renommée sont les vrais titres académiques, comment exclure les femmes, de plus en plus nombreuses à cultiver avec éclat le roman et la poésie? Il est vrai que ces titres-là ne sont peut-être pas ceux dont les Quarante tiennent toujours le plus de compte, mais ils feraient mieux de ne pas l'avouer, et leurs confrères belges ont grandement raison de ne pas les imiter sur ce point.

Voilà donc madame de Noailles académicienne à Bruxelles, alors que cela lui est interdit à Paris, et qu'elle n'y peut occuper que ce fameux quarante et unième fauteuil, désormais bien insuffisant pour l'affluence qui s'y presse. C'est sur elle que s'est porté, selon l'expression de M. Maurice Wilmotte, le « tout premier choix » de l'Académie belge, qui ne pouvait en faire un meilleur.

La gloire de madame de Noailles n'a cessé de grandir depuis le *Cœur innombrable*, qui fut une révélation. Un poète nous était né. Autrefois, pour la naissance d'un prince, on sonnait les cloches, il y avait des réjouissances à la cour et à la ville. L'apparition d'un poète nouveau ne motive pas d'illuminations ni de festivités officielles : c'est pourtant un événement encore plus heureux. Celui-là fut du moins fêté par tous les lettrés, dont l'allégresse, plus discrète, n'en fut pas moins vive. Un poète! C'est le don gratuit, divin, qu'on espère et qu'on implore, sans jamais avoir la certitude d'être exaucé. Dans une nation de vieille et bienfaisante culture, on est toujours assuré de voir surgir des penseurs, des historiens, des publicistes éminents, voire des romanciers et des dramaturges assez distingués. Mais un poète, les bons laboureurs de l'intelligence ne suffisent pas à le faire éclore : cela tombe du ciel. Des siècles même très grands par ailleurs n'ont pas eu de poètes. Le XVIII^e^ n'a eu que sur le tard André Chénier, à peu près inédit de son vivant, et qui n'a été connu qu'au XIX^e^.

L'époque moderne a été certes plus privilégiée à cet égard que l'époque classique, qui a eu de grands écrivains en vers, mais n'a pas été très favorable au lyrisme. Précisément parce que nous étions comblés depuis cent ans, avec la prodigieuse épiphanie romantique, suivie du Parnasse et du symbolisme, parce que nous avions eu Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine, Moréas, Banville, Mallarmé, Heredia, et combien d'autres qui vaudraient l'honneur d'être nommés, nous pouvions craindre que cette veine ne fût provisoirement épuisée. De mauvais bruits couraient : des prophètes chagrins déclaraient la poésie incompatible avec les tendances utilitaires et scientifiques de notre temps. Quelques misérables, dignes du sort de Marsyas, avaient même le front de s'en réjouir, et de renvoyer les

Muses parmi les vieilles lunes. Et soudain une toute jeune femme, presque une adolescente, marquée du signe, venait nous rassurer, avec les prémices de sa moisson toute fraîche :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

A qui se fût mieux appliqué ce vers de celui que Moréas appelait : « Divin Tityre? » Il y a un côté bucolique chez tout poète véritable, parce que l'ingénuité et, pour ainsi dire, l'innocence des impressions, est ce qui le distingue d'abord des autres hommes. Mais c'était bien la plus ravissante et la plus tendre églogue que nous offrait madame de Noailles, nymphe des bois et des fontaines, voire des potagers et des vergers, âme faunesse, aux après-midi mallarméennes, et candidement éprise de la nature entière, jusque dans ses plus humbles créations, ne dédaignant pas les moindres plantes, même les plus comestibles, et ne se laissant pas distraire par le chêne de la mousse ou du champignon tapi modestement à ses pieds. De même que les maîtres de la littérature contemporaine, ne s'arrêtant plus aux rois et aux princesses de tragédie, avaient élevé les petites gens et les déshérités aux honneurs littéraires, madame de Noailles se penchait tendrement sur le menu peuple des végétaux. Son cœur panthéiste embrassait toute l'échelle des êtres, et son vers léger, varié, toujours mélodieux, s'irradiait avec le soleil, s'amplifiait comme la forêt, ou se familiarisait et miroitait doucement comme un jardin de curé sous la rosée.

Cette chronique trop brève n'a pas la prétention d'être une étude sur madame de Noailles. Je n'essayerai pas d'analyser en quelques mots ses autres volumes, ni les romans, *la Nouvelle Espérance*, *le Visage Émerveillé*, *la Domination*, ni les poèmes, *l'Ombre des jours*, *les Éblouissements*, *les Vivants et les Morts*, *les Forces éternelles*, me bornant à signaler l'ascension continue de son inspiration, qui, partie de l'idylle et sans l'abandonner, s'est élevée aux sommets philosophiques et pathétiques de la grande poésie.

Aussi bien, dans cette séance de l'Académie belge, M. Maurice Wilmotte a-t-il rendu pleine justice, en excellents termes, à celle qu'il faut bien appeler la récipiendaire. M. Maurice Wilmotte est un philologue, un romaniste éminent, auteur de

nombreux travaux de critique érudite, qui, par exemple, dans un petit volume intitulé : *les Francais ont la tête épique*, n'a pas craint de combattre les théories de M. Joseph Bédier, sur la formation des légendes et des chansons de geste. Débat des plus intéressants, que tout le monde peut suivre avec un vif plaisir, même sans compétence spéciale : mais pour l'arbitrer, c'est autre chose.

M. Maurice Wilmotte a éloquemment exprimé son admiration pour l'œuvre de madame de Noailles, et il l'a très heureusement définie. Il a fait état des origines de l'auteur, qui n'est pas turque le moins du monde, bien qu'on l'ait parfois insinué, mais née en France, française d'éducation avant de le devenir légalement par son mariage, roumaine par son père et descendante de la famille royale de Bîbesco, grecque par sa mère — comme André Chénier. Ce n'est pas seulement par affinité élective, mais par droit héréditaire, que madame de Noailles a entouré d'un culte filial la Grèce antique, dont l'influence n'a pas été moins sensible sur elle que sur Ronsard ou l'auteur de *l'Aveugle*, sur Leconte de Lisle ou sur Moréas, ce dernier athénien de naissance, et qualifié entre tous pour décerner à madame de Noailles le nom d' « abeille de l'Hymette ». Cet hellénisme atavique et joyeusement consenti ne l'empêche pas d'être romantique, en outre, ainsi que l'a remarqué M. Maurice Wilmotte. Et cela s'accorde à merveille, quoi qu'on en dise. Malgré la passion de la Renaissance et de l'âge classique pour la Grèce, passion un peu théorique et contredite par le parti des modernes, c'est le romantisme qui a le mieux compris l'antiquité. Et c'est lui qui a retrouvé les sources d'éternelle poésie, si pures et si jaillissantes aux temps d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle, un peu trop canalisées ou même à peu près taries à ceux de Boileau et de Jean-Baptiste Rousseau.

Madame de Noailles a répondu par le plus poétique et le plus délicieux discours. A l'Académie belge, c'est le nouvel élu qui répond à la harangue de bienvenue prononcée par le directeur. Éloge de la Belgique, de ses grands artistes, de ses villes exquises, de ses doux béguinages, des écrivains, qu'elle a récemment perdus, Verhaeren, Rodenbach, van Lerberghe, de l'héroïsme chevaleresque qui l'a dressée intré-

pidement contre l'envahisseur et qui a sauvé la civilisation. Éloge de la langue qui nous est fraternellement commune, à nos chers amis belges et à nous, les fils de France : « Noble langue française... personne vivante aux mille aspects, figure véritable de la liberté, vocabulaire de la justice, formule de la miséricorde, c'est elle qui, par son histoire aventureuse pleine de gloire et de science, par sa Révolution, par ses soldats sans haine, imposa au monde le droit d'être libre. » On dirait des litanies, des invocations de cantique, l'essor d'un verbe sacré. Delphes et Dodone ne sont pas hors du domaine de madame de Noailles, non plus que les vallons d'Arcadie ni les prés siciliens. Pindare et Archiloque voisinent chez elle au besoin avec Théocrite. M. Wilmotte l'a justement noté. Et la spontanéité de son génie est fécondée par l'universalité de sa culture : elle n'a pas manqué de rappeler que notre merveilleuse langue avait été la conseillère des plus grands esprits de toute provenance, de Dante, de Shakespeare, de Gœthe, de Kant, d'Henri Heine et de Nietzsche. Elle a salué en passant Voltaire et Hugo. Il n'y a place pour aucune intolérance dans ce grand cœur de femme qui est un grand poète.

Belle séance, glorieuse et profitable tant pour les bonnes lettres que pour l'amitié des deux pays, et comme on n'en voit pas beaucoup sous la coupole mazarine.

PAUL SOUDAY

# WILSON RACONTÉ PAR TUMULTY

Le *New York Times* vient de publier une série d'articles sur le Président Wilson, qui ont fait grand bruit en Amérique. Ils sont écrits par Joseph P. Tumulty qui fut son secrétaire pendant onze ans, alors que Wilson était gouverneur à New Jersey, puis quand il fut Président des États-Unis à Washington. Il semble que l'ancien Président n'ait nullement inspiré cette publication. Remarquons d'ailleurs que M. Tumulty l'y raconte bien plus qu'il ne le fait parler. Remarquons même que, dans sa préface, il exprime la crainte de le mécontenter par cette publication; car « M. Wilson semble trouver que, puisqu'il peut rester silencieux tandis que ses ennemis parlent, ses amis devraient avoir le même stoïcisme ». Cependant, M. Tumulty préfère braver ce mécontentement, et contribuer, dans toute la mesure où il lui est possible, à faire rendre justice à l'homme qu'il aime, qu'il admire, et au sujet duquel tant d'idées fausses se sont répandues. Il veut surtout montrer, par une quantité de notes qui ont passé entre lui et Wilson — et où on voit, que dans la plupart des cas, ses suggestions, à lui, Tumulty, étaient acceptées — que le Président loin d'être entier, obstiné et dédaigneux de tout conseil, comme on l'a tant dit, accueillait au contraire et même sollicitait les avis et les critiques. Ce n'est pas qu'il manquât de décision, mais « il aimait ainsi mettre ses propres vues à l'épreuve, en examinant comment

d'autres esprits envisageaient la solution des situations et des problèmes en face desquels il se trouvait lui-même ».

On a accusé M. Wilson de manquer de chaleur et d'humanité. A cela M. Tumulty ne veut pas répondre. « J'aurais bien mal rempli ma tâche, dit-il, si l'on ne voyait sortir de ce livre un homme au cœur profondément humain, et passionnément désireux de servir l'humanité. Sa sincérité et sa réserve ont pu le faire juger froid par ceux qui se laissent prendre aux belles paroles des hommes politiques. Mais la carrière publique de cet homme fut dirigée non seulement par une grande intelligence, mais par un grand cœur. »

***

Si les articles de M. Tumulty ont eu tant de retentissement en Amérique, c'est qu'ils font la lumière sur bien des faits mal connus et apportent la solution de mainte controverse. L'histoire entière de la campagne électorale de New Jersey, la rupture avec le colonel Harvey, les relations et les démêlés de Wilson avec les autres chefs politiques : Roosevelt, Wood, Hugues, Root, Mac Combs, Bryan et Sullivan, les troubles du Mexique, forment une première partie toute pleine d'intérêt pour le public américain. Puis vient la campagne de réélection du Président et la longue lutte diplomatique qui précède l'entrée de l'Amérique dans la guerre mondiale, enfin l'entrée tant attendue des États-Unis dans cette guerre, et la participation active du Président à la Conférence de la Paix.

C'est certainement cette dernière partie qui offre pour le lecteur français un intérêt véritable. Cependant il faut bien dire que là encore les questions de politique intérieure sont intimement mêlées à l'action extérieure, à tel point que la guerre mondiale, à travers les notes de M. Tumulty, paraît de médiocre importance au regard de la lutte entre le parti démocrate et le parti républicain.

Cela nous choque au premier abord; mais, pour être juste, il faut remarquer que M. Tumulty, en tant que secrétaire et ami de M. Wilson, faisait son devoir en le tenant au courant de toutes les menées et tentatives de ses adversaires.

Les réponses du Président, au contraire, montrent un assez grand détachement des choses de politique intérieure, aussi longtemps qu'elles n'entravent point l'entreprise commencée qu'il poursuit avec le désir passionné de la mener à bien.

C'est surtout à partir de 1914 que les articles de M. Tumulty sont intéressants pour un lecteur français.

La proclamation de neutralité du président Wilson déchaîna un véritable ouragan d'opposition et de sarcasme, mais il avait prévu cela et il n'en resta pas moins fidèle au principe de neutralité qui, depuis tant d'années, était le principe même de la grande République américaine.

Les provocations de l'Allemagne sur l'Océan amenèrent le peuple américain à réclamer la préparation d'une éventuelle intervention militaire. La tâche du Président était infiniment plus ardue que le pays ne pouvait se l'imaginer. Il savait que le système américain de recrutement était absolument insuffisant et, dit Tumulty, désuet (*antiquated*) par rapport aux besoins présents, mais il fallait, avant d'y toucher, que les représentants et le peuple fussent eux-mêmes pénétrés de cette vérité. Là encore, ses adversaires font surgir de graves difficultés. Puis Tumulty montre le parti républicain développant avec enthousiasme son propre programme de préparation dans des « parades » publiques, dont le but est surtout de combattre le parti démocrate et le Président. C'est qu'en effet l'heure de l'élection présidentielle approche.

Mais Wilson ne se laisse pas influencer par le souci de sa popularité. Un jour où son secrétaire l'entretient des sentiments du pays qui, devant les attentats allemands à la liberté américaine, s'étonne de l'attitude wilsonienne, il répond : « Tumulty, il faut que vous compreniez ma situation. Si, pour être réélu Président, il faut que je déclare la guerre, je ne tiens pas à être Président. Je viens de m'absenter, j'ai eu le temps de penser à la guerre et à notre pays, s'il y est mêlé. L'opinion que le pays aura de moi dans dix ans m'importe infiniment plus que celle qu'il exprime aujourd'hui. Je comprends, certes, que le pays désire l'action, et j'agirai — comme je l'ai fait jusqu'à présent — quand l'action sera devenue nécessaire. Mais on ne me poussera pas à la guerre, dussent tous les membres du Congrès et

les Sénateurs se lever de leur siège pour m'appeler lâche. »

Cette apparente impassibilité du Président est voulue. Comme M. Tumulty nous l'a déjà fait remarquer, il considère qu'il ne peut agir sans l'assentiment du pays tout entier. Or l'indignation causée par les provocations de l'Allemagne, si grande soit-elle, peut n'être pas durable. Voici ce que Wilson disait à M. Tumulty, après la tragique affaire du *Lusitania* : « Le premier pas que je vais faire doit avoir été mesuré avec soin; car je ne pourrai le refaire en arrière. Je n'ignore pas l'émotion de notre pays, je sais qu'il est prêt à me suivre là où je voudrai le conduire... Mais, une fois la guerre commencée, quand nous verrions ses horreurs et ses sanglantes hécatombes, ne dirait-on pas : Wilson était bien pressé! Ne pouvait-il donc pas régler cette question avec l'Allemagne sans lui faire la guerre? »

Tandis que l'on reprochait son calme au Président, alors que l'opinion publique réclamait à grands cris une préparation active à la guerre imminente, que faisait Wilson? Il travaillait, sans bruit, avec une conscience scrupuleuse, avec une ardeur inlassable, à résoudre la question militaire. Quand, après avoir coulé le *Lusitania*, l'Allemagne, malgré sa promesse, coule d'autres bateaux, quand enfin, au mois de janvier 1917, l'Allemagne annonce aux États-Unis que la guerre sous-marine va reprendre avec plus d'intensité autour des côtes anglaises, et se borne à préparer un trajet spécial pour admettre un nombre restreint de bateaux américains dans cette zone, l'indignation de l'Amérique est portée à son comble. L'heure attendue par Wilson est arrivée. Le Président est prêt. Le 2 avril 1917 la guerre est déclarée.

***

A la fin du *War message* qu'il prononça devant le Congrès, le Président s'exprimait ainsi : « C'est une chose terrible que de conduire à la guerre ce grand peuple paisible, à la plus affreuse, à la plus désastreuse de toutes les guerres, où la civilisation elle-même semble engagée. Mais le droit est plus précieux que la paix, et nous combattons pour ce qui nous est le plus cher : la démocratie, le droit de ceux qui

sont soumis à l'autorité d'avoir une voix dans leur gouvernement, les droits et les libertés des petites nations; nous combattons pour qu'une réunion de peuples libres puisse amener la paix et la sécurité pour toutes les nations en imposant le règne du droit, et que la liberté soit enfin rendue au monde. Nous nous dévouerons à cette tâche avec l'orgueil de ceux qui savent que le jour est venu où l'Amérique a le privilège de verser son sang et de dépenser sa force pour les principes qui l'ont fait naître, et qui lui ont donné le bonheur et la paix. »

L'enthousiasme en Amérique est immense; le Président sent que son peuple est avec lui : « Maintenant, dit-il à son secrétaire, nous sommes certains qu'il n'y aura pas de retour en arrière de la part du peuple. Il n'y a qu'une route devant nous; notre conscience est nette; il faut nous préparer à l'inévitable : la lutte jusqu'au bout. Il faudra bien que l'Allemagne comprenne que nous avons des droits qu'elle doit respecter. »

Le Président, nous dit M. Tumulty, avant même que la guerre fût déclarée, avait posé comme principes fondamentaux : 1° que toute « politique » serait bannie de la conduite de la guerre; 2° que l'on ne choisirait pas des généraux « politiques »; 3° que toute l'énergie et la force de la nation viendraient aider les chefs de l'armée et de la marine à accomplir un effort suprême pour que l'influence morale et physique de l'Amérique se fasse promptement sentir. « Tous les efforts possibles seraient faits pour mettre l'embargo sur l'activité des fournisseurs, spéculateurs et profiteurs. » Une liste publiée par M. Creel et citée par M. Tumulty montre à quel point Wilson met en effet la politique de côté quand il nomme les chefs des principaux services de la guerre. Ils appartiennent en grand nombre au parti adverse. Le général en chef John J. Pershing est un républicain, gendre d'un des principaux chefs du parti; l'amiral Sims est un républicain notoire, et tant d'autres... Il s'agissait pour Wilson, avant toute autre considération, de chercher *the best man for the place*.— l'homme le mieux qualifié pour le poste à remplir.

M. Tumulty nous indique alors en quelques mots l'étonnante rapidité avec laquelle tout s'organise, et comment

le travail préliminaire du Président « porte maintenant ses fruits ». Dix millions d'hommes sont enregistrés; trente-deux camps dont chacun renferme 40 000 hommes ont été construits. Deux mois après la déclaration de guerre, le général Pershing débarque en France avec son état-major. Le 10 octobre, les soldats américains sont sur la ligne de feu. M. Tumulty cite un discours qui n'a pas été publié, et qui était d'ailleurs confidentiel, où le Président Wilson, s'adressant aux représentants de l'Entente, leur explique pourquoi les troupes américaines n'arrivent pas aussi nombreuses en Europe qu'il avait été prévu d'abord. 90 000 hommes devaient débarquer chaque mois en France; or, 30 000 seulement peuvent être envoyés, non que les hommes manquent, ni les moyens de transport, mais parce que les ports français ne sont pas en mesure de recevoir un aussi grand nombre d'hommes et tout ce qui leur est nécessaire. Les Américains sont prêts, mais la France n'est pas en état de les recevoir sans préparation.

Dans ce discours inédit, Wilson insiste une fois encore sur le but désintéressé que l'Amérique poursuit dans la guerre : « Nous combattons pour que justice soit faite à chacun, et nous sommes prêts à nous arrêter de combattre dès que la justice pour chacun sera le programme de tous... Nous ne désirons aucunement faire une entrée triomphale à Berlin; mais, si les Allemands nous y forcent, nous ferons une entrée triomphale à Berlin, dussions-nous mettre vingt ans pour y arriver. Mais le monde va revenir à la raison. Je veux que vous soyez convaincus de notre sincère disposition à discuter la paix quand les propositions de paix seront elles-mêmes sincères, mais en même temps de notre ferme détermination de ne point discuter jusqu'à ce que la base de la discussion soit la justice, je veux dire la justice pour chacun. Aucune paix ne peut être durable, si elle est basée sur une injustice. »

L'heure des propositions de paix approche en effet. Déjà l'Allemagne, à plusieurs reprises, avait fait des ouvertures à l'Amérique, mais elles n'étaient point assez sincères pour que Wilson s'y laissât prendre. En octobre 1918 il ne consent à les accueillir que lorsque les Allemands capitulent sur tous les points, et acceptent les bases de paix posées en jan-

vier 1918 par le Président, d'accord avec les alliés. « Dès lors, ajoute M. Tumulty, la guerre est terminée, et le protagoniste de ce drame immense est Woodrow Wilson, qui, avec l'assentiment de tous les alliés, parle pour eux. Par son appel moral au monde neutre, il a d'abord isolé les empires centraux. Il se tient devant eux maintenant comme un sévère mentor, exigeant une paix dont ils ne peuvent choisir les conditions. Ces conditions sont les siennes, celles que les Alliés ont acceptées. » Le but que s'était proposé l'Amérique est atteint, la paix est faite, et le Président est impatient de se mettre à l'œuvre pour réparer toutes les injustices et organiser une paix durable.

Pour cette tâche, plus que jamais l'appui de la nation lui est nécessaire. Les élections du Congrès approchent et le Président, dans un appel au pays, vise à obtenir la majorité pour son parti. Il faut, pour mener à bien son entreprise, qu'il soit soutenu par le Congrès; il lui faut donc un Congrès démocrate. « Il ne doit y avoir de division, dit-il, dans cet appel, ni dans le conseil, ni dans la direction. L'unité de commandement est aussi nécessaire maintenant qu'elle l'était sur le champ de bataille. S'il arrive que la majorité au Sénat et à la Chambre des Députés soit enlevée au parti qui est maintenant au pouvoir, l'opposition nous combattra et nous fera sans cesse de l'obstruction. De plus le retour d'une majorité républicaine au Congrès serait certainement interprétée, de l'autre côté de l'eau, comme la répudiation de toute ma conduite. »

Malheureusement pour Wilson, les élections donnèrent la majorité à ses adversaires, « les républicains », et l'on peut dire que c'est maintenant que commencent pour lui les grandes difficultés.

***

Nous arrivons ici au chapitre que M. Tumulty a intitulé : *La grande aventure*. Là, comme toujours, et plus que jamais, nous semble-t-il, M. Tumulty se place au point de vue purement américain. Les vues, les grandes idées de Wilson sont autrement larges, autrement mondiales, c'est possible, mais

M. Tumulty reste en Amérique pour renseigner chaque jour le Président sur l'opinion publique, sur les manœuvres du parti adverse, sur les espoirs ou les déceptions de son propre parti, et il remplit son rôle en toute conscience, en s'y confinant absolument.

Ce ne fut pas sans appréhension que Wilson quitta l'Amérique pour venir à la Conférence de la paix. Il savait qu'il serait, en son absence, combattu dans son propre pays. Il se rendait bien compte de toutes les difficultés qu'il allait rencontrer en Europe. M. Tumulty rapporte une causerie avec M. Creel, où le Président s'exprimait ainsi : « C'est vers l'Amérique que le monde entier se tourne aujourd'hui, non seulement avec ses torts à redresser, mais avec ses espoirs et avec ses peines. Ceux qui ont faim comptent sur nous pour les nourrir; ceux qui sont sans toit attendent de nous un abri; ceux qui souffrent moralement ou physiquement nous demandent de les soulager. Et nous devons les satisfaire d'urgence, cela ne souffre aucun retard. Il en a toujours été ainsi. Les peuples supporteront leurs tyrans pendant des années, mais ils mettront leurs libérateurs en pièces, si tout n'est pas arrangé immédiatement. Et cependant, vous le savez, tous ces maux ne peuvent être réparés en un tour de main. Du plus profond de mon cœur, je souhaite me tromper, mais il me semble aller au-devant d'un désappointement tragique. »

A peine était-il embarqué que les chefs du parti républicain commencèrent leurs intrigues contre lui. Il était encore sur l'Océan quand Roosevelt criait à l'Europe : « Nos Alliés, nos ennemis et M. Wilson lui-même devraient comprendre que M. Wilson n'a aucune autorité maintenant pour parler au nom du peuple américain. Sa direction des affaires a été énergiquement répudiée. Le Conseil nouvellement élu est plus en droit que M. Wilson de parler des intentions du peuple américain à l'heure actuelle. M. Wilson et ses quatorze articles, ses quatre articles supplémentaires, ses cinq articles complémentaires, et tout ce qu'il peut bien dire ont cessé d'avoir le moindre droit à être considérés comme la volonté du peuple américain. Il est Président des États-Unis. Il fait partie du pouvoir qui fait la paix, mais il en fait seulement

partie... » Roosevelt ne craignait pas de proclamer ainsi bien haut que les Alliés étaient libres de repousser la Ligue des Nations et les quatorze points, et il laissait entendre que le Sénat les soutiendrait, quelle que fût la paix qu'il leur plairait de faire.

Ce n'était donc pas sous des auspices extrêmement favorables que le Président débarquait en France. Pourtant il sut s'imposer tout de suite. Fidèle à son principe : *The best man for the place*, il avait amené avec lui les hommes les mieux qualifiés pour le grand travail qui l'attendait en Europe. M. Tumulty les nomme, en insistant sur les nombreux experts, qui étaient tous des hommes extrêmement compétents et qui rendirent à Wilson d'inappréciables services. Mais le plus grand travail fut pour le Président qui portait la responsabilité de tout. Cet homme, dont la santé était délicate, a donné une somme de travail extraordinaire, et a montré une endurance peu commune. Laissons parler ici M. Baker qui était avec lui à Paris et dont M. Tumulty cite ces paroles : « Il est bien facile de juger les gens et même les Présidents, sans connaître les problèmes qu'ils ont à affronter. L'attitude distante du Président à Paris, sa répugnance à dépenser son énergie en affaires inutiles, conférences inutiles, voyages inutiles et surtout visites inutiles, étaient dues à la détermination d'économiser ses forces, afin de pouvoir les dépenser toutes pour l'accomplissement de la tâche qui lui paraissait essentielle. Il travaillait plus que qui que ce soit. Il avait quelquefois deux réunions en même temps. Un jour je trouvai une réunion des grands Quatre dans son bureau et, dans le salon à l'étage supérieur, une réunion de vingt à trente experts, économistes et financiers. Le Président faisait la navette entre les deux... Il fut toujours à Paris le conducteur, l'initiateur. Il travaillait plus longtemps, il avait plus de rendez-vous, il se donnait moins de loisir que quiconque à la Conférence, grand ou petit. Car il y était la figure centrale, tout était dirigé par lui. »

Tandis que le Président travaillait avec acharnement à Paris, le parti républicain en Amérique organisait sa politique d'obstruction. En février 1919, cependant, tout paraissait en bonne voie. « Le ton de la presse européenne était

plus aimable; certaines revendications étaient discrètement tenues à l'arrière-plan; la voix du libéralisme français, anglais, italien se faisait à nouveau entendre. Le 14 février, le Président rendit compte devant les membres de la Conférence du premier projet de Ligue des Nations. Ce projet comprenait tous ses articles sans changement. Il fut ratifié au milieu des applaudissements. » Malheureusement, juste à ce moment-là, le Président dut quitter Paris pour aller signer certaines lois aux États-Unis; mais il emportait le Pacte, sur lequel tous les alliés étaient d'accord.

Avant même que son contenu fût connu ou expliqué, le Pacte était dénoncé. Le seul fait, d'abord, que le document ait paru acceptable à l'Empire britannique suffit pour soulever immédiatement l'antagonisme des Irlandais-Américains, des Germano-Américains, des Italiens-Américains et de tous ceux dont la fortune politique dépendait de la continuation et de l'aggravation des préjugés de race. Une conférence fut organisée à Washington, où le Président déposait franchement le Pacte devant les Sénateurs et les Députés pour le soumettre à la discussion et à la critique. Il promet de faire les modifications demandées; mais, la veille même de son nouveau départ pour Paris, le sénateur Lodge, son adversaire le plus farouche, fait voter une résolution tendant à ce que la Ligue des Nations ne soit pas acceptée par les États-Unis, et que la paix avec l'Allemagne soit promptement négociée, — après quoi on pourra prendre en considération une Ligue des Nations qui assurerait la paix du monde.

Quand le Président arriva pour la seconde fois à Paris, le 14 mars, il trouva son œuvre bouleversée. Ici, nous citons textuellement M. Tumulty : « La Ligue des Nations était mise de côté; le plan d'une paix préliminaire avec l'Allemagne était basé sur un partage de ses dépouilles; l'Allemagne elle-même devenait un État esclave. Les Alliés formaient une alliance militaire pour la garantie de leurs gains. Une armée alliée allait marcher sur la Russie pour écraser les Bolcheviks, et le traité lui-même devait être appliqué par le haut commandement allié, renforcé d'une armée d'occupation. On permettait aux États-Unis, comme une

grande faveur, de payer les frais de l'expédition de Russie et les dépenses qui pourraient survenir par suite de la dictature militaire qui devait gouverner l'Europe. »

Le Président, une fois à Paris, se donne vingt-quatre heures pour se rendre entièrement compte de la situation, puis il agit et il fait publier cette note : « Le Président a dit aujourd'hui que la décision prise à la Conférence de la Paix dans sa réunion plénière du 25 janvier 1919 à cet effet que l'établissement d'une Ligue des Nations ferait partie intégrante du Traité de Paix, est définitive, et que le bruit qu'un changement aurait été envisagé est sans fondements. » Mais Wilson a de la peine à reprendre la direction de la Conférence. Les appétits se sont réveillés. La France réclame la rive gauche du Rhin et le bassin de la Sarre; l'Italie de nouveau réclame Fiume et la côte Dalmate, et le Japon, rompant un long silence, demande le Shantung et le droit de ses nationaux à l'égalité dans l'intérieur des États-Unis. Or, à ce moment, Wilson est terrassé par la grippe, et il semble que tout doive lui échapper à nouveau. Mais point : il se remet vite et reprend la direction de la Conférence.

Ici commence la série des câblogrammes publiés par M. Tumulty et qui passèrent entre lui et le Président. La plupart sont de M. Tumulty, qui tient Wilson au courant de l'opinion en Amérique. Les réponses sont peu nombreuses et généralement courtes. Le Président paraît ne se laisser influencer en aucune façon par les tiraillements incessants auxquels il est soumis. Citons cette réponse, faite à plusieurs câblogrammes annonçant que le Sénat voudrait avoir des données exactes sur ce qui se passe à la Conférence : « Je suis d'avis que nos amis du Sénat doivent être prévenus en toute franchise de la raison pour laquelle le traité complet n'a pu encore être publié. Si nous voulons que notre discussion du traité avec l'Allemagne soit autre chose que phrases creuses et duperie, il est nécessaire de considérer que certains détails sont sujets à être revisés, et que, par conséquent, ce serait une véritable maladresse que de les publier dans leur première forme, bien qu'il soit peu probable qu'aucun changement important y soit apporté. »

Un autre câblogramme répond à plusieurs envoyés

par Tumulty pour prévenir le Président de ce qui se dit et s'imprime. On dit que le Président est d'accord avec les Alliés pour couler les bateaux allemands; on dit que la Ligue des Nations sera employée à combattre le Bolchevisme en Russie et à faire payer l'Allemagne; on dit que Clemenceau revient à l'équilibre européen; on dit que Wilson cède sur tous les points; on s'indigne parce que les réunions de la Conférence ne sont pas publiques, et l'on crie à la violation de l'article 1 de la Déclaration. Le Président répond : « Votre câblogramme où il est question de malentendus concernant mon attitude et créés par les informations des journaux se rapporte à un point que j'avoue ne pas savoir comment traiter. Tout cela n'est qu'invention. Je n'ai rien cédé, et je n'ai rien eu à céder. Les manœuvres dont vous parlez sont purement imaginaires. Mais je ne puis rien pour les empêcher, parce que ceux qui envoient ces nouvelles veulent absolument avoir quelque chose à dire, qu'ils connaissent les faits ou non. »

Le Président semble, en effet, détester toute publicité. En tout cas, il montre une réserve et une véritable timidité à livrer au public ses pensées, ses recherches, avant qu'elles n'aient été mises au point, à lui faire connaître les difficultés qu'il a à résoudre, les obstacles qu'il lui faut surmonter. « Je crains, dit M. Tumulty dans un de ses câblogrammes, que le manque de publicité ne fortifie bien de fausses impressions. » Il conseille à Wilson de frapper un grand coup, qui tire la situation de son état d'indécision. « Le Président a essayé d'arriver au but en secret et maintenant, seule une publicité dramatique peut le sauver. C'est l'occasion maintenant de montrer l'audace qui l'a toujours aidé à gagner ses batailles. » Mais la situation est tellement tendue entre les grands Quatre — qui ne sont plus que trois — que, le 8 avril 1919, Wilson envoie au *George Washington* l'ordre de l'attendre à Brest. Aussitôt M. Tumulty câble à Wilson que « cet acte a été très mal interprété aux États-Unis. Le Président ne doit pas prendre la responsabilité d'une rupture de la Conférence; il doit au contraire rester jusqu'au bout et exiger l'acceptation des quatorze articles ». Tout ce qui peut lui nuire, dans ce qui se dit en Amérique,

lui est fidèlement câblé. Un des derniers câblogrammes apprend au Président que « le Sénat ratifiera le traité à condition que certaines réserves soient faites au sujet de la doctrine de Monroë, des questions d'immigration et de tarif et autres questions purement américaines ». Voici la réponse de Wilson : « Ma conviction est que l'adoption du traité par le Sénat avec des réserves mettrait les États-Unis en dehors du concert des Nations aussi bien que le rejet pur et simple. Il nous faut ou y entrer ou n'en point faire partie. N'en point faire partie pourrait être fatal à l'influence de notre pays et même à son avenir commercial; en faire partie lui donnerait la première place dans les affaires mondiales. »

Le Président quitte la France le 28 juin. Un câblogramme envoyé au *New York Times* décrit les adieux de Paris au Président Wilson : « Tandis que l'élément de nouveauté qui avait présidé à sa réception en décembre avait disparu, c'est un sentiment plus profond que les Parisiens lui témoignèrent hier au soir. Ce fut une ovation continue, des milliers de *Vive Wilson!* qui venaient du cœur. Le peuple de Paris montra sa reconnaissance à l'Américain à qui il devait la paix. Un très vieil homme, un Français, bondit devant la voiture du Président, et lui cria en anglais : *M. Wilson, thank you for peace!* Bien qu'il y ait eu maintes fois antagonisme entre le Président et les autres chefs d'État, les adieux furent cordiaux. Lloyd George s'est rendu hier au soir à la Place des États-Unis et a dit au Président : « Vous avez fait, pour rapprocher les peuples de langue anglaise, plus qu'aucun homme n'avait jamais fait. » Clemenceau, lui, avait l'air de perdre son meilleur ami quand il s'est séparé du Président à la gare des Invalides. »

***

Et maintenant, c'est la lutte *at home*. Il s'agit pour Wilson d'obtenir du Congrès la ratification du Traité de Versailles sans réserve. Mais la question très délicate du Shantung, qui intéresse de près l'Amérique, n'est pas sans lui causer de graves difficultés. La question d'Irlande n'est pas moins épineuse. Les sympathies de Wilson pour l'Irlande étaient

connues avant qu'il ne fût président. Mais il pouvait alors sans inconvénient exprimer son opinion et épouser la cause du malheureux pays. Les Irlandais d'Amérique et tous les Américains qui s'intéressent à leur cause s'indignèrent de ce que le Président ne les eût pas mis tout de suite en avant à la Conférence de la Paix. Mais Wilson considérait que la première des choses à obtenir, c'était l'établissement de la Ligue des Nations. Si la France et l'Angleterre n'y consentaient pas, aucune solution de la question irlandaise ne pouvait être obtenue par l'opinion du monde. « S'il avait voulu mettre la question irlandaise au premier plan de la Conférence, et faire un *sine qua non*, le résultat ne pouvait être qu'un échec. » Tandis que la Ligue des Nations, une fois constituée, ne pouvait manquer d'examiner la question irlandaise pour lui donner la solution imposée par la justice. Mais les amis de l'Irlande en voulaient au Président de ne pas agir immédiatement. En juin, un message de Wilson à son secrétaire était ainsi conçu : « Le comité américain des Irlandais a rendu extrêmement difficile, sinon impossible, l'aide que je m'efforçais d'apporter aux aspirations irlandaises à la Conférence de la Paix. Nous avions réussi à préparer les voies pour la venue des représentants irlandais à Paris, quand la commission américaine est allée en Irlande et s'y est conduite de telle manière qu'elle a provoqué l'indignation de l'opinion anglaise, de sorte que nous ne pouvons agir maintenant sans risquer de provoquer une rupture entre le gouvernement des États-Unis et celui de l'Angleterre. Je suis désolé que la commission américaine ait agi avec un tel manque de bon sens et de discrétion. »

L'acceptation de la Ligue des Nations par le Congrès reste pour le Président la question primordiale, qui entraînera la solution des autres, et c'est la recherche des moyens pour arriver à ce grand but supérieur qui domine tout dans la conduite de Wilson. Mais l'effort de ses adversaires s'intensifie encore plus que le sien. « Il est déjà facile de voir, dit M. Tumulty, et cela apparaîtra plus clairement à mesure que les années passeront, que l'opposition du parti républicain à la Ligue fut tout d'abord une politique de parti doublée d'une profonde antipathie pour son principal auteur, M. Wilson.

Sa réélection en 1916 avait fortement contrarié les chefs du parti républicain : le succès et le rôle du chef démocrate risquaient d'ôter son prestige à ce parti républicain. Sa réception en Europe accentua encore leur mécontentement. » Toutes les objections, toutes les critiques sont exprimées et provoquées systématiquement pour déconsidérer cette Ligue des Nations et celui qui l'a inspirée.

C'est alors que le parti démocrate propose au Président de faire un grand « tour » dans l'Ouest, où il prononcera des discours qui lui ramèneront la confiance du peuple et la popularité. Ce voyage, fortement déconseillé par l'amiral Grayson, médecin de Wilson, est néanmoins entrepris. « Mes amis du Capitole, dit Wilson, disent que ce voyage est nécessaire pour sauver le traité, et je suis prêt pour cela à n'importe quel sacrifice personnel. Même si, dans mon état de santé, cela devait me coûter la vie, j'en ferais avec joie le sacrifice pour sauver le traité. » Le 25 septembre à Pueblo, le Président, que le surmenage a mis dans un état effrayant, mais dont l'énergie ne semble pas entamée, est frappé d'une attaque de paralysie, et, malgré son désespoir d'abandonner la dernière chance de sauver le traité, il doit rentrer directement à Washington.

L'homme d'État est tombé pour ne plus se relever. Avec une énergie peu commune, il ne cesse un instant, durant sa maladie, de s'occuper des affaires du pays. « S'il n'avait été terrassé par la maladie, s'il avait pu mener en personne le combat pour la ratification, peut-être l'eût-il gagné, dit M. Tumulty. Quand il apprit que la défaite était inévitable, il parut profondément triste et découragé. *Ils nous ont déshonorés aux yeux du monde entier*, dit-il simplement. »

***

M. Tumulty s'était proposé de nous faire aimer et admirer le Président Wilson, comme il l'aime et il l'admire lui-même. Il y a réussi. En sortant de la lecture de ses articles on ressent une admiration sincère pour cet homme, si décrié aujourd'hui, qu'une foi ardente illumina et qu'une énergie indomptable anima. Il semble bien, à lire M. Tumulty, que Wilson est un

penseur transformé par les circonstances en homme d'action, et qui n'a pas le tempérament d'un homme politique. Citons, pour terminer, ce qu'il disait à son secrétaire le jour de son *Inauguration Day*, quand il fut réélu en 1916. « Je sens toujours en moi un détachement de la Présidence. La seule chose qui m'indispose quand je ne suis pas en train de remplir les devoirs de ma charge, c'est que l'on me rappelle que je suis Président des États-Unis. Je suis comme un homme qui a une grande tâche à remplir pendant ses heures de travail, mais qui est heureux, en dehors de ces heures-là, de reprendre le tranquille cours de ses pensées. Ah! mon ami, qu'il fera bon à être de nouveau libres! »

Hélas! ce n'est pas la liberté qu'a trouvé l'infortuné Président Wilson. La maladie le tient captif. Guérira-t-il assez pour pouvoir raconter lui-même son œuvre politique, comme M. Tumulty nous annonce qu'il en a formé le projet? Même si ce dessein n'est pas réalisé, le témoignage de l'attentif et fidèle secrétaire éclaire d'une lumière nouvelle cette grande figure silencieuse et à demi voilée qui ne doit pas tomber dans l'oubli.

TH. JULHIARD-PELLISSON

# LE NOUVEAU MINISTÈRE

Le ministère Poincaré a succédé le 15 janvier au ministère Briand. Le retour de M. Poincaré au pouvoir était un événement depuis longtemps prévu; il était même attendu. Les idées exprimées par l'ancien président de la République depuis qu'il a quitté l'Élysée faisaient de lui le représentant d'une politique qui devait être essayée un jour. M. Poincaré ne prétendait pas s'imposer : ce n'est pas sa manière. S'il ne laissait passer aucune occasion de répandre sa pensée et de travailler dans les commissions, il évitait de provoquer des débats parlementaires et de précipiter les événements. Son heure devait logiquement venir : elle est venue.

Dès qu'il a été appelé à former le Cabinet, M. Poincaré a compris que son premier mérite serait d'agir vite et de ne pas prolonger, dans l'état des affaires européennes, la vacance du gouvernement français. Ses opinions étaient assez connues pour qu'il pût se mettre rapidement d'accord avec ses collaborateurs. Il a gardé plusieurs des ministres de son prédécesseur; il a pris pour lui, comme il était naturel, le département des affaires extérieures; il a appelé au ministère des Finances, M. de Lasteyrie, qui avait récemment exprimé dans un remarquable rapport les idées les plus nettes sur les paiements de l'Allemagne et les moyens de les obtenir. On a généralement moins compris qu'il eût retiré, même

pour lui confier la vice-présidence du Conseil, le département de la Guerre à M. Barthou qui le connaissait bien et qui avait préparé les projets de loi sur l'organisation de l'armée. Mais tous les partis réclamaient un prompt dénoûment de la crise ministérielle et ont fait un accueil favorable au nouveau président du Conseil. La déclaration ministérielle, énergique et claire, a tout de suite défini la position prise par le gouvernement. La Chambre a donné le premier jour à M. Poincaré la majorité de plus de 400 voix qu'elle devait au nouveau gouvernement. Le Sénat lui a manifesté toute sa confiance. On peut dire, malgré les manifestations des socialistes, que tout le monde s'est accordé pour faire un large crédit à l'homme d'État qui venait de prendre le pouvoir et qui a toute l'autorité nécessaire pour le bien exercer.

Le Parlement a senti qu'après la crise ministérielle il était nécessaire de retrouver le calme. La Conférence de Cannes avait commencé ses travaux dans des conditions que nous avons déjà étudiées et qui avaient causé une vive agitation [1]. A mesure qu'elle durait, les objections devenaient plus pressantes et plus significatives. Les différents groupes de la Chambre et du Sénat votaient des motions où étaient inscrites leurs inquiétudes. Lorsqu'un journal a révélé le texte d'un télégramme adressé par le Conseil des ministres à M. Briand, il est devenu manifeste qu'il y avait dans le gouvernement même un désaccord, et que le Président de la République ne partageait pas les idées du Président du Conseil. M. Briand a jugé qu'il devait quitter Cannes et revenir à Paris pour s'expliquer avec ses collègues et apprécier sur place la situation. Une heure après son arrivée à Paris, il était au Conseil des ministres, et il ne laissait pas ignorer son intention de se retirer. Il n'est pas en effet dans les règles de notre vie parlementaire que le chef du gouvernement ait une autre politique que celle du Conseil des ministres, lequel est présidé par le chef de l'État. Le télégramme du Conseil des ministres rendait publique une divergence de vues qui ne pouvait durer. Les renseignements

1. *Revue de Paris* du 15 janvier : *Le Conseil suprême de Cannes.*

recueillis par le Président du Conseil, après le Conseil des ministres et avant la séance de la Chambre, ne pouvaient que rendre sa résolution irrévocable. M. Briand a pris le parti qui convenait : il a donné sa démission simplement et tout de suite. Une discussion à la Chambre, suivie d'un vote qui aurait assuré la majorité à M. Briand, aurait aggravé le trouble et gêné le futur Président du Conseil. Avant de partir, M. Briand, cependant, a voulu s'expliquer et c'est un sentiment naturel. Il aurait pu écrire au Président de la République une lettre qui aurait été rendue publique. Il a préféré définir, dans un discours où se devinait très vite la décision de démissionner, l'état des négociations au moment où il quittait le pouvoir, et laisser ainsi, sur un débat que les événements trancheront, l'exposé personnel de la politique qu'il suivait et qui n'avait plus les adhésions dont il ne pouvait se passer.

Mais les journées qui avaient précédé la démission de M. Briand avaient été fort agitées. Dans une lettre, d'ailleurs très remarquable[1], le directeur politique du *Times*, M. Wickham Steed, qui est un sincère ami de notre pays, a pu parler, à propos de l'interruption de la Conférence de Cannes, « de la crise de nerfs qui travaille l'opinion française ». On veut penser que l'expression est exagérée. On doit bien cependant reconnaître que le changement ministériel n'a été ni préparé ni accompli dans le calme. Il était nécessaire de revenir le plus tôt possible au sang-froid et au travail réfléchi. La situation européenne réclame que le gouvernement se mette à l'œuvre. Les Chambres l'ont compris et ont évité les discussions inutiles. M. Poincaré de son côté s'est expliqué avec précision et avec modération. La déclaration ministérielle était ferme et nette. Le commentaire qui l'a suivie était d'un ton et d'une forme où l'énergie n'empêchait pas la mesure. Des journées d'effervescence, qui venaient de se terminer, il y avait quelque chose à retenir et c'est ce que nos amis d'Angleterre pourraient aisément y discerner : l'opinion publique était dans notre pays inquiète de la Conférence de Gênes, parce que l'Allemagne et les Soviets doivent y figurer; elle était inquiète du problème

1. Cette lettre a été publiée par les *Débats* auxquels elle était adressée le 20 janvier.

des réparations, parce qu'il avait pu sembler subordonné à la Conférence de Gênes; elle était inquiète du pacte franco-anglais, parce qu'il précédait le règlement des différends au lieu de le terminer. Ce sont les trois causes d'une émotion, d'un sursaut de la sensibilité nationale, d'où il faut conclure que la masse du pays considère que nos gouvernements ont atteint la limite des dispositions conciliantes. L'esprit public avait besoin d'être rassuré, et M. Poincaré n'y a pas manqué. Mais il avait besoin aussi d'être éclairé sur la réalité de la situation et sur les possibilités de demain, et c'est ce que M. Poincaré a sagement essayé de faire.

M. Poincaré connaît cette fortune insigne pour les hommes d'État d'arriver au pouvoir porté par un mouvement d'opinion. Mais c'est une situation délicate. Les mouvements d'opinion expriment des états sensibles autant ou plus que des états de l'intelligence. Beaucoup d'esprits simples ou passionnés attendent de M. Poincaré des paroles et des actes qui ne sont pas dans ses intentions. Le Président du Conseil a dû être plus touché qu'heureux des adhésions empressées, qui semblaient supposer des changements rapides, des améliorations immédiates, presque des miracles. La réalité n'est pas une matière qui se laisse modeler si vite. M. Poincaré a lui-même pris le soin, dès la première séance, d'être prudent et nuancé, tout en étant ferme, et de laisser prévoir des difficultés que sa patience et sa ténacité devront surmonter. On lui a objecté ses écrits et c'est sans doute là un mode d'argumentation que nous verrons reparaître. Mais il est inutile de s'y attarder. Les nécessités du pouvoir sont autre chose que les considérations d'un écrivain ou même d'un critique. Dans ses grandes lignes, la politique de M. Poincaré est fixée et il y est fidèle : les modalités de l'action dépendent des circonstances et c'est la part laissée à l'initiative, à l'adresse, à la volonté de l'homme d'État.

Dans le programme exposé par M. Poincaré, la restauration des finances françaises et l'exécution des réparations telle qu'elle résulte du traité de Versailles sont au premier plan. C'est ce qu'ont d'ailleurs dit tous les gouvernements et c'est ce qu'ont toujours voulu les Chambres. Mais M. Poincaré entend que ces questions dominent toutes les autres.

La reconstitution économique de l'Europe doit être commencée par la reconstitution des régions dévastées volontairement par l'Allemagne. Sur ce sujet, M. Poincaré s'est exprimé avec énergie. Il a évoqué en termes saisissants la situation de l'Allemagne qui se dérobe et qui ne fait rien pour tenir ses promesses. Il a proclamé la nécessité d'un contrôle sérieux sur le budget du Reich, sur les émissions de papier, sur les exportations. Il a indiqué l'éventualité des sanctions. Enfin il a tenu à formuler dès le premier jour une thèse qui n'a pas cessé d'être celle des gouvernements français : les délais de l'évacuation de la rive gauche du Rhin ne commencent de courir qu'autant que l'Allemagne exécute ses engagements, parmi lesquels M. Poincaré a cité non seulement ceux qui touchent le désarmement, mais aussi ceux qui concernent la question si difficile de la punition des coupables. Tels sont les premiers articles du programme ministériel; c'est aux résultats qu'il obtiendra sur ces points qu'il veut être jugé et qu'il conviendra de le juger.

Deux autres questions importantes ont été examinées par M. Poincaré : celle de la Conférence de Gênes et celle des rapports franco-britanniques. La Conférence de Gênes a été vivement critiquée, non seulement en France, mais aussi en Angleterre par lord Grey qui a prononcé sur les dangers de cette assemblée universelle un discours très remarqué. L'idée de participer à cette Conférence où seront présents les Allemands et les bolcheviks et où les affaires politiques risquent d'être évoquées a joué un rôle déterminant dans la crise qui a abouti au départ de M. Briand. M. Poincaré se considérerait-il comme engagé? On attendait sa réponse avec intérêt; le président du Conseil a déclaré que le gouvernement participerait à la Conférence, mais qu'il reprendrait sa liberté d'action si les conditions fixées à Cannes n'étaient pas strictement remplies. On sait que le protocole de Cannes a décidé que cette conférence serait purement économique, que les traités signés existants n'y seraient à aucun moment discutés et que la question des réparations ne figurerait à aucun ordre du jour des discussions. La France sera donc représentée à la Conférence de Gênes, si, comme il était convenu, les précautions prises

sont respectées et si la Conférence demeure dans le cadre fixé.

Reste la question capitale des relations franco-britanniques. M. Poincaré, après avoir parlé de nos rapports avec nos autres alliés, a exprimé nettement ses idées sur le projet du pacte préparé à Cannes. M. Briand a rapporté le texte de ce projet, qui d'ailleurs pouvait être retouché, le jour même où il a donné sa démission, et ce document a été publié. M. Poincaré a tout de suite déclaré qu'il serait très heureux si le pacte destiné à consolider la paix peut bientôt être signé entre la France et l'Angleterre. Mais il a suggéré deux modifications : l'une a pour objet d'inscrire une clause de réciprocité et de consacrer l'égalité parfaite des parties contractantes; l'autre, qui est tout aussi naturelle, est destinée à préciser que le pacte laisse subsister intégralement les garanties présentes et futures reconnues par les traités. Le cabinet de Paris négocie sur ce sujet avec le cabinet de Londres. Le point délicat est de fixer la méthode de cette négociation. Dans la pensée de M. Briand, le pacte devait être signé tout de suite, et les deux gouvernements auraient réglé, après, un certain nombre d'autres questions pendantes. M. Poincaré préfère une méthode différente : il souhaite achever d'abord les négociations franco-anglaises qui portent sur d'autres sujets, et à ce moment seulement procéder à la rédaction définitive du pacte. En d'autres termes le pacte que M. Lloyd George paraissait désireux de signer tout de suite serait la conclusion de l'œuvre diplomatique qui liquiderait les différents problèmes franco-britanniques.

Mais ce qui paraît être une simple question de méthode est au fond davantage. Le monde britannique conçoit autrement que nous l'ensemble du problème européen. Le pacte est surtout à nos yeux une garantie contre l'Allemagne et un moyen efficace de consolider la paix sur la frontière du Rhin. Il est pour les Anglais la clé de voûte d'une politique internationale. On est vivement frappé de constater qu'un journal comme le *Times* a moins remarqué la modération du discours de M. Poincaré qu'il n'a regretté sa discrétion à l'égard d'une politique mondiale. Le *Times* s'est toujours

montré sincèrement attaché à la collaboration franco-britannique, et il n'est pas suspect d'être indulgent aux conceptions de M. Lloyd George. Nous le voyons cependant soutenir des idées qui sont dans leurs traits essentiels celles du premier ministre, et nous sommes obligés de conclure qu'il est chez nos alliés quelques principes généralement admis, qui dirigent présentement toute la politique anglaise. Quand le *Times*, après avoir reconnu nos droits aux réparations et la nécessité de faire exécuter le traité de Versailles, nous invite « à ne pas vivre de négations » et parle de la nécessité d'une association large des peuples, nous ne pouvons pas ne pas être attentifs à ces paroles, qui montrent que les négociations entre Londres et Paris seront longues.

M. Lloyd Georges a d'ailleurs dans un récent discours défini publiquement sa politique. Les Anglais ne nous cachent pas leur thèse. Ils considèrent qu'aucun pays ne peut vivre seul dans les conditions présentes du monde : il y a une solidarité économique, et à leur jugement, l'Europe a besoin que l'Amérique ne se désintéresse pas d'elle, et que la reconstitution de la Russie ne soit pas livrée à l'initiative de l'Allemagne. Il était indispensable, pour amener l'Amérique à regarder vers l'Europe, de lui faire constater que les alliés étaient unis et que l'Angleterre et la France étaient d'accord. Ce n'est pas exactement l'idée qu'a donnée dernièrement la Conférence de Washington. Mais c'est l'idée que devait donner la Conférence de Cannes. Aux États-Unis, les partisans d'une politique de désintéressement à l'égard de l'Europe ont profité des incidents survenus à Washington et la proposition du sénateur Mac Cormick au sujet de la liquidation des dettes alliées à l'égard de l'Amérique a une signification qui ne doit pas nous échapper. M. Lloyd George tient pour sa part à montrer que l'Europe s'occupe dans un esprit d'union de régler ses difficultés économiques : il souhaite ainsi persuader les États-Unis qu'ils peuvent s'intéresser aux affaires européennes. Ainsi s'explique, d'après les témoignages anglais, la politique suivie à Cannes. Quelle que soit la valeur de cette doctrine en soi, elle est claire : M. Lloyd George, pour sauvegarder l'ordre économique et social, et pour obtenir la coopération des États-Unis veut le concours

de toutes les bonnes volontés, et il n'en excepte ni les bonnes volontés allemandes, ni même les soviétiques. Entre ce programme, et celui qu'a exposé M. Poincaré aux Chambres, il y a plus qu'une nuance : les négociations entreprises par M. Poincaré sont particulièrement délicates; elles exigent de sa part beaucoup de maîtrise; elles réclament aussi qu'il soit assuré de la majorité du Parlement.

On s'accorde à reconnaître que les questions extérieures dominent la politique : c'est l'évidence même. Mais dans notre régime parlementaire, aucun gouvernement ne peut vivre sans une majorité fidèle, et la cohésion de cette majorité dépend en grande partie des questions intérieures. La première condition pour un gouvernement qui a une politique extérieure et qui veut la suivre, c'est d'être assuré à l'intérieur de l'appui d'un parti. D'où vient la force de M. Lloyd George? Les hommes politiques de notre pays qui s'entretiennent avec lui ont autant d'intelligence, autant de culture, autant de sens des grandes affaires européennes. Mais il a eu prise sur eux, parce qu'il a une situation parlementaire plus solide, et qu'il est soutenu en Angleterre par une majorité qui le suit méthodiquement. Ministre depuis douze ans, M. Lloyd George est premier ministre depuis cinq. Quand il l'a jugé opportun, il a pu faire à son heure les élections. S'il dépend du Parlement, il a la ressource d'en appeler aux électeurs. De là une continuité, une stabilité, qui ont donné à M. Lloyd George, bien qu'il ait été très combattu, une situation prépondérante en Angleterre. Nous en sommes, de notre côté, à notre quatrième président du Conseil depuis deux ans. Le ministère de M. Millerand, prolongé par celui de M. Leygues, a duré une année, celui de M. Briand a eu la même période d'existence. La majorité de la Chambre, qui existe cependant, se cherche encore.

Tous les gouvernements, depuis les élections, ont tenté de former des ministères d'union, pouvant être soutenus par une très grande majorité dans les deux Chambres. Cette conception répondait au souvenir de l'union sacrée; elle répondait aussi à la notion de la politique nationale, telle qu'elle avait triomphé le 16 novembre dans la plupart des départements. Mais, à l'expérience, il faut bien avouer qu'elle n'a

pas semblé s'accorder exactement aux réalités. M. Millerand avait eu quelque difficulté à faire accepter son ministère, en raison même de sa composition. M. Briand a connu les mêmes objections, plus vives encore, et il a dû essayer de fixer à sa droite et à sa gauche une majorité plus limitée, et plus solide. Les temps n'étaient sans doute pas révolus : cette tentative n'a pas eu de résultat bien net. M. Poincaré, à son tour, au moment où il a composé son ministère, a eu la pensée de suivre la même méthode que ses prédécesseurs. En dehors de l'extrême droite et de l'extrême gauche, il n'a voulu exclure aucun parti : il a fait appel aux clemencistes en la personne de M. André Tardieu; il a fait appel aux radicaux-socialistes en offrant des portefeuilles à M. Gaston Doumergue et à M. Herriot; il a pensé à un jeune radical, qui est M. François Albert; il a failli ramener à ce ministère un vétéran des luttes radicales de jadis, M. Alexandre Bérard. L'événement a montré que le temps de ces combinaisons était passé, et M. Raymond Poincaré préside un ministère composé surtout de parlementaires appartenant au centre de la Chambre.

Les circonstances, sans qu'il ait eu à prendre cette initiative, l'invitent donc à dégager une majorité qui le suivra. Les groupes de l'Entente républicaine, de la gauche démocratique, des républicains de gauche, de l'action nationale lui fournissent les trois cents voix dont il a besoin. Ce n'est pas dire que d'autres ne viendront pas se joindre à ces voix et qu'il soit défendu à personne de s'associer aux partisans de la politique nationale, que fera M. Poincaré. Mais c'est dire que le moment est venu pour la majorité de la Chambre de montrer son existence et sa cohésion, et puisqu'elle a, par l'effet des circonstances, le chef qu'elle souhaitait, de se grouper et de le suivre. Un ministère doit gouverner pour tous, mais il est logique qu'il gouverne avec quelques-uns. Si les partis, dans notre régime, ont une raison d'être et s'ils ne sont pas destinés à être une cause permanente de désordre ou un obstacle à l'action, ils sont faits pour fournir des équipes successives travaillant à l'intérêt national. Le système paradoxal qui consiste à avoir une majorité pour les questions extérieures, et une pour les questions intérieures n'offre pour

le cabinet aucune sécurité et le met trop aisément à la merci d'une manœuvre parlementaire. Le jour où le gouvernement sera fort de l'appui raisonné d'une majorité cohérente, prenant sa responsabilité, il se sentira plus à l'aise pour conduire la politique et pour parler avec M. Lloyd George.

Dans les circonstances sérieuses où il exerce le pouvoir, M. Poincaré peut procéder à cette opération politique indispensable qui consiste à former une majorité vraie. Les idées qu'il représente sont celles des groupes les plus nombreux constitués au lendemain des élections du 16 novembre : elles ont été maintes fois exprimées au cours des deux années qui viennent de s'écouler, et récemment dans les motions votées pendant la Conférence de Cannes. Nul ne les a définies plus clairement que M. Poincaré, et nul n'en a précisé plus exactement le contenu. M. Poincaré a le savoir. On ne doute pas qu'il ait la volonté. Toute la question de l'avenir est de connaître ce qu'il pourra. En tous cas, l'expérience qu'il tente dans des conditions difficiles sera suivie avec attention, et avec un patriotique recueillement par toute la nation. Il a pu constater à la Chambre, que même auprès des groupes où il devinait de la réserve, il ne rencontrait pas d'hostilité. Dans l'intérêt général, chacun s'efforcera de ne pas le gêner, et tous s'emploieront, s'ils le peuvent, à l'aider.

ANDRÉ CHAUMEIX

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la* Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

---

*Le Gérant* : ED. PAUPHILET.

# LIVRES NOUVEAUX

## LES PREMIÈRES ACTRICES FRANÇAISES

par **Léopold Lacour.**

M. Léopold Lacour apporte aujourd'hui à l'histoire du théâtre en France, au XVIe et au XVIIe siècle, une précieuse contribution. Ainsi qu'il l'expose en sa préface, il s'est proposé de répondre aux deux questions suivantes : 1° Quand commença-t-on à voir en France des actrices françaises? 2° A quelle époque les femmes d'un rang honorable purent-elles aller au théâtre? — Tout d'abord l'auteur estime qu'il y eut au XVIe siècle des actrices en province, avant qu'il s'en trouvât à Paris; il s'agit d'actrices françaises s'entend, car Isabella Andreini, étoile de la troupe des Gelosi, était une célébrité parisienne. On sait en effet que les rôles féminins furent longtemps tenus par des hommes.

En 1552, c'est Jodelle lui-même qui tenait le rôle de Cléopâtre, dans la fameuse tragédie de ce nom. Et pourtant le XVIe siècle n'était pas éloigné de tout réalisme, puisqu'en 1549 on coupa très véridiquement la tête de l'acteur qui tenait le rôle d'Holopherne. C'était un condamné. Pareille ingénieuse utilisation des victimes de la justice est signalée en 1604. Passant en revue les actrices notoires, M. Lacour s'arrête tout d'abord avec un respect attendri devant une certaine Florise dont le talent égalait, paraît-il, la fidélité conjugale. Puis nous lisons l'histoire de Marie Venier, dite Laporte; de la Le Noir, la Thisbé de Théophile, la Sylvie de Marret, la Sophonisbe de Corneille.

Et nous finissons par la Villiers, qui joua dans *le Cid* avec Mondory, et par la Bellerore qui joua Rodogune et dans Iphis un rôle particulièrement scabreux, pour le détail duquel nous renvoyons au texte.

Pour se renseigner sur la vie des acteurs l'auteur conseille fort le *Roman comique*. Peut-être pourra-t-on même s'en tenir au *Capitaine Fracasse*.

Quant aux anathèmes de l'Église contre les spectacles, il ne semble pas qu'en dépit du curé de Saint-Germain, qui voulait interdire le spectacle de la comédie à Anne d'Autriche, ni de Bossuet, dont les réflexions là-dessus sont connues, le public en ait tenu grand compte. M. Lacour analyse même quelques pièces d'une licence stupéfiante qui n'ont pas effarouché le public. Les détails savoureux abondent dans cette œuvre solide et documentée qui sera appréciée du grand public et des érudits.

## UN OPUSCULE INÉDIT DE CHARLES NODIER

publié par **Jean Larat.**

Cet ouvrage, qui date de la jeunesse de l'auteur et qui n'a pas été, semble-t-il, revu par lui dans la suite, consiste en une série d'esquisses psychologiques souvent un peu sommaires. Mais en revanche ce petit livre renferme quantité d'indications extrêmement précieuses pour l'histoire littéraire. Il situe en effet très bien Charles Nodier et montre par quels liens celui-ci tient encore du XVIIIe siècle finissant et par quelles touches nouvelles il annonce le coloris des œuvres romantiques. M. Larat a eu l'heureuse idée en publiant ce texte de le faire précéder d'un aperçu sur le développement du roman personnel au XIXe siècle.

## LA CONSCIENCE DANS LE MAL

par **Gilbert de Voisins.**

Le cadre étrange que M. Gilbert de Voisins a choisi pour nous conter cette émouvante histoire serait bien capable de retenir l'attention d'un philosophe pessimiste. Choisir pour mettre en scène un drame de passion dont les deux héros sont liés par un amour criminel, source de mal et de souffrance pour tout ce qui les entoure, choisir pour mettre en scène un tel drame le décor inattendu d'un cirque américain installé pour quelques semaines en Normandie, cela tendrait à laisser croire que la conscience profonde et torturante ne peut s'éveiller qu'au contact des âmes simples presque en marge de notre civilisation. Peut-être M. Gilbert de Voisins ne renierait-il pas semblable théorie. Quoiqu'il en soit, son récit, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu apprécier le puissant intérêt, offre avec des pages passionnées, des descriptions magistrales de la vie simple et intense d'artistes de cirque groupés autour d'une curieuse figure de protestant fanatique. Et tout cela est dit dans un style précis et une langue vigoureuse bien rares aujourd'hui.

## L'AME CELTIQUE ET LE GÉNIE DE LA FRANCE

par **Édouard Schuré.**

La métaphysique est la partie la plus obscure de la philosophie, celle dont les résultats sont le plus hypothétique; l'ethnographie est une des sciences les plus conjecturales, une de celles dont les données sont des plus mystérieuses et les conclusions les plus incertaines. Aussi est-ce une aventure singulièrement audacieuse que de les mêler intimement, comme l'a fait M. Édouard Schuré : encore n'a-t-il pu y réussir qu'en appelant à son aide la poésie. Mais il paie cher le secours qu'il en reçoit : car la poésie vient encore rendre plus obscures les incertaines données de la métaphysique et de l'ethnographie. Toutefois ce singulier mélange de « fiction et de vérité » est attachant, et l'on se laisse aller à l'agrément de la fiction en même temps qu'on aime certaines vérités originales. Telle page sur la combinaison de l'élément gaulois, de l'élément gréco-latin et de l'élément germanique dans la nation française se développe peut-être mieux qu'une hypothèse; et M. Schuré fait la part tellement belle à l'élément primitif celte et gaulois qu'on souhaiterait qu'il eût sûrement raison.

## LA FAMILLE SANAZENS

par Mme **Louise Cruppi.**

Si la beauté d'un roman doit se trouver tout entière dans la puissance avec laquelle l'auteur a réussi à dévoiler l'âme d'une race, le livre de madame Louise Cruppi est certainement un beau roman. Madame Cruppi peint nos Méridionaux de Toulouse aux Pyrénées. Mais elle les peint avec une variété, une puissance évocatrice, un luxe de couleur qui les font vivre sous nos yeux d'une vie ardente et passionnée. Qu'il s'agisse du sculpteur célèbre ou de la vieille servante, tous les états les plus divers s'agitent dans un décor plein de richesse et de lumière. Et l'on sent que ces personnages, l'auteur les aime et les connaît bien : elle a vécu avec leurs semblables et leur a donné son cœur. Son livre offre, avec l'imprévu et la gaieté d'un roman de terroir, une série d'analyses psychologiques fières et douloureuses. C'est un beau roman de mœurs languedociennes.

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

## PRIX DE L'ABONNEMENT

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE. . . . . | 60 » | 31 » | 16.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | 66 » | 34 » | 18 » |
| ÉTRANGER. . . . . | 72 » | 37 » | 19.50 |

---

## PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Rue Saint-Roch, Paris.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

*Première* Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
*Deuxième* Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

---

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.